



Evolution magnétique

Pierre BARBET

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



Pierre BARBET

EVOLUTION MAGNETIQUE



F L E U V E N O I R

PIERRE BARBET

ÉVOLUTION MAGNÉTIQUE

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

1968 « Editions Fleuve Noir », Paris. Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Niaros était ravi : il venait d'ajouter une pièce rare à sa collection de pierres dures, un éphoüs délicatement ciselé dans un bloc d'hyacinthe.

Le chef des Bians, paisibles géants atteignant deux mètres cinquante de haut en moyenne, possédait, en effet, cette inoffensive marotte de collectionneur. Il y consacrait tout le temps que sa charge lui laissait disponible. Et le gouvernement de quelque dix millions de Bians, très à l'aise sur Bar-nard, une planète riche et florissante où la nourriture abondait, ne posait guère de problèmes. Aussi toute une salle de sa somptueuse résidence située au cœur d'Und, la capitale, contenait-elle d'innombrables trésors d'une délicatesse à faire rêver.

Ce passe-temps était assez curieux pour un humanoïde solidement charpenté aux jambes robustes et aux bras puissants terminés par cinq doigts épais qui auraient pu réduire en miettes les minuscules statuettes. Les gens aiment les contrastes, et la ténuité même de cet ouvrage amenait sur sa large face un sourire béat, tandis qu'il scrutait chaque détail de ce chef-d'œuvre de ses yeux d'un vert profond logés dans de profondes orbites.

D'ailleurs, Niaros n'avait guère de motifs de préoccupation : ses sujets peu prolifiques habitaient le plus fertile des trois continents de Barnard 4. Jouissant d'une abondance de biens, d'une subsistance variée, ses concitoyens n'avaient jamais éprouvé le besoin de s'entre-déchirer dans ces guerres qui opposent souvent les races vivant sur des astres moins favorisés. Pourquoi ces géants nonchalants auraient-ils eu recours à la violence ? Ils appartenaient à une même souche ethnique presque tous sur le même modèle stéréotypé, avec une peau dorée et des cheveux acajou que les femmes laissaient pousser à mi-dos.

Comme ils étaient peu nombreux, une faible partie de leur planète se trouvait cultivée, et le climat idyllique, la fertilité du sol, comblaient les agriculteurs les plus exigeants. En outre, le sous-sol contenait tous les minerais nécessaires à l'industrie.

Les savants bians, sans se surmener, car une aimable indolence présidait à tous les travaux, avaient amené la technologie à un degré assez avancé. Certes, ils ignoraient l'énergie atomique, mais ils

possédaient des véhicules se déplaçant sur coussin d'air à plus de deux cents kilomètres à l'heure, des engins volants utilisant le principe de la voilure tournante, des navires en acier propulsés par des turbines, et des armes utilisant un rayon type laser.

Presque toute la planète avait été explorée. Seul, le continent équatorial couvert d'une luxuriante forêt n'avait pas encore été visité à fond. Les géants casaniers ne voyaient pas pourquoi ils se seraient exténués à pénétrer une jungle hostile.

Parmi les savants, les astronomes étaient peu nombreux : leurs cogitations sur des mondes lointains suscitaient peu d'enthousiasme parmi ces gens à l'imagination paresseuse. Comme les autres scientifiques, ils avaient droit à de généreuses dotations, mais ce budget se trouvait toujours le premier rogné lorsque les finances de l'Etat devenaient déficitaires.

Ce jour-là, précisément, Hodir, l'astronome qui dirigeait l'observatoire central de Barnard 4 arriva tout ému au siège du gouvernement et demanda une entrevue immédiate avec le chef de l'Etat.

Une pareille hâte semblait tout à fait inconvenante au fonctionnaire chargé de recevoir les visiteurs. Il toisa d'un air réprobateur l'intrus qui se permettait ainsi de venir troubler une paisible digestion, et, fronçant ses épais sourcils, déclara d'un ton cassant, en levant les bras au ciel :

— Mais vous n'y pensez pas, docteur Hodir ! Le Président ne reçoit que sur rendez-vous... D'ailleurs, il ne peut se permettre de perdre son temps à converser avec chaque notable de la planète ! Son chef de cabinet accepterait peut-être de lui transmettre votre message. Encore serait-ce à titre tout à fait exceptionnel, car lui aussi est débordé...

Hodir ne laissa même pas le temps au vénérable préposé de terminer sa phrase. Son visage se congestionna, prenant une teinte ocre, et il hurla en martelant la table :

— Mon vieux, gardez votre boniment pour d'autres ! Je me fous éperdument de ces sornettes. Il s'agit d'une nouvelle exceptionnelle réservée au président Niaros en personne. Je veux le rencontrer immédiatement et je le verrai ! Pourquoi pensez-vous que j'ai abandonné l'observatoire par cette canicule ? S'il s'agissait d'une affaire banale, j'aurais appelé de mon bureau selon l'usage pour demander une entrevue. Mais ce que j'ai à dire ne peut souffrir aucun retard et doit rester absolument secret. Alors, annoncez-moi

immédiatement sans quoi je me passerai de votre autorisation !

— Ma parole, docteur, vous n'êtes pas dans votre état normal, vous avez bu plus que raison : la chaleur sans doute. Une telle attitude est intolérable. Si vous insistez, je vais devoir appeler un garde...

— Sacré idiot ! Ah, oui ! Il y aurait de quoi se soûler, et pourtant, je ne suis pas ivre. Vas-tu te décider, oui ou non ?

— Ah ! Je ne vous permets pas de me...

— Bon, tu l'auras voulu, tant pis pour toi ! Je signalerai ta bêtise incommensurable au Président !

À larges enjambées, le robuste astronome se dirigea vers les appartements présidentiels. Il connaissait le chemin, car il avait assisté à plusieurs réceptions en compagnie de divers scientifiques d'Und.

Son interlocuteur, fou de rage, le suivait en trottant, essayant de le retenir, mais d'une bourrade, l'astronome l'envoya s'écraser sur les dalles de marbre.

Il parvint ainsi jusqu'à la porte de bronze garnie de motifs sculptés qui fermait le bureau de Niaros. Là, deux gardes veillaient. Alertés par les cris du réceptionnaire, ils empoignèrent solidement l'astronome, et essayèrent de l'entraîner vers le hall d'entrée. Mais Hodir ne l'entendait pas de cette oreille.

Hurlant des injures, et prenant le ciel à témoin de la stupidité de ses compatriotes, il fit tant de tapage que le Président en personne vint s'enquérir du motif de ce remue-ménage intempestif et inhabituel.

Dans sa précipitation, il n'avait même pas pris le temps de poser son précieux bibelot sur une étagère, si bien que lorsque Hodir se rua sur lui en échappant à la poigne des gardes, le magnifique objet tomba à terre où il se brisa en mille morceaux.

— Eh ! bien, mon cher, vous en faites de belles ! s'écria-t-il, furieux, en voilà des manières ! Depuis quand le directeur de mon observatoire se conduit-il comme un vandale ?

Plaqué au sol par les gardes qui craignaient pour la vie de leur chef, le savant, un peu calmé répondit un peu penaud :

— Monsieur le Président, je vous présente toutes mes excuses : seule, la bêtise de ce pauvre individu est responsable de ces incidents. Je lui ai demandé de vous rencontrer de toute urgence, car j'ai une

nouvelle effroyable à vous communiquer et il m'a mis hors de moi en me racontant je ne sais quelles âneries...

— Ah ? Voilà de curieuses méthodes ! Ne pouviez-vous me demander une entrevue, je n'ai jamais refusé de rencontrer un membre éminent du collège scientifique ?

— Il s'agit d'une affaire dont l'urgence ne peut souffrir le moindre retard ni la plus légère indiscretion... C'est pourquoi, je me suis permis d'agir aussi peu protocolairement, grogna l'astronome toujours aplati sous le poids des deux robustes soldats.

— Bien ! Je ne vois vraiment pas ce qui peut motiver une pareille hâte... Enfin, nous allons en juger. Lâchez le docteur Hodir.

Enfin libéré, le gros astronome se releva en s'époussetant, et, lançant un regard triomphant sur ses tortionnaires, pénétra dans le bureau présidentiel à la suite de Niaros.

Ce dernier paraissait extrêmement mécontent de cette aventure. Il détestait être bousculé et, par ailleurs, était très peiné de la perte de sa pierre dure. Il invita d'un ton bougon son visiteur à prendre place sur un siège et s'enquit, l'air rogue :

— Alors, monsieur l'astronome, apprenez-moi cette nouvelle époustouflante ! Et sachez que je déteste être dérangé pour rien. Vous regretterez cette intrusion déplacée si elle n'est pas dûment motivée ! Vous avez fait plus de dégâts ici qu'un tremblement de terre !

— Hélas ! Je suis assuré que vous m'approuverez entièrement lorsque je vous aurai entretenu de la terrible catastrophe qui s'abat sur nous...

— Eh bien, parlez !

— Monsieur le Président, le champ magnétique de notre planète décroît d'une façon continue depuis plus d'une semaine. Si cela continue à un rythme pareil, il aura entièrement disparu avant la fin du mois.

— Ah, oui ? Et alors ? Nos navigateurs se guideront sur le soleil et les étoiles, ou par goniométrie. Cela produira quelques retards dans nos liaisons, mais rien de catastrophique...

— Mon Dieu, s'il ne s'agissait que de pareilles broutilles je ne me serais pas permis un tel sans-gêne ! Mais les conséquences de ce phénomène risquent d'être catastrophiques. La magnétosphère qui

entoure notre planète, piégeant les radiations et les particules dangereuses provenant de nos deux étoiles, sera supprimée. Tous les êtres vivant à la surface de Barnard 4 seront soumis à un incessant bombardement de particules cosmiques pénétrantes. La nuit seule procurera quelque répit...

— Ennuyeux, constata le président Niaros qui commençait à réaliser, mais, après tout, certains savants travaillent près des sources de rayons X, et ils ne s'en portent pas plus mal grâce aux écrans de plomb. Il faudra modifier la toiture de nos immeubles, un travail considérable, qui doit cependant être possible.

— Je dois vous rappeler que la fin du mois est dans huit jours, reprit Hodir quelque peu excédé. Jamais nous ne pourrons placer ces écrans protecteurs.

— Le danger est-il grand pour notre race ? Si je ne me trompe, d'innombrables radiations frappent quotidiennement notre organisme et nous ne nous en portons pas plus mal...

— Croyez bien que j'ai consulté plusieurs sommités scientifiques, tant en biologie qu'en paléontologie avant de venir vous annoncer ce désastre. Tous sont formels : ce phénomène a déjà eu lieu jadis, il y a quelques millions d'années, et vous savez ce qui s'est produit alors ?

— Ma foi, non !

— Eh bien ! Plusieurs races animales ont complètement disparu. D'autres, parmi lesquelles figurent nos ancêtres, se sont mises à proliférer d'une manière extraordinaire. Des mutations se sont produites, et le premier Bian a vu le jour.

— Exact, je me souviens d'avoir entendu parler de cette théorie à l'époque où je fréquentais encore l'Université. Cette explication des brusques flambées de l'évolution a connu un certain retentissement. Vous pensez donc que de nouvelles races vont apparaître. Rien de catastrophique là-dedans, cette histoire de bombardement cosmique m'inquiète beaucoup plus.

— En réalité, monsieur le Président, et je parle au nom de tous mes collègues de la Faculté, voici les faits simples et clairs : si nous ne trouvons pas un moyen de protection avant huit jours, la race des Bians sera annihilée au même titre que les êtres moins évolués qui nous ont précédés. Actuellement, l'affaïssement de la magnétosphère a permis une augmentation considérable du bombardement de notre sol par les particules dangereuses, provenant de nos deux étoiles. Les

zones épaisses de près de cinq cents kilomètres où elles se trouvaient retenues dans la haute atmosphère ont presque disparu. La composition de l'air lui-même se modifie d'heure en heure : l'ozone qui absorbait les rayons ultraviolets se trouve dissociée et son taux a diminué de moitié. Déjà de nombreux érythèmes solaires ont été signalés dans les hôpitaux. Et ce n'est pas tout : le nombre des avortements s'accroît et les gynécologues craignent pour les enfants qui viendront à terme après avoir subi cette irradiation. Selon eux, la plupart seront anormaux. Si nous voulons sauver la race, il faut absolument placer toutes les femmes enceintes dans nos mines les plus profondes !

Niaros paraissait atterré, ce cataclysme aussi soudain qu'imprévisible le confondait.

— Seigneur, souffla-t-il, vous êtes bien certain de ce que vous avancez ?

— Hélas, oui ! Tous mes collègues sont d'accord, et c'est en leur nom que je suis venu vous apprendre ce désastre...

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu plus tôt ? Que faire en une semaine ?

— Les choses se sont produites très vite et nous voulions être sûrs de ne pas nous tromper. Tous les savants travaillent nuit et jour depuis l'annonce des premiers signes de fléchissement du magnétisme.

— N'existe-t-il pas un autre moyen de sauver les Bians ? Quelque produit chimique, peut-être ?

— Plusieurs drogues pourraient atténuer la nocivité des radiations ionisantes, mais elles n'agissent que sur certaines d'entre elles ; et, de toute manière, le temps manque pour les fabriquer en quantité suffisante. Non, les conclusions du collège des Sciences sont formelles. Pour l'instant, un seul moyen de limiter cette calamité : placer les éléments les plus précieux de la population dans les mines existantes. En forer d'autres, transporter le matériel essentiel sous terre. Ensuite, il faudra aviser selon le déroulement des événements, car toutes les conséquences du phénomène ne sont pas prévisibles.

— Je ne peux pas croire à un pareil coup du sort ! gémit l'infortuné Niaros. Voici quelques instants, je me félicitais du sort de mon peuple, de la paix qui régnait sur notre planète, et vous arrivez avec ces mots de désespoir à la bouche. Car, enfin, voyons les choses en face, les mines ne peuvent suffire à contenir mon peuple, surtout s'il faut y

entasser aussi des machines et des provisions diverses. Au plus, un million de mes compatriotes pourront s'y abriter...

— Non, pas plus de cent mille, coupa l'astronome, et en majorité des femmes ! Nous avons fait les estimations.

— Quoi ? Pas plus... C'est un véritable génocide ! Comment annoncer cet affreux malheur ? Comment faire respecter les mesures de sauvetage ?

— Nous y avons songé : la vérité doit être dissimulée aussi longtemps que possible. Tous les savants ont juré de garder le secret. La version officielle sera qu'une augmentation de l'activité stellaire risque de nuire aux femmes qui attendent une naissance prochaine, d'où ce transport dans les mines. L'armée et la police seront mobilisées immédiatement pour faire respecter vos décisions. Ainsi, les modifications de l'atmosphère, de l'éclat apparent de nos deux étoiles seront expliquées. Tout journaliste publiant des articles contestant ces faits devra être mis hors d'état de nuire. Le mieux est de supprimer les bulletins d'information et les journaux jusqu'à nouvel ordre. Seuls les communiqués gouvernementaux seront diffusés. De cette manière, la panique sera reculée. L'entrée des mines sera défendue par l'armée pour éviter l'arrivée d'intrus.

— Ainsi, vous avez déjà étudié les moyens de sauver l'essentiel... Merci, Hodir. Votre aide et celle de tous les scientifiques me sera précieuse. Je suis âgé, voyez-vous, et jamais je n'aurais pensé devoir faire face à une telle situation. Toutes les recommandations du collègue des Sciences auront force de loi. Je vais immédiatement prendre un décret dans ce sens et avertir mes ministres de faire tout leur possible pour vous faciliter la tâche. Au moins, dites-moi franchement : pensez-vous éviter ainsi la disparition de notre race ?

— Ma foi, monsieur le Président, je ne saurais l'affirmer. Nos connaissances scientifiques sont encore restreintes, nous ne savons pas naviguer dans l'espace, et le motif de la disparition du champ magnétique nous échappe entièrement. Au moins, notre conscience nous laissera en repos : l'impossible aura été tenté. En supposant que quelques-uns survivent, car, en principe, tout doit redevenir normal à une échéance plus ou moins lointaine, ils auront en main les documents qui leur permettront de repartir sur des bases solides. Combien seront-ils ? Que trouveront-ils à la surface, cela nous sommes incapables de le dire...

Niaros médita un long moment. Des rides plissaient son front, puis il se leva, prit une feuille de papier et y inscrivit plusieurs lignes qu'il

signa d'une main tremblante.

— Voici un document vous donnant autorité sur toutes les forces de police et les diverses administrations. Je vais mettre à la disposition du collège, un régiment de ma garde et plusieurs officiers de liaison. Poursuivez vos travaux aussi longtemps que vos jours ne seront pas en danger, et tenez-moi au courant de l'évolution de la situation en m'envoyant des messages scellés. Le Conseil des ministres va se réunir d'urgence et, de mon côté, je vous transmettrai ses décisions. Il va falloir en premier établir une liste des personnes qui seront placées dans les mines, puis choisir les emplacements convenables, y faire transporter le matériel et enfin en faire défendre l'accès. Voilà de quoi me faire passer des nuits blanches... Bah ! De toute façon, à mon âge, je ne risquais pas de me faire de vieux os, pour moi, finir de cette façon ou d'une autre !

— Ne préjugeons pas de l'avenir, je suis peut-être trop pessimiste, il faudra attendre plusieurs semaines avant de se faire une opinion définitive. D'ailleurs, moi non plus, je ne regrette rien. Des collègues plus jeunes iront dans les abris. Quant à moi, ma décision est prise : je demeurerai jusqu'au bout à l'observatoire.

— C'est tout à votre honneur, Hodir. Un conseil cependant : ménégez-vous, notre peuple a besoin de vos conseils...

Les deux hommes prirent congé sur ces mots. L'astronome repris par ses préoccupations passa sans le voir devant le préposé à la réception qui lui lança un regard furieux. Mais le savant regagna à grandes enjambées le véhicule qui l'avait amené et le fonctionnaire dut garder pour lui son ressentiment.

Les jours qui suivirent furent fertiles en événements de toutes sortes. Heureusement, le tempérament nonchalant des Bians ne les incitait pas à se mettre martel en tête. Le communiqué officiel parlant de « fortes éruptions stellaires avec augmentation du rayonnement » qui engageait la population à porter en permanence des lunettes noires et à ne pas s'exposer sans besoin aux rayons solaires, fit l'objet de toutes les conversations, mais n'affola personne. L'invitation faite à toutes les femmes enceintes de se présenter immédiatement au centre hospitalier le plus proche pour examen concernant leur état, sembla curieux, d'autant plus qu'un certain nombre d'entre elles ne regagnèrent pas leur domicile. Toute demande de renseignements les concernant reçut une fin de non-recevoir.

Puis les événements se précipitèrent. La chaleur devint accablante, les brûlures par coup de soleil atteignirent un degré tel que les gens

hésitaient à sortir de chez eux. Même, avec la protection d'un parasol, tout trajet devenait une véritable expédition. Du coup, le ravitaillement fut extrêmement difficile, et l'eau commença à manquer.

Cette fois, les Bians s'affolèrent. Les députés demandèrent des explications au gouvernement, et Niaros, cinq jours après la visite de l'astronome, se décida à dévoiler la désastreuse nouvelle. Son discours télévisé, haché de parasites, fit l'effet d'une bombe.

Très ému, les larmes aux yeux, il conclut en ces termes :

— Je vous ai parlé en toute franchise. La disparition du magnétisme planétaire est une catastrophe effroyable. La plupart d'entre nous sont d'ores et déjà des morts en sursis. Quelques privilégiés, sélectionnés par le collège des Sciences ont trouvé un abri dans des mines aménagées en toute hâte. Inutile d'essayer de les rejoindre, l'entrée du puits est défendue par des troupes conscientes de leur devoir qui n'hésiteraient pas à tirer. De plus, des portes d'acier ne pouvant s'ouvrir que de l'intérieur, obturent tous les orifices. Aucun favoritisme n'a joué. De nombreux scientifiques éminents resteront jusqu'au bout à vos côtés pour subir le sort commun. C'était la seule solution raisonnable pour essayer de sauver la race. Ce phénomène ne durera peut-être pas très longtemps. Alors, si toutefois de profondes modifications génétiques n'ont pas frappé les jeunes qui naîtront, les Bians pourront regagner la surface et se remettre au travail. Face à la mort, je vous demande de vous conduire avec le calme et la sérénité qui ont toujours été l'apanage de notre civilisation. Adieu mes amis...

Dès la fin de l'enregistrement, le président Niaros se suicida en avalant une fiole de poison. D'innombrables Bians suivirent son exemple.

CHAPITRE II

Deux mois après ces dramatiques événements, la magnétosphère de Barnard 4 avait entièrement disparu. Les aiguilles des boussoles abandonnées oscillaient, indécises : la planète ne possédait plus de pôle magnétique.

De profondes modifications avaient déjà frappé la faune et la flore. D'innombrables espèces avaient complètement disparu. Une impitoyable sélection éliminait tous les êtres incapables de résister à la chaleur et aux radiations. Parmi les plantes, presque toutes les angiospermes n'existaient plus. Par contre, les mousses et surtout les lichens, proliféraient atteignant des tailles gigantesques.

Chez les animaux le déchet était encore plus considérable, les insectes avaient survécu, les espèces aquatiques aussi, mais la presque totalité des mammifères terrestres séchait maintenant au soleil, réduite à l'état de momies parcheminées.

Dans le grand continent équatorial, la situation présentait un caractère très particulier. En effet, des pluies diluviennes tombaient sans cesse, et un certain nombre d'arbres et de lianes survivaient tant bien que mal, tout en présentant un aspect torturé.

Une race de petits singes glabres, les Pagous, se trouvait, au contraire, fort bien de ce changement écologique radical. Leurs fruits préférés qui poussaient sur des arbustes rabougris étaient devenus géants ce qui leur assurait une nourriture abondante.

Mais un fait bien plus important arriva : une brusque mutation toucha cette race. Subitement les femelles donnèrent naissance à des portées de vingt ou trente individus jumeaux. Une scission de l'œuf aussitôt après la fécondation produisait ce phénomène. Bientôt la forêt grouilla littéralement de ces petits êtres glabres à la peau rosée.

Parmi les heureuses mères comblées par une nombreuse famille, l'une d'elles donna le jour à dix-huit mâles. Les Knutio se trouvèrent très vite devant un problème insoluble, car le lait maternel ne pouvait suffire à les alimenter tous !

Par bonheur, la nature les avait dotés d'un nouveau bienfait. Un retard de calcification de la boîte crânienne permettait un

développement considérable du cerveau si bien que l'intelligence de ces néo-Pagous dépassait considérablement celle de leurs parents. Ils comprirent vite que les fruits des achaux étaient comestibles et s'en gavèrent sans retenue.

Parmi les jumeaux, l'un d'eux, Knut-io 5 présentait une acuité intellectuelle remarquable. Il créa de toutes pièces un langage ultrasonique sans aucun rapport avec les quelques cris utilisés par ses ancêtres pour signaler danger ou nourriture. Ainsi les connaissances acquises purent être mises en commun.

Et ce n'était pas tout, bien que le jeune Pagou l'ignorât, son savoir serait directement transmis à sa descendance : une mémoire de groupe existait désormais...

Dès l'adolescence, les jeunes émerveillèrent les anciens membres de la tribu en développant des techniques nouvelles. Ils confectionnèrent des abris de chaume pour se protéger contre les pluies incessantes. Fabriquèrent des armes pour se défendre, car certains insectes avaient survécu et étaient devenus géants, des épieux durcis à la flamme de grands feux entretenus nuit et jour à l'abri d'une roche.

C'était Knut-io 5 qui avait eu l'idée de domestiquer cette curieuse fleur brillante. Un jour, après un fort orage, un dernier éclair était tombé près de lui, frappant en plein un lucane démesuré qui le menaçait. Puis la chose continua à serpenter en grésillant dans un tas de bois mort. Mais bientôt son éclat diminua.

Knut, reconnaissant, ne voulut pas laisser disparaître le joli serpent d'or. Il tenta de l'attraper, mais se brûla les mains. Alors, il chercha une longue branche à l'extrémité encore sèche et l'offrit aux dernières lueurs qui dansaient. Et le bois devint, lui aussi tout brillant, lançant au loin des étincelles. C'était donc là une nourriture acceptable !

Il transporta soigneusement sa torche dans une grotte et apprit à ses frères la manière d'entretenir ce « feu ». La tribu avait vite compris les bienfaits des flammes. Jamais un lucane aux pinces démesurées ou une mante religieuse aux bras redoutables ne s'aventurait près d'elles : les foyers soigneusement entretenus offraient un refuge d'une sécurité absolue.

Puis Knut-io se fit un ami : Os-berg, le deuxième d'une portée de trente : il l'avait sauvé de la toile d'une araignée qui atteignait près de vingt mètres carrés en combattant le monstre avec une branche enflammée et, depuis, tous deux tenaient de longues palabres pendant lesquelles l'esprit plein d'initiative de Knut heurtait souvent le

conservatisme de son confident.

Le jeune prodige avait été le premier à préconiser l'union des Pagous et à essayer de former un embryon tribal. L'aménagement de sa retraite lui amena vite de nouveaux adeptes. Avec l'aide de son clan, plusieurs troncs dénudés situés en bordure d'un lac avaient été reliés entre eux par des plates-formes sur lesquelles des paillotes offraient un abri confortable avec des lits d'herbe. À la base des arbres, des fossés emplis d'eau constituaient une protection efficace contre les insectes qui devenaient de plus en plus entreprenants.

De longues cordes tressées servaient d'échelles et pouvaient être retirées la nuit, isolant entièrement le refuge. Le succès de cette formule fut tel que, bientôt, tous les troncs furent aménagés formant un véritable village aérien. Du coup, la mortalité due aux attaques nocturnes tomba à zéro et Knut-io 5 devint une personnalité fort écoutée. Cent Pagous vivaient à ses côtés. Une telle agglomération demandait un chef.

Tous le réclamaient, mais il refusa ne voulant pas passer son temps à écouter les récriminations des mâles réclamant un fruit volé ou quelque femelle volage et, sur ses conseils, Os-berg 2 fut désigné.

La camaraderie unissant les deux inséparables ne s'en trouva pas diminuée, tout au contraire, et, le soir, lorsque la pluie s'arrêtait pour quelques heures, ils se retrouvaient pour échanger leurs impressions, se tenir au courant des découvertes qu'ils avaient pu faire.

— Vois-tu, soupirait souvent Knut-io 5, j'ai le sentiment de perdre mon temps ici. Cette vaste forêt aux horizons bornés n'est assurément qu'une parcelle de ce monde, et je voudrais tant le connaître.

— Tu es insatiable, répliquait le calme Os-berg 2, déjà nous avons réalisé d'immenses progrès. Les jeunes ont de la nourriture en abondance, nos plates-formes aériennes les mettent à l'abri des fauves. Que peut-on désirer de plus ?

— Oh ! Tu me déçois ! Toi et ta gourmandise, quand tu as le ventre plein, tu es incapable de désirer autre chose qu'une bonne nuit en compagnie d'une jolie femelle ! As-tu songé qu'au rythme où s'accroît la tribu, nos huttes ne pourront bientôt plus abriter tout le monde ?

— Eh bien ! Nous en construirons d'autres, voilà tout... Les bois sont vastes : personne n'en a jamais atteint l'orée.

— Là, tu as raison, mais en ce qui concerne la nourriture ?

Os-berg prit une mine soucieuse.

— J'ai songé à cette question. Les fruits des achaux ont beau avoir décuplé de volume, ils deviennent de plus en plus rares dans les environs. Il faudra sans doute émigrer vers d'autres territoires.

— Oui, et après, lorsque nous aurons épuisé un nouveau secteur ?

— Nous partirons encore plus loin...

— Décidément, tu manques d'imagination : de place en place, les Pagous finiront par arriver à un endroit où les achaux ne poussent plus. Que conseilleras-tu alors ?

— Ma foi, j'aviserais... Pourquoi se faire tant de souci pour des choses hypothétiques, tu te casses vraiment trop la tête, Knut...

— Jusqu'ici, tu n'as pas eu à t'en plaindre, avoue-le !

— Certes, tes prévisions se sont toujours confirmées. Allons, vas-y, parle, tu ne me laisseras pas en repos avant d'avoir vidé ton sac.

— Eh bien ! Voilà. J'envisage deux solutions. Tout d'abord, au lieu de nous goinfrer d'achaux géants, il faudrait, avant de partir en planter quelques-uns dans le sol. J'ai remarqué qu'ils donnent alors naissance à de nouvelles lianes. Ainsi, lorsque nous reviendrons, il y aura beaucoup plus d'achaux !

— Tiens, quelle curieuse idée ! Tu es sûr de ce que tu avances ? Je ne vais pas avoir un grand succès, lorsque je demanderai de laisser pourrir en terre de beaux fruits appétissants...

— J'en suis certain.

— Bon, passons au second point.

— Voilà : c'est de loin le plus important. Jusqu'ici, nous n'avons mangé que divers fruits cueillis dans les arbres. Et, en dehors des achaux, il ne reste pas énormément de variétés, les anciens prétendent qu'il y en avait beaucoup d'autres jadis.

— Que veux-tu faire d'autre ?

— Ecoute-moi donc, espèce d'écervelé ! Je fais souvent de longues promenades. En général, je me guide en descendant le cours de la rivière qui sort du lac. Ce jour-là, j'étais parti assez loin, j'avais soif : pas de problème, l'eau ne manquait pas, mais cela me donna une fringale forcenée. Et lorsque je me mis à la recherche de fruits, je ne

pus en découvrir aucun. Là-bas, presque tous les arbres sont morts et on ne trouve qu'une herbe coupant comme un silex. Très déçu, je m'installais au sommet d'un tronc pourri décidant de faire un petit somme, j'avais mon arc, la vue portait loin, aucune surprise n'était à craindre.

Os-berg buvait les paroles de son ami, le menton appuyé sur son poing fermé, il écoutait avec une pointe d'envie le récit d'une aventure que sa prudence lui interdisait d'imiter.

— ... Le sommeil commençait à me gagner lorsque soudain une longue forme argentée surgit des eaux.

— Un poisson, il y en a beaucoup dans le lac !

— Oui, mais celui-là volait, et il était énorme, plus gros que moi ! Il possédait de grandes nageoires diaphanes et s'en servait pour s'élever dans les airs en les animant d'un battement incessant.

— Extraordinaire, je n'en ai jamais rencontré...

— Il ne tarda pas à se trouver assez haut dans le ciel, tournant autour d'un point précis. Alors, je le vis piquer comme une flèche, saisir quelque chose dans sa gueule garnie de dents acérées, et revenir plonger dans la rivière. Intrigué, je saisis mon arc, bien décidé à ne pas rester plus longtemps à proximité de ce monstre. Puis, au bout de quelques pas, la curiosité me fit rebrousser chemin. Abrité derrière mon arbre, j'aperçus mon poisson à fleur d'eau, occupé à déchirer à belles dents une grosse sauterelle. L'une des pattes, sectionnée, suivait le courant, et vint s'échouer à mes pieds. Je la repêchais machinalement, tout en regardant le monstre finir son festin, et je l'enviais beaucoup de pouvoir ainsi satisfaire son appétit. Mais d'autres fuseaux argentés approchaient. Jugeant l'endroit trop dangereux à mon gré, je m'enfuis, m'écartant de la rivière. Et alors, la pluie se mit à tomber ; trempé et las, je me réfugiai sous des troncs attendant la fin de ce déluge. Hélas ! Tu le sais, lorsque cela tombe, il y en a pour longtemps. Si bien que la nuit arriva. Fatigué, je m'endormis très vite et aucune bestiole ne vint troubler mon sommeil. Seulement, lorsque je me réveillai le lendemain matin, impossible de trouver quoi que ce soit à me mettre sous la dent. Par surcroît de malchance, le paysage ne me fournissait aucun point de repère. Une lande morne et désolée avec, çà et là, des troncs dénudés dressés droit vers le ciel gris, s'étendait à perte de vue.

— Ça, alors, tu devais avoir une drôle de frousse ! Tu devrais être plus prudent : un de ces jours, il t'arrivera des ennuis à courir le pays

en solitaire.

— Question frousse, j'avoue que je n'en menais pas large. Surtout avec l'estomac dans les talons. Après deux heures de marche, je n'en pouvais plus. Soudain, je m'aperçus que je tenais toujours avec mon arc la patte d'insecte ramassée dans la rivière. « Après tout, me suis-je dit, si ces poissons volants s'en régalent, pourquoi pas moi ? »

— Eh bien, tu n'es pas dégouté !

— Là, mon vieux, tu fais erreur : après avoir ôté la carapace verte, j'ai trouvé dessous une chair blanchâtre et je m'en suis régaté ! Du coup, ce repas me redonna des forces et, comme une éclaircie arrivait, j'ai pu m'orienter d'après le soleil. Cinq heures plus tard, je retrouvais nos bois familiers.

— Tu as réellement mangé cette chose immonde ?

— Mais oui, et je ne m'en suis pas porté plus mal, tout au contraire. Alors, en réfléchissant, j'en suis arrivé à cette conclusion : la forêt, du moins ce qui en reste, n'est pas très vaste. Et lorsque les Pagous seront devenus nombreux, ils ne pourront plus se contenter de fruits. Il faudra émigrer loin d'ici. Jusque-là le problème alimentaire nous empêchait de quitter ce territoire boisé. Maintenant, au contraire, la preuve est faite : en chassant les insectes nous pouvons aller très loin sans souffrir de la famine.

— Quoi, tu es fou ? Comment faire pour les tuer ?

— Tout simplement en se mettant à l'affût dans un arbre ou derrière une roche et en tirant des flèches...

— Passe encore quand ils attaquent, mais personne ne voudra provoquer ainsi ces énormes créatures !

— Je rai pourtant déjà fait deux fois, affirma Knut-io 5 d'un air modeste et mon frère 3 a abattu une magnifique libellule dont nous sommes régatés. Plus encore, nous avons utilisé ses ailes pour fabriquer des manteaux d'un superbe effet qui protègent parfaitement de la pluie.

— Allons, Knut, du bon sens ! Je ne pourrai jamais décider ceux qui habitent ici à partir au loin, même en leur promettant de somptueux habits. Et c'est folie de vouloir provoquer les monstres qui errent dans la savane pour les manger : nos flèches ne peuvent traverser la cuirasse des gros scarabées. Ils nous dévoreraient. D'ailleurs, pour l'instant, personne ne se plaint de disette, il s'agit d'une simple

pénurie passagère. Alors à quoi bon se lancer dans une pareille aventure ?

— Actuellement, je le reconnais, il n'y a pas d'urgence, mais souviens-toi de ce que je t'ai dit. Un jour viendra où les Pagous affamés devront quitter ces bois. Et s'ils ne sont pas préparés à affronter les créatures qui hantent les savanes, bien peu d'entre eux survivront... D'ailleurs, je suis persuadé qu'il existe quantité de choses inconnues sur ce monde, j'ai beaucoup à apprendre.

— Tu devrais cesser de te casser la tête pour rien ! Prends donc un peu de bon temps au lieu de courir au loin.

— Et stagner dans l'ignorance ! Non, merci, très peu pour moi. As-tu quelquefois regardé le ciel la nuit, lorsque la pluie cesse ?

— Ma foi non, je dors...

— Eh bien ! on aperçoit d'innombrables points lumineux. Ils sont très loin, comme accrochés dans le ciel, et pourtant ils se déplacent. Ce sont peut-être des mondes comme le nôtre ?

— Quelles sornettes ! De toute façon, puisqu'ils sont si haut tu ne pourras jamais les atteindre !

— Les libellules volent bien, pourquoi pas moi ? Il me suffirait de grandes ailes...

Os-berg en avait assez. Malgré toute son amitié pour Knut, il ne pouvait envisager l'existence d'un univers autre que celui qu'il voyait chaque jour. D'ailleurs, il avait sommeil, aussi déclara-t-il en bâillant :

— Eh bien ! Agis à ta guise, tu es devenu complètement idiot. Dommage... Moi, je vais me coucher.

Quelques mois passèrent.

Le nombre des Pagous avait doublé et tous ne mangeaient pas à leur faim. Souvent, des disputes éclataient, les larcins se faisaient de plus en plus nombreux et Os-berg ne savait plus où donner de la tête devant les réclamations incessantes de ses sujets. En désespoir de cause, il finit par se souvenir de sa conversation avec Knut et ordonna de planter des achaux.

Cela ne se fit pas sans mal. Souvent, la nuit, des voleurs venaient déterrer les fruits, il fallut faire surveiller les plantations. Lorsqu'une dizaine de pillards eurent été blessés, les autres se découragèrent. Mais

tout le monde grognait contre ce fou d'Os-berg qui gâchait de beaux fruits alors qu'on en manquait.

Pendant ce temps, le clan des Knut sillonnait la contrée. Ils ne paraissaient pas souffrir de la famine, et les autres les enviaient. Pensant qu'ils avaient trouvé de riches vergers, on se mit à les surveiller. Ainsi les Pagous constatèrent une chose incroyable.

Ces fous bardés de plaques chitineuses arrachées à des insectes morts, marchaient pendant des heures. Plus encore, ils chassaient, n'hésitant pas à lancer des nuées de flèches sur les hannetons et même sur des poissons !

Pour couronner le tout, ils virent les Knut dévorer à belles dents les cadavres de leurs victimes... Chose étrange, ces farfelus les digéraient fort bien et avaient une mine resplendissante.

Quelques jeunes, plus hardis déroberent les restes de ces festins. Leur ventre creux trouva ces mets délicieux et bientôt tout le monde se disputa l'honneur de partir en chasse sous la direction de l'un de ces damnés Knut !

Seul Os-berg 2 qui avait sa fierté, refusa de se soumettre à de pareilles pratiques. Mais les Pagous s'en moquaient : chacun rivalisa, voulant posséder les meilleures armes, le coutelas le plus acéré.

Un troc s'instaura : cinq cuisses de mante religieuse valaient un sabre de lucane. Dix ailes de tipules s'échangeaient contre un puceron dodu au jus délicieusement sucré. Os-berg, très digne, fermait les yeux.

Du coup, la prospérité revint. Evidemment, il y avait quelques contreparties : souvent l'un des chasseurs ne revenait pas au campement. Plusieurs d'entre eux y laissèrent une main ou une jambe. On les soignait tant bien que mal, et ils furent chargés de réparer les armes tandis que les femmes vquaient aux soins domestiques.

Petit à petit, le climat changeait : la chaleur devenait accablante, car les averses se faisaient de plus en plus rares. Le lac s'asséchait à vue d'œil et la rivière n'était plus qu'un mince filet d'eau.

De ce fait, la nourriture se raréfia.

On ne trouvait plus un achaux à vingt kilomètres à la ronde, et il fallait souvent parcourir beaucoup plus pour tuer une maigre proie.

Os-berg se vit en proie aux récriminations de ses sujets, faisant taire

sa jalousie, il demanda conseil à son ami.

Les deux Pagous avaient beaucoup changé depuis leur dernière discussion. Knut maigre et musclé portait les traces de nombreuses estafilades qu'il dissimulait sous un somptueux manteau taillé dans les ailes d'un papillon Morpho. Sa merveilleuse teinte indigo aux reflets nacrés faisait pâlir d'envie tous les chasseurs. Armé de pied en cap avec un bouclier acajou fabriqué avec deux élytres de scarabée goliath et un sabre à l'aspect redoutable constitué d'une mandibule de dynaste, il avait vraiment grande allure.

Le chef de la tribu, lui, ne voulant pas être en reste, s'enveloppait dans la pourpre arrachée aux ailes d'un lichénée, et le thorax creux d'un méligethe vert mordoré lui servait de tiare.

Il semblait gêné de devoir parler le premier et son ami, immobile, ne paraissait pas disposé à faire les premiers pas.

Tous deux se contemplèrent donc un moment en silence, chacun admirant la parure de l'autre.

— Puis Os-berg se décida, parlant d'un air désabusé, il déclara :

— Ami, on a quelquefois du mal à reconnaître ses torts. Voici quelque temps, tu m'avais prédit diverses calamités et j'avais tourné en dérision tes avis précieux. Depuis, je n'ai guère eu l'occasion de te rencontrer, tu m'en voulais sans doute, et à juste titre. À plusieurs reprises, je t'ai fait convoquer. Chaque fois, mon messenger revenait en disant que ton clan était parti au loin chasser. Enfin te voilà ! Je t'en prie, aide-moi, je suis complètement débordé par les événements. La famine guette notre tribu jadis prospère. Vois : j'ai suivi tes directives, nous mangeons maintenant la chair des animaux, des poissons et même des larves dénichées sous l'écorce des arbres. Mais les chasseurs malgré leur courage n'arrivent plus à apporter un gibier suffisant... Les Pagous vont-ils périr comme les autres singes qui habitaient jadis cette forêt ? La chaleur du jour devient accablante et il nous faut traquer nos proies la nuit. Parle, ami, je reconnais entièrement mon erreur passée. Toi seul y avais vu clair, ordonne et j'obéirai.

Knut n'était pas un mauvais bougre. Certes, la fin de non-recevoir opposée naguère par Os-berg l'avait froissé. Il avait fait de longues expéditions pour éviter de se trouver en sa présence. Mais, maintenant, il se sentait apitoyé par le désespoir de son ami, aussi répondit-il sans se faire prier.

— Eh bien ! mon cher, ton obstination a failli nous mener à une

catastrophe. Tu as eu beau faire, rassembler tes sujets pour supplier le ciel de se couvrir de nuages, offrir en holocauste de somptueuses parures, recourir à des pratiques magiques dictées par le grand sorcier, les éléments ont refusé de t'écouter ! Moi, par bonheur, je n'ai pas perdu mon temps à ces enfantillages. Mes longues marches sous le soleil de plomb, mes nuits sans sommeil ont au moins servi à quelque chose. Je sais comment sauver les Pagous. Ce sera dur, il faudra faire preuve d'un grand courage et, sans doute, perdre quelques-uns de tes sujets parmi les plus faibles et les moins résistants. Du moins, l'essentiel sera-t-il préservé.

Knut s'arrêta un instant, ménageant ses effets.

— Peu importe le prix pourvu que les Pagous survivent, affirma Osberg 2, il faut prendre une décision immédiate sans quoi ce sera un désastre. Déjà la révolte gronde et mes sujets se déchirent entre eux.

— Comme je te l'ai dit, je crois possible de nous tirer de ce mauvais pas. Ce sera difficile. En effet, chaleur et sécheresse règnent sur tout le pays. Aussi loin que j'ai pu aller, c'est le même spectacle de désolation. Bientôt toutes les espèces animales et végétales auront disparu et cette contrée se transformera en un désert de sable balayé par un vent torride. Il faut donc quitter cet endroit condamné. Là-bas, au-delà des collines qui bordent l'horizon, existe un lac immense.

Ses eaux sont salées et on ne peut les boire, du moins son niveau reste-t-il constant. C'est la preuve que des pluies l'alimentent, car, ici, on ne rencontre plus que des mares de boue. Tu devras conduire la tribu sur ses berges. Ce sera périlleux, car les animaux qui hantent la plaine manquent aussi de nourriture et attaquent sans pitié tout être passant à proximité. Ensuite, le plus difficile restera à faire. Les Pagous devront construire des embarcations avec les troncs desséchés des arbres morts et s'embarquer dessus pour traverser le Grand Lac dont on ne voit pas les rives. Pendant que femelles et invalides construiront nos esquifs, les chasseurs accumuleront des stocks de viande. En la laissant sécher au soleil, ou en la faisant macérer dans les eaux du Grand Lac, elle se conserve plus longtemps.

— Il faudra aussi de l'eau douce. Les peaux parcheminées de grands animaux morts conviennent tout à fait pour confectionner des récipients, il suffit de les coudre entre elles.

— Le feu sera entretenu à bord des bateaux sur de grandes pierres plates, et s'il s'éteint, je saurai le rallumer. Moi aussi, je possède des instruments magiques : vois cette pierre transparente arrondie, il suffit de l'exposer aux rayons du soleil pour que les mousses placées dessous

prennent feu. Ah ! j'y songe, sur les rivages du lac poussent de grandes plaques grises : des lichens qui sont tout à fait comestibles. Il faudra en amasser de grandes quantités... »

Abasourdi par les paroles de son ami, Os-berg 2 contemplait avec crainte la gemme magique. Cela le confirmait dans son opinion : sans aucun doute, Knut était un puissant sorcier...

— J'obéirai, souffla-t-il.

CHAPITRE III

Les Bians réfugiés dans les mines se débattaient, eux aussi, avec de multiples difficultés. Sur cent mille rescapés, on comptait les trois quarts de femmes, la plupart enceintes, et les enfants conçus avant l'irradiation étaient morts avant terme. On devine le désespoir de ces malheureuses.

Souvent, elles avaient été arrachées à leurs époux et avaient reporté tous leurs espoirs sur l'enfant à naître. Confinées dans d'inconfortables cellules taillées à même le roc et mal éclairées, elles travaillaient d'arrache-pied toute la journée et passaient de longues nuits à sangloter.

D'ailleurs, les Bians en général supportaient mal cette claustration forcée. L'irradiation subie faisait tomber leurs cheveux, et ceux qui conservaient un reste de chevelure la voyaient devenir blanche comme neige. En outre, ils s'adaptaient mal à la lumière artificielle et se plaignaient d'une baisse d'acuité visuelle.

Quelques-uns avaient essayé d'entrer en contact avec la surface par radio, mais aucune réponse n'était parvenue. Tous leurs compatriotes restés dans les cités avaient péri. Les périscopes placés avant le drame montraient des avenues désertes où un vent torride balayait les feuilles mortes. Les appareils placés sur des collines, dans la campagne, fournissaient un spectacle aussi désolant : plus d'herbe, plus aucun animal, rien que des troncs en train de se dessécher sous la leur implacable des deux soleils jumeaux.

Dans les mines, le spectacle ne valait guère mieux. Le temps avait manqué pour aménager ces abris. De grandes salles servaient de réfectoire : on y mangeait une nourriture infecte sur des caisses vides, assis sur des tabourets de fortune.

Pour dormir, ils n'avaient que des lits de camp placés dans d'étroites cellules fermées par un rideau. Aucune distraction ou presque : les films scientifiques amenés en hâte n'intéressaient personne. Quelques Bians avaient bien essayé de créer une troupe théâtrale, mais ils avaient bien vite cessé de jouer faute de spectateurs. Car tous travaillaient dur et préféraient dormir plutôt que d'aller contempler des pièces qui ne correspondaient plus à leurs

préoccupations.

En outre, il faisait horriblement chaud. Malgré le système de réfrigération, la température s'élevait souvent à plus de vingt-cinq degrés si bien que tous vivaient en pagne, maculés de poussière, car ils n'avaient plus le courage de se laver.

Un conseil composé pour moitié de femmes gouvernait ce triste reste d'une race jadis florissante. Niara, la fille du Président défunt le dirigeait, et les nuits de veille avaient laissé de grands cernes autour de ses yeux. Ce jour-là, elle faisait le point de la situation.

— Le destin nous met en face de problèmes qui deviennent de plus en plus graves, déclara-t-elle à son auditoire attentif. Sous l'action du bombardement de particules cosmiques, l'air extérieur a atteint un degré d'ionisation dangereux et nous avons dû placer des filtres sur les pompes. Dans l'immédiat cette question est résolue. Par contre, nos stocks de produits alimentaires diminuent dangereusement.

» Des essais de cultures sur meule de psalliotés donnent d'excellents résultats. Hélas ! L'engrais manque : il provenait des animaux domestiques, ceux-ci s'acclimatent mal à cette claustration forcée, et les réserves de foin s'épuisent. Nos spécialistes tentent de synthétiser directement les protéines qui nous sont nécessaires. Ils espèrent parvenir à en fabriquer de petites quantités. Le passage à un stade semi-industriel sera long.

» En ce qui concerne l'eau, j'ai de meilleures nouvelles : plusieurs lacs alimentés par des rivières souterraines contiennent de quoi nous abreuver pendant longtemps. En outre, des forages ont atteint des nappes phréatiques importantes. De ce côté, pas d'inquiétudes pour les trois années à venir.

» Paradoxalement, puisque nous vivons dans d'anciennes mines, j'ai quelques ennuis avec les matières premières. Charbon et fer ne manquent pas. Par contre, le pétrole que nous importions avant ce cataclysme va bientôt faire défaut. Il en va de même pour de nombreux métaux, en particulier l'aluminium. Les têtes de nos foreuses, en aciers spéciaux, devront être remplacées. Il faudra aller en chercher d'autres à la surface. Tout travail devra donc cesser provisoirement et nous devrons nous contenter des salles existantes. Je dois toutefois signaler que, le long de la rivière, plusieurs vastes grottes peuvent être aménagées.

» Reste un délicat problème : celui de notre descendance. Grâce aux turbines montées sur les cours d'eau souterrains, nous sommes assurés

de maintenir la production électrique. Lumière et réfrigération ne feront donc pas défaut. D'autre part, l'épaisse couche de rocs qui nous sépare de la surface constitue une protection efficace contre les radiations. Ainsi, les conditions de vie étant devenues meilleures, nous pouvions espérer avoir une descendance normale. Hélas ! les travaux des biologistes semblent démontrer qu'une mutation s'est produite dans notre race. L'examen des enfants mort-nés a, en effet, montré qu'ils étaient devenus albinos avec une vue probablement très déficiente. Leur cerveau, heureusement ne semble pas touché. Reste à savoir si les naissances prévues arriveront à terme. Seul l'avenir le dira.

» Je vous ai parlé en toute franchise, et, comme vous pouvez le constater la partie est loin d'être gagnée. Tous nos frères restés à la surface sont morts, et, d'après les observations faites par les périscopes, seules quelques espèces d'insectes et de poissons ont survécu.

» Une lourde tâche nous attend. Ce phénomène peut durer encore de longues années, et il faut que la race des Bians survive pour pouvoir reconquérir le sol planétaire lorsque les conditions y seront redevenues normales.

» Seule une stricte économie et une abnégation totale peuvent permettre d'espérer...

— Espérer ! s'écria Tadès, un biologiste assumant le poste de directeur de la Santé, vous en avez de bonnes ! La moitié des Bians habitant ces mines est frappée de claustrophobie. Mon stock de tranquillisants est épuisé : nous n'avions pas prévu un tel besoin de drogues psychosomatiques. Tant que j'ai pu les soigner, ils se sont tenus tranquilles. Maintenant, il faut s'attendre au pire. En état de crise, ces infortunés peuvent faire n'importe quoi pour sortir de ces étroits tunnels et ils sont même capables de forcer les portes étanches !

— C'est bon, répliqua Niara d'un ton las, je ferai doubler la garde. Essayez de produire de nouveaux médicaments...

— Impossible, nous manquons de matières premières, il faudrait aller chercher ces produits à la surface. Mais même avec des équipes munies de scaphandres, je ne saurais le conseiller.

— J'y réfléchirai. Peut-être sera-t-il nécessaire de sacrifier une dizaine de Bians ? Vous demanderez des volontaires.

— Et, en cas de trouble, intervint le commandant Zolt, quelles

armes pourrai-je utiliser ? Le stock de grenades lacrymogènes est assez limité et la ventilation assez mauvaise. Devrai-je tirer à flasers ?

— Ne le faites qu'à la dernière extrémité, commandant ! Il est difficilement concevable de réduire encore l'effectif dont nous disposons...

La jeune Bians s'interrompit sur ces mots : une lampe rouge signalant un appel urgent venait de s'allumer devant elle. Après avoir échangé quelques mots avec son correspondant, elle raccrocha et reprit :

— Vos précisions se confirment, Tadès : un groupe d'une centaine de forcenés se dirige en ce moment vers la porte 23. Les gardes demandent du renfort. À vous de jouer, commandant Zolt ! Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Evitez l'irréparable.

Le responsable de la défense salua et sortit précipitamment de la salle. Au-dehors, un planton l'attendait auprès d'un scooter à jet d'air puisé, seuls ces engins peu encombrants pouvaient filer à bonne allure dans les couloirs étroits et mal éclairés.

— Porte 23, à toute allure, ordonna-t-il en enfourchant la selle arrière.

Le garde lança aussitôt le moteur, alluma son phare et s'enfonça dans un corridor dans un sifflement assourdissant.

Les quelques Bians qui s'y trouvaient, se garaient prudemment à son approche contre les parois, car il n'y avait pas trop de place. Et comme ce genre de véhicule était réservé aux prioritaires, il ne s'agissait pas d'entraver sa marche.

Le pilote, un véritable acrobate, filait à toute allure, prenant ses virages à la corde. À plusieurs reprises, la botte de Zolt frôla le mur, mais il n'y eut aucun accrochage sérieux.

. Les pare-chocs rebondissaient sur le sol mal cimenté et le commandant devait se retenir à une poignée pour ne pas se faire éjecter.

Après avoir remonté sur sept kilomètres la piste sinueuse, les deux hommes arrivèrent à proximité de l'endroit où avaient été signalés des troubles. Cette sortie, très importante, débouchait au pied d'une colline où jadis les Bians avaient exploité du gypse. De vastes cavités étaient utilisées pour stocker divers engins de guerre qui avaient protégé l'entrée des réfugiés. On les avait conservés à tout hasard, car

ils ne pouvaient pénétrer dans les secteurs réservés à l'habitation. Une dizaine de tanks se déplaçant sur coussins d'air, cinq *cansers* automoteurs et une douzaine d'autos blindées rapides, tel était le seul reste de l'armée des Bians.

Zolt le savait et il pensait que les forcenés qui attaquaient justement sur ce point devaient être fort bien renseignés, car, s'ils s'emparaient des véhicules, personne ne pourrait s'opposer à leur fuite, à moins de tirer au *canser* lourd. Et Niara lui avait justement recommandé d'éviter toute effusion de sang.

Il allait donner ordre de ralentir lorsqu'une voix rendue tonitruante par un mégaphone intima :

— Halte ou je tire !

Le conducteur, ébloui par le projecteur braqué sur eux, tenta de stopper son véhicule. Le scooter dérapa, puis se coucha en heurtant la paroi.

— Sacré maladroit ! jura Zolt en se relevant tant bien que mal, tu ne pouvais pas faire attention !

Mais déjà plusieurs soldats arrivaient, armes braquées.

— Faites excuse, commandant, déclara l'un d'eux, nous ne vous avions pas reconnu...

— Alors, que se passe-t-il ? Qui commande ici ?

— Le capitaine Doorl. Il nous a laissés ici pour couvrir ses arrières.

— Ah ? Combien êtes-vous ?

— Une compagnie, commandant.

— Cinquante ! C'est beaucoup trop, je n'ai rencontré personne en venant. Venez, vous serez bien plus utiles là-bas. Laissez dix hommes, cela suffira amplement.

À la tête de sa petite troupe, Zolt s'enfonça dans le couloir obscur. Toutes les ampoules avaient été brisées et il fallait des torches pour se diriger.

Chemin faisant, il se renseigne :

— Comment l'attaque s'est-elle déroulée ?

— Le poste de garde a demandé du renfort par téléphone : un groupe d'une centaine de forcenés, en majorité des femmes, les avait sommés de leur laisser le passage. Conformément aux ordres, ils ont refusé, faisant remarquer le danger qu'il y avait de sortir. Ces excités n'ont rien voulu entendre. Alors ils se sont retranchés dans les salles où se trouvent les armes, barrant l'entrée avec un tank. Comme vous le savez, pour aller à l'extérieur, il faut passer par-là. La bagarre a commencé à coups de barres de fer et de bouteilles d'essence. Le char a pris feu. C'est alors qu'ils ont coupé les fils et la communication a été interrompue. Alors, le capitaine Doorl est parti pour prendre les assaillants à revers. Depuis, on n'a plus entendu parler de lui...

— Possédez-vous des masques et des grenades lacrymogènes ?

— Une douzaine, pas plus, et autant de masques.

— Bon, donnez-moi un masque. Ne tirez que si j'en donne l'ordre : ce sont des malades irresponsables, il faut éviter de les tuer. Servez-vous des crosses de vos armes. Et surtout, restez groupés.

La pente était maintenant assez accentuée, mais le corridor s'élargissait. La troupe avait atteint les tunnels de forage creusés à partir des mines de gypse.

Soudain, une lueur apparut au loin. Le sol était parsemé de blocs tombés du plafond et une voie de chemin de fer commençait à cet endroit.

Zolt, d'un geste fit signe de stopper. Il réfléchit un instant et ordonna :

— J'aperçois là-bas quelques wagons abandonnés. Nous allons les utiliser comme boucliers. Doorl a dû essayer de foncer pour rejoindre les gardes, et il a dû avoir des ennuis. Eteignez tout et faites le moins de bruit possible. Pas de grenades au début, je veux les conserver pour nous dégager si cela tourne mal.

Malgré toutes les précautions, les wagons furent vite repérés, car ils grinçaient fortement en glissant sur la voie mal entretenue.

Une forte lampe fut braquée sur eux et des cris fusèrent :

— Attention, derrière !

— En voilà d'autres...

— Démolissez-les !

Simultanément, une grêle de pierres s'abattit. Les tôles résonnèrent et plusieurs membres des forces de l'ordre s'effondrèrent en gémissant.

— Faites comme eux ! hurla leur chef, ramassez les cailloux et renvoyez-les ! Continuez à avancer.

Les wagons s'ébranlèrent de nouveau, gagnant une cinquantaine de mètres. Mais la grêle de projectiles devenait si dense qu'il fallut se résoudre à s'arrêter. Une barrière de fortune fut établie avec divers véhicules épars, brouettes, chariots. Et la situation se stabilisa.

Les pierres volaient de part et d'autre. Les soldats avaient un gros avantage : plongés dans l'obscurité, ils étaient invisibles et leurs adversaires devaient tirer au jugé.

Zolt avait trouvé une plaque de ferraille et, s'en servant comme d'un bouclier cherchait à se rendre compte de la disposition des lieux. Soudain, il buta sur des rails. Allumant un instant sa torche, il constata l'existence d'une bifurcation, puis, après quelques pas le long d'une voie de garage, se heurta de nouveau contre une masse métallique.

Il s'agissait, cette fois, d'une antique draisine dotée d'un toit métallique. Immédiatement, il se rendit compte de l'intérêt de sa découverte.

L'engin semblait en bon état de marche. Il se hissa à l'intérieur et appuya sur le démarreur. Le moteur à essence toussa, puis se mit à ronronner, prenant un régime régulier.

Zolt appela quelques-uns de ses hommes, et se mit en devoir de constituer un train blindé avec les wagons et des tôles de fer. Puis les hommes grimpèrent emmenant des munitions et, une fois la voie dégagée, le convoi fonça...

En réalité, la machine pousrive avait bien du mal à tirer son chargement sur la pente. Les roues patinaient, arrachant des gerbes d'étincelles, les wagons cahotaient, menaçant de dérailler.

Vaille que vaille, le convoi progressa pourtant et arriva à proximité des Bians en révolte, camouflés derrière des blocs de gypse, les éblouissant de ses phares.

Des cris fusèrent.

— Faites-le dérailler !

— De l'essence, mettez-y le feu...

— Déboulonnez les rails !

— Démolissez-les, sans quoi nous ne sortirons jamais de ce traquenard..., gémit une voix de femme.

Mais la vaillante locomotive continuait sa marche.

Une bouteille incendiaire ricocha sans résultat sur sa cabine, les passagers essayaient de tenir les lanceurs à distance en jetant des pierres.

Puis, l'une d'elles tomba sur un wagon forçant ses passagers à sortir de leur abri. Aussitôt, ils se virent entourés de furieux qui les attaquèrent à coups de barres de fer.

Une mêlée acharnée s'engagea dans la pénombre. Il devenait difficile de distinguer amis et ennemis. Seul le bruit du convoi, cahotant sur les rails pouvait guider ces isolés, car les phares de la motrice avaient été brisés.

Les révoltés, rendus à demi fous par l'obscurité qui augmentait leur claustrophobie se ruaient au hasard frappant tout ce qui s'opposait à leur marche démente. Pourtant, certains d'entre eux conservèrent assez de lucidité pour déboulonner les rails,

et le convoi dérailla dans un bruit de ferraille.

Aussitôt une pluie de bouteilles emplies d'acide tomba sur les wagons. Des hurlements atroces s'élevèrent.

Zolt, heureusement, n'avait pas perdu son sang-froid. Braquant une torche portative, il rallia les siens derrière la motrice qui formait un rempart contre les assaillants. Lorsque tout son monde fut abrité, il ordonna :

— Mettez vos masques ! Lancez les grenades !

L'explosion de ces engins dans ce couloir étroit mit un comble au désarroi des pauvres déments. La fumée corrosive qui stagnait les mit définitivement hors de nuire. Suffoquant, pleurant, toussant et criant des imprécations, ils se roulaient à terre ou essayaient de s'enfuir, se heurtant aux parois, poussant des cris hystériques.

À cet instant, Doorl alerté par les explosions surgit avec sa troupe de la salle où il s'était réfugié. Tous portaient des masques et ce fut

dès lors un jeu de maîtriser les rebelles.

Une heure plus tard, le calme était revenu.

Les prisonniers furent dirigés sur le centre médical où l'on utilisa les dernières ampoules d'hypnotique pour les soigner.

Niara apprit avec soulagement que l'incident était clos. Hélas ! dans les semaines qui suivirent de nombreux autres cas furent signalés. Doorl se dévoua pour aller chercher de nouveaux médicaments dans la cité déserte. Il put heureusement en rapporter une bonne provision.

Mais ce raid devait être sans suite, car la chaleur extérieure était telle que personne, même en scaphandre ne pouvait aller loin à pied sous la lueur atroce des deux soleils. Et, à l'allure où s'accroissait la consommation des drogues, ce qu'il avait amené ne durerait pas plus d'un mois...

CHAPITRE IV

Après de longues palabres, l'assemblée des clans pagous avait décidé de suivre les directives de Knut-io 5. Il avait fallu toute la persuasion du jeune prodige pour décider ses frères à partir de la forêt tropicale où leurs ancêtres vivaient depuis si longtemps.

La décision fit grand bruit et provoqua de nombreuses discussions dans les villages aériens voisins de la tribu commandée par Os-berg 2.

Mais la température continuait à s'élever, les deux astres jumeaux inondaient d'une lumière intolérable les bois jadis impénétrables faisant disparaître, l'une après l'autre, les dernières plantes qui avaient résisté jusque-là.

Si bien que le jour du départ, mille Pagous se rassemblèrent près des rives craquelées de l'ancien lac. Knut-io 5 avait décidé de voyager de nuit. Le jour, la chaleur rendait toute marche impossible.

Un matériel hétéroclite avait été prévu pour faciliter cet exode à travers le désert. Armes diverses, récipients taillés dans la coque de grosses noix, fruits et claies de roseaux secs tressés pour abriter des rayons solaires pendant le jour.

L'un des frères de Knut, le troisième, avait même inventé un appareil nouveau très commode pour transporter ce bric-à-brac : une brouette dont la roue était formée d'une grossealebasse percée en son centre par un axe de bois dur.

À la nuit tombée, Os-berg réunit tout son monde autour de lui. Désirant mettre toutes les chances de son côté, il voulait pratiquer quelques rites expiatoires pour mettre la Divinité de son côté.

Os-berg 3, le sorcier, marmonna diverses incantations en dansant autour d'un grand feu. Il lança une poudre magique – du pollen de fleurs maintenant disparues – qui produisit une gerbe de flammes pourpres d'un fort bel effet, puis il céda la parole au chef de la tribu.

— Mes frères, déclara celui-ci tandis que Knut piaffait d'impatience, j'ai entendu l'appel de la Divinité : Os-berg, disait-elle, j'ai transformé ta race, car je lui destine l'empire de ce monde. Maintenant, les jours de facilité sont révolus. Tu vas emmener ton peuple loin d'ici, dans

une contrée merveilleuse où son génie nouveau s'épanouira. Il devra, avant d'y parvenir, subir de nombreuses épreuves. Combattre des monstres puissants et cruels, souffrir de la faim et de la soif. Mais je serai présent à ses côtés pour le guider. Mûri par l'adversité, il trouvera sa récompense dans le pays qui se trouve au-delà du Grand Lac dont on ne voit pas les rives. Certains, découragés voudront parfois rebrousser chemin. Ne les écoute pas, Os-berg, mon fils ; je t'ai choisi pour mener mon peuple, et je ne t'abandonnerai point. Vois, pour faciliter la tâche, je t'ai fait don de la pierre magique qui allume le feu et d'un véhicule pour porter les lourds fardeaux. D'autres viendront à leur heure. Je te montrerai comment naviguer sur les vastes eaux salées, et mes étoiles serviront de guides.

» Courage. Vos efforts auront une juste récompense.

» Ainsi, m'a parlé la Divinité, et, moi, son indigne serviteur, j'obéis à ses ordres sacrés. En avant mes frères, marchons ensemble vers la contrée merveilleuse où règne l'abondance ! »

Divers murmures d'approbation s'élevèrent, puis Os-berg descendit de la tribune d'où il s'était adressé à la foule, et, saisissant un brandon incandescent alluma un bûcher placé au pied de l'un des troncs de la cité aérienne, en ordonnant :

— Imitez-moi, Pagous. Brûlons nos demeures pour montrer notre volonté inébranlable de partir à jamais.

Dans un élan d'enthousiasme, tous se précipitèrent, et bientôt, telles des torchères, les troncs desséchés illuminèrent les ténèbres d'une brillante lueur.

Os-berg contempla un instant le spectacle, puis il vint prendre place dans le long cortège qui s'ébranla sans plus tarder.

En tête, venaient des éclaireurs, les meilleurs chasseurs de la tribu. Puis les notables entourés de soldats armés de pied en cap.

Derrière, se trouvaient les femmes, les enfants et les porteurs. Enfin, une troupe de robustes mâles fermait la marche.

Knut-io 5 avait conseillé de suivre le lit de l'ancien fleuve où coulait encore un parcimonieux filet d'eau.

C'était le chemin le plus sûr pour parvenir au Grand Lac. Au début, la troupe pourrait s'y abreuver. Mais, non loin de là, son cours se perdait dans les sables du désert. Il faudrait marcher longtemps avant d'arriver au confluent d'un fleuve plus important qui coulait encore

vers les rives où tous devraient s'embarquer.

La lueur de l'incendie resta longtemps visible, rougeoyant sur l'horizon. Les Pagous marchaient en silence, courbés sous le poids des pauvres hardes qu'ils emportaient. Puis les reflets pourpres sur les nuages disparurent, et Os-berg donna ordre d'allumer les torches. Le bois sec ne manquait pas, et il suffisait de ramasser les branches sur les berges.

Leur lumière vacillante se reflétait sur le mince filet liquide qui serpentait encore dans le lit rocailleux. Les Pagous suivaient la rive droite.

Knut-io et son clan menaient la marche.

Toute leur attention se concentrait sur les animaux qui profitaient de la relative fraîcheur nocturne pour partir en chasse. Les poissons-volants, baptisés ygons, étaient peu à craindre : au fur et à mesure de la baisse des eaux, ils avaient quitté la région pour gagner une contrée plus humide, près du littoral.

Par contre, les insectes, et, parmi eux, de grosses araignées, représentaient un péril certain et les flancs-gardes inspectaient avec soin chaque buisson desséché avant de passer outre. Une dizaine d'entre elles furent tuées à coups de lance pendant la première heure de marche.

Les larves de fourmi-lion étaient beaucoup plus dangereuses. Le sable facile à creuser constituait un emplacement de choix pour leurs entonnoirs coniques atteignant facilement un mètre de diamètre. Malheur à celui qui s'y laissait glisser : les longues pinces à l'affût au fond du piège avaient vite fait de lui sectionner un membre. Chaque fois que l'un d'entre eux était signalé, les chasseurs commençaient par placer une torche à côté, puis ils lançaient plusieurs brandons enflammés à l'intérieur pour forcer l'insecte à s'enfoncer dans le sol.

À l'aube, la colonne atteignit le dernier point d'eau. Knut donna ordre de faire halte. Tous les récipients furent emplis et les Pagous installèrent les claies sur des troncs pour s'abriter de la chaleur des deux soleils. Puis, ils se firent des couches de feuilles sèches et essayèrent de dormir.

Hélas ! Il faisait un temps splendide, et dès les premières heures de la matinée, la canicule devint telle qu'ils interrompirent leur somme pour se tremper dans la petite mare. Du coup, elle se transforma en un marécage vaseux, et Knut se félicita d'avoir ordonné de faire les

provisions d'eau dès l'arrivée.

Le soir, au crépuscule, le camp fut levé et la marche reprit. La partie la plus difficile du trajet commençait.

La disparition de la végétation, la sécheresse persistante avaient fait de cette contrée un morne désert. Çà et là, on apercevait des troncs nus et décharnés. Le vent avait entassé brindilles et feuilles sèches dans tous les creux, et ces endroits constituaient autant de refuges pour les insectes. Il fallait donc les contourner avec soin.

Le sol sec et craquelé était dur comme le roc sur les deux côtés alors que le lit de la rivière n'était plus que dunes de sable.

Knut avait choisi les berges, pour progresser plus vite, mais les femmes et les enfants ne supportèrent pas longtemps cette marche parmi les pierres et les mottes de terre. La plupart d'entre eux eurent les plantes des pieds à vif et ralentirent l'avance de la colonne. Il fallut confectionner des sortes de chaussures à semelle de bois pour leur permettre de continuer. Os-berg, lui, ne souffrait nullement, car il se faisait porter dans une sorte de litière pour ménager sa précieuse personne...

Vers le milieu de la nuit, un vent torride s'éleva, balayant la poussière. La visibilité devint nulle, et les chasseurs durent redoubler d'attention pour ne pas tomber dans les pièges des fourmis-lions. Les yeux rouges, à demi aveuglés par les larmes, ils ne tardèrent pas à murmurer et à réclamer une halte.

Comme le gros ne suivait pas, Knut se résigna. Si bien que, à l'aube, ils avaient à peine franchi la moitié du chemin prévu. Puis, pour comble de malchance, les émigrants tombèrent sur des nids de fourmis rouges. Des nuées de mâles de la taille d'une cuisse s'envolaient, emportées par le vent.

Les chasseurs durent les pourchasser à travers la plaine pour tenter de protéger la colonne. Mais il y en avait beaucoup trop et beaucoup passèrent au ras de la tête des femmes mettant le désordre à son comble.

Lorsque l'obscurité revint, d'innombrables cadavres lardés de coups de piques gisaient à perte de vue. Épuisés, les chasseurs se laissèrent tomber comme des masses et s'endormirent d'un sommeil de plomb. Cette nuit-là, les araignées attirées par la charogne firent bombance et elles en profitèrent pour dévorer une dizaine d'enfants, car les gardes épuisés somnolaient à leur poste.

À l'aube, une délégation vint présenter ses récriminations à leur chef.

— Assez de folie ! déclarèrent-ils. Pourquoi persister dans cette aventure ? Déjà la moitié d'entre nous a les pieds en sang. Comment envisager de marcher encore des jours et des jours ? Si nous devons chaque matin compter dix morts, combien serons-nous à l'arrivée ? Non, rebroussons chemin... Tout plutôt que de périr ainsi dans ce désert sans fin !

— Comment ? s'emporta Os-berg, dès la première épreuve votre courage fléchit ! Ne vous avais-je point prévenus que notre salut ne sera possible qu'au prix de multiples épreuves ? La Divinité, dans sa bonté, vous offre une chance de sauver notre race et vous pleurnichez parce que quelques-uns d'entre nous ont péri ! Point de salut sans sacrifices ! Seuls les élus arriveront dans la contrée merveilleuse où règne l'abondance. J'ai une mission à accomplir et rien ne m'en détournera. Ayez confiance, des jours meilleurs viendront...

Penauds, les protestataires s'en furent, l'échine basse, et la marche reprit.

Pendant cinq jours, il n'y eut aucun incident majeur à signaler. Les Pagous avançaient comme des automates, la tête penchée en avant, puis le jour venu, ils s'endormaient comme des masses. L'eau ne manquait pas, la nourriture non plus, car les chasseurs rencontraient d'assez nombreux insectes.

Au milieu de la sixième nuit, un flanc-garde arriva en courant près de Knut-io 5. Il portait un curieux bâton allongé à bout de bras. Le jeune Pagou reconnut l'un des rabatteurs qu'il emmenait souvent en chasse avec lui.

— Qu'y a-t-il, Dart-el 8 ?

— Oh ! J'ai trouvé un curieux village, maître. Des cases solides en métal, et dedans une quantité d'étranges instruments avec des squelettes partout... Des Pagous, mais grands, grands...

— Loin d'ici ?

— Une demi-heure de marche, à peine.

— Pourquoi as-tu apporté cet épieu ?

— Ce n'est pas une lance, maître ! Mais un dangereux objet magique. Je l'ai ramassé près d'un géant mort. Il brillait, je le trouvais

joli. Et soudain, paf ! Un bruit retentissant comme le tonnerre...

— Tu es sûr que c'est lui qui a produit cette détonation ?

— Certain ! J'ai eu très peur et je l'ai lâché. Pendant longtemps, je l'ai observé, mais il ne bougeait plus. Alors je suis revenu et je te l'ai apporté...

— Tu as très bien fait, Dart-el 8. Etait-ce le seul ?

— Non, maître, un par cadavre. Et d'autres plus petits.

— Parfait ! Allons voir... Je n'ai jamais entendu parler de Pagous géants. Peut-être s'agit-il d'anciens habitants du Grand Lac qui sont venus jusqu'ici ?

Tout en marchant en tête de son clan, Knut-io 5 tournait et retournait le mystérieux objet. Il possédait un court manche de bois et plusieurs aspérités de métal sur un long tube brillant.

Fatalement, ce qui devait arriver arriva : il pressa la détente et une longue flamme sortit du canon, en même temps une explosion sèche se produisait.

Affolé, Knut lâcha le fusil-laser et s'enfuit...

Puis, au bout de quelques instants, il reprit son sang-froid : après tout, personne n'avait été blessé. L'objet magique ne faisait donc aucun mal à son possesseur. Il revint, le ramassa et poursuivit son avance, fort troublé...

Pendant tout le trajet, il manipula son trésor. Et il ne tarda pas à constater que le bruit se produisait lorsque l'on appuyait sur la courte langue métallique placée sous le canon. Ravi, il tira une fois, deux, et s'aperçut que, chaque fois, un nuage de sable s'élevait devant lui.

Intrigué, il se plaça devant un rocher et recommença : des éclats volèrent, l'un d'eux lui fit une coupure au bras. Approchant une torche, Knut regarda l'emplacement de l'impact, il découvrit une large cavité encore brûlante. L'objet détruisait la matière.

Après deux nouveaux tirs à distance plus grande, il comprit l'utilité de cet instrument diabolique. Avec lui, on pouvait tuer un ennemi à distance.

Méthodique, il recula pour se rendre compte de la portée. Une torche plantée près du roc éclairait sa cible.

— Plus de dix fois la trajectoire des meilleures flèches ! s'émerveilla-t-il.

Mais lorsqu'il voulut recommencer, l'objet magique resta muet : son pouvoir était épuisé. Un peu déçu, Knut le lança à terre, puis, se ravisant le ramassa, bien décidé à trouver comment marchait cette foudre portative, même s'il lui fallait y passer toute la journée du lendemain.

Bientôt, la lumière des torches se refléta sur des panneaux brillants. Tout son clan se rassembla autour de lui quelque peu inquiet, examinant les bizarres habitations des géants.

— Tiens, constata Knut-io 2, elles sont montées sur des Calebasses, comme des brouettes.

— Ils devaient s'en servir pour transporter leur matériel, suggéra Knut-io 6.

— Non, objecta Knut-io 3 après avoir essayé d'en déplacer une, elles sont trop lourdes.

— Les géants devaient posséder une force énorme.

— Peut-être... Venez, nous allons inspecter les alentours. Si vous trouvez d'autres bâtons à foudre, dites-le-moi. Et surtout faites très attention, ces Pagous semblaient posséder de hautes connaissances en magie...

Le clan fureta longuement dans les parages. Ils étaient tombés, par hasard, sur l'une des expéditions de reconnaissance envoyées dans l'intérieur du continent équatorial pour les Bians. Trois camions avec des remorques, des tentes, des fusils, des revolvers-Isser et des chargeurs en quantité, avec tout un attirail de camping constituaient pour les Pagous un trésor inestimable.

La chaleur et les radiations avaient empêché leur retour au littoral où un bateau devait les reprendre. Bien entendu, dès l'annonce du cataclysme, le navire avait repris la mer. Actuellement, il dérivait au large, tel un vaisseau-fantôme avec un équipage pourrissant lentement à bord.

Le clan, empli d'étonnement, s'extasia sur la taille extraordinaire des squelettes : près de deux fois la leur. Puis passèrent aux choses sérieuses. Détachant une remorque, ils y entassèrent ce qui paraissait le plus utile : casseroles, briquets, couteaux, armes et munitions, tentes et quelques vêtements.

Knut-io 5 avait pu constater que les fusils ramassés possédaient encore tout leur pouvoir. Il en passa un en bandoulière et se ceignit la taille d'une cartouchière portant un pistolet. En faisant deux tours complets, bien entendu ! Ses compagnons l'imitèrent, et le clan empli d'orgueil prit le chemin du retour.

Une araignée qui eut la malencontreuse idée de barrer la route de Dart-el 8, fit connaissance avec le rayon éblouissant, démontrant ainsi le pouvoir merveilleux des engins découverts. Ravi, le chasseur voulut fêter son exploit : avisant un goulot de bouteille dépassant d'un sac, il en brisa un et avala une forte rasade.

Hélas ! Il s'agissait d'une liqueur fort prisée des Bians qui ne se buvait pas comme du petit lait ! Ecarlate, l'infortuné fut pris d'une quinte de toux, ayant la sensation désagréable qu'un feu lui dévorait l'estomac. Lorsqu'il fut remis, la troupe repartit poussant le lourd véhicule plein à craquer.

Et jusqu'au retour au camp, Knut put constater l'effet étrange du liquide sur son compagnon, celui-ci ne cessait de rire aux éclats en marmonnant des paroles sans suite. De plus, il paraissait avoir perdu tout sens de l'équilibre et zigzagait en gesticulant, comme si le sol se dérobaît sous ses pieds.

Oui, décidément, ces géants étaient d'incomparables magiciens...

Lorsque Knut-io 5 fit part de ses découvertes à son ami Os-berg, celui-ci s'extasia : la Divinité lui donnait une nouvelle preuve de sa protection. Et cela à une heure où il en avait le plus grand besoin !

En effet, la tribu harassée par la canicule, les pieds en sang, voyait ses provisions diminuer d'inquiétante façon et refusait d'aller plus avant.

Une cérémonie solennelle au cours de laquelle le chef des Pagous et son Grand Sorcier se promettaient d'utiliser les sortilèges des magiciens morts, allait leur redonner un prestige quelque peu affaibli...

Au matin, Os-berg 2 en grands atours y alla donc de son discours habituel :

— Pagous, mes frères, je constate de nouveau la faiblesse de votre foi : cette marche dans le désert a suffi à vous abattre. Chaque jour, je vous écoute murmurer et presque tous m'accusent de folie. À quoi bon cet exode ? Qu'est-ce qui prouve que nous allons réellement trouver

une contrée merveilleuse où régnera l'abondance ?... Jusqu'alors ce ne sont qu'étendues désertes, sables et rocs dénudés. L'existence même du Grand Lac Salé est mise en doute ! Voilà quels sont vos propos.

» Eh bien ! Malgré votre manque de confiance, la Divinité a eu pitié de vous ! Dans son immense bonté, elle a daigné me donner un signe prouvant le bien-fondé de la mission sacrée dont elle m'a chargé... »

Là-dessus, il s'empara d'un fusil et poursuivit :

— Qui d'entre vous a jamais vu un tel objet ? Personne, sans aucun doute. Et cela pour une bonne raison, car, cette nuit même, pendant que vous dormiez d'un sommeil de plomb, j'ai eu une vision. La Divinité m'est apparue. « Os-berg, mon fils, m'a-t-elle déclaré, tu m'as fidèlement servi et je désire te donner un gage, un témoignage de ma puissance. Il te servira à abattre tes ennemis. Personne ne peut résister à son pouvoir magique. » Telles ont été ses paroles, et voici la preuve tangible des ordres donnés par le ciel...

Sur ces mots, Os-berg mit en joue un gros scarabée capturé par les chasseurs et pressa sur la détente.

Le bruit de la détonation fit trembler de peur tous les assistants, il se répercuta sur les parois encaissées de la vallée et son écho gronda à plusieurs reprises, s'atténuant petit à petit.

L'insecte, perforé par le rayon, se traînait à grand-peine laissant derrière lui une longue trace visqueuse. Les membres de la tribu n'en revenaient pas...

— Et maintenant, Pagous, s'écria Os-berg d'une voix tonnante, douterez-vous encore de la mission que le Ciel m'a confiée ? Avant deux jours, nous serons au bord du Grand Lac. Toute la tribu y prendra un repos mérité. Maintenant, regagnez vos couchés. Cette nuit, nous marcherons ensemble et je pense que vous n'aurez plus l'audace de blasphémer contre notre Dieu si clément !

Les acclamations qui suivirent cette allocution laissaient bien présager de l'avenir. Le soir même, les Pagous, dans un sursaut d'énergie reprirent leur exode. S'aidant mutuellement, ils franchirent les ultimes obstacles et parvinrent un matin sur une colline d'où l'on découvrait le splendide spectacle des soleils levant sur l'horizon de mer. Tous se prosternèrent, rendant grâce au chef qui avait su les conduire en un lieu où l'on voyait de tels prodiges.

Knut-io 5, lui, avait d'autres sujets de préoccupation : il se

consacrait depuis deux jours à l'étude de curieux objets pris dans le camp des géants. Parmi eux, deux le passionnaient, un magnétophone, et un illustré en couleurs où de petits insectes noirs, immobiles s'étaient étalés sous les images...

CHAPITRE V

Il ne restait plus rien de l'univers bien ordonné au sein duquel Niara avait toujours vécu. La décadence des Bians se faisait de jour en jour plus évidente : ils n'arrivaient pas à s'accoutumer à une existence souterraine sans jamais apercevoir la lueur des deux soleils de Barnard.

Jadis, tout laissait présager un avenir sans histoire pour ces géants paisibles. Les astres qui éclairaient leur planète, étaient du type M 5 à long cycle évolutif. Le sol était fertile, les richesses minérales abondantes, la technologie progressait rapidement.

Et soudain, ce cataclysme imprévu s'était abattu, les forçant à tout abandonner. Entassés dans cette espèce de fourmilière, saisis de claustrophobie, ils faisaient une effrayante consommation de médicaments.

Niara, effrayée de ce phénomène imprévu, s'était efforcée d'en limiter l'usage, mais en vain. Lorsqu'ils étaient sevrés, ses compatriotes pris de folie cherchaient à forcer les barrages établis par Zolt, et celui-ci avait été obligé de faire usage de ses armes pour ramener le calme.

Soucieuse, la jeune femme avait lancé un appel désespéré aux membres de la commission médicale et ceux-ci avaient découvert un autre moyen de rendre l'existence supportable : l'hypnose. Près des trois quarts de la population étaient judiciables de ce traitement.

Les centres aussitôt créés donnèrent toute satisfaction. Désormais, les Bians oubliaient leur condition passée et acceptaient de vivre cloîtrés dans les profondeurs du sol. Un seul inconvénient à cette médication : une nonchalance et un fatalisme désespérants si bien que le travail se faisait avec une désespérante lenteur.

Seuls les membres du gouvernement et la caste militaire restaient conscients de la dure réalité. Ce léger ennui valait cependant mieux qu'une lutte fratricide, et, pour la première fois depuis son arrivée, Niara se sentait presque optimiste.

Alors, on lui annonça les premiers signes avant-coureurs de l'épidémie. Au début, les médecins ne s'inquiétèrent pas, ils pensaient

à des avitaminoses et se bornèrent à donner des prescriptions diététiques. Mais le nombre des malades ne cessa de croître.

Ils présentaient des diarrhées sanglantes, de la fièvre, une décoloration de la peau et divers troubles nerveux. Quelques-uns avaient une sorte de « gourme » cutanée.

L'anémie était de règle, elle fit penser à une intoxication par le sélénium, l'ensemble des symptômes cadrait assez bien. Effectivement les eaux utilisées présentaient un taux de ce métal dépassant la normale, mais la surveillance de la boisson n'amena guère d'amélioration dans la progression de la maladie.

Enfin, l'agent responsable fut découvert grâce aux analyses de sang et des selles : il s'agissait d'un ver se développant dans l'intestin. Une température élevée et un fort taux d'humidité était nécessaire à l'éclosion de ses œufs. Les larves pénétraient dans l'organisme en traversant la peau. Les conditions régnant dans les couloirs étaient très favorables à ce parasite, d'où la progression rapide de l'épidémie.

Chose grave, l'hypnose n'agissait plus chez les malades et il fallut de nouveau utiliser les tranquillisants dont les stocks étaient très faibles.

Niara eut donc recours à Tadès et à Zolt pour faire face à ce nouveau coup du sort.

Le médecin fut formel :

— En ce qui concerne le traitement direct, je suis absolument désarmé : seuls des dérivés du thymol ou du tétrachloréthylène peuvent agir et je n'en ai pas en réserve ; ou si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Le second point concerne les accidents névrotiques : dans deux jours, je ne disposerai plus d'aucune drogue pour combattre la prostration des malades. Il faut donc envisager un nouveau raid à la surface...

Un silence lourd pesa quelques instants, et tous les regards se posèrent sur Zolt. Celui-ci ne semblait pas ravi outre mesure, il médita longuement puis répliqua :

— Lors de la dernière sortie, les hommes paralysés par les scaphandres n'ont pu aller très loin. Et ils ont raflé tous les stocks existant dans Und. Il faut donc mettre au point un matériel nouveau qui nous donne un plus grand rayon d'action. Où croyez-vous pouvoir trouver ces produits, Tadès ?

— Dans une usine de produits chimiques à une cinquantaine de kilomètres de notre ancienne capitale. Au Sud, en se dirigeant vers la mer.

— Bien ! C'est ce que je pensais, il est hors de question de faire un aller et retour à pied dans une nuit. Les camions ne possèdent pas un blindage suffisant pour filtrer les radiations. Seul un tank peut convenir. À condition de le doter d'un système réfrigérant. Ces engins sont étanches, cela ne pose donc pas de difficultés insolubles...

— Et le carburant ? s'enquit Niara.

— Nous en avons encore une certaine quantité. Il sera possible de puiser dans les citernes en surface en cas de besoin.

— Quand pensez-vous être prêt ?

— Une journée de travail suffira, je pense.

— Faites vite, supplia Tadès, les hémorragies affaiblissent les malades de manière inquiétante !

— Je ferai mon possible ! s'emporta Zolt, mettez-vous à ma place : à la moindre panne, nous crèverons là-haut aussi sûr qu'un et un font deux. Alors, laissez-moi le temps de mettre un minimum de chances de mon côté. D'ailleurs, si vous aviez pris des mesures d'hygiène suffisantes, cela ne serait sans doute pas arrivé !

— Permettez ! fit le biologiste, écarlate, vous n'avez pas à mettre en doute ma conscience professionnelle. Je ne pouvais absolument rien prévoir : il s'agit de parasites mutants, d'espèces d'ankylostomes dont les larves ont acquis une mobilité étonnante. Elles rampent partout sur les parois humides et se laissent tomber sur les gens. Il faudrait porter des vêtements imperméables et se laver aux antiseptiques. Personne n'avait jamais entendu parler d'un grouillement pareil. À certains endroits, j'ai dû utiliser des lance-flammes !

— Allons, messieurs ! intervint Niara. Du calme. Je suis certaine que Zolt ne met nullement en question la compétence des membres du service de santé. D'ailleurs, dans des circonstances aussi exceptionnelles, il est normal de perdre un peu son calme...

La paix ainsi rétablie, les deux hommes se serrèrent la main, et chacun retourna à ses occupations. Tadès aux lits de malades recouverts de plaies suintantes, hurlant des paroles sans suite et Zolt à l'atelier où son effectif de spécialistes se réduisait de jour en jour.

Doorl et lui travaillèrent sans relâche avec les quelques techniciens encore valides, et ils réussirent à transformer l'un des véhicules blindés dans le délai voulu.

Le soir du deuxième jour, tous deux franchirent le sas et se trouvèrent à l'extérieur.

— Eh bien ! constata Zolt, je ne sais pas quelle est ton impression, mais je ne suis pas mécontent de sortir de ce trou !

— Tu parles, assura son compagnon, j'en avais plus qu'assez de ce capharnaüm. Impossible de faire un pas sans tomber sur un cinglé. Je me demande comment nous n'y avons pas laissé notre peau...

— L'uniforme protège assez bien des larves. Elles glissent sur le tissu imperméable, et puis le poste de garde, près de la surface, est moins humide que le reste de la cité.

— Maintenant, il s'agit de faire vite : je fonce vers le Sud, la circulation ne nous gênera pas. Pourvu que le réfrigérant tienne le coup !

— Pour l'instant, il ne fait pas trop chaud. La nuit est splendide. Jette un coup d'œil au périscope.

— Oui, les étoiles brillent, je ne me souvenais même plus qu'elles étaient aussi belles...

— Dans l'ensemble, les bâtiments n'ont pas trop souffert. S'il n'y avait pas tous ces détritiques et cette poussière, on dirait presque retrouver le bon vieux temps !

— Avec cette différence qu'il n'y a pas âme qui vive.

— Tu crois que toutes les espèces ont disparu ?

— Je n'en sais rien. Du moins, on a jamais vu personne avec les périscope du refuge.

— Oh ! Regarde cette rue à droite !

— Tiens ! Etrange, on dirait une toile d'araignée.

— Elle doit être de belle taille : d'un trottoir à l'autre. Mazette, il ne ferait pas bon la rencontrer. Je me demande ce qu'elle peut manger ?

— Ma foi, d'autres insectes. C'est un fait très important, il faudra le dire à Tadès : malgré tout, il semble y avoir des rescapés parmi les

animaux invertébrés.

— Il s'agit de faire bonne garde, surtout lorsque nous serons sortis de la ville. Quelle barbe ! Pourvu que ces bestioles n'aient pas élu domicile dans l'usine...

Le véhicule poursuivit son chemin dans le chuintement du jet d'air qui le sustentait.

La turbine tournait rond et un nuage de sable s'élevait à l'arrière, retombant lentement sur la chaussée détériorée par la chaleur diurne.

La lumière des phares portait assez loin et permettait de soutenir une bonne allure. Bientôt, les dernières constructions d'Und furent dépassées. Là, le spectacle devint désolant. Plus une seule feuille sur les arbres, pas une plante ni le moindre buisson. Un désert aride avait remplacé la riante campagne qui entourait naguère la cité.

Pourtant, par endroits, des plaques grisâtres parsemées de cônes rouge écarlate recouvraient le sol : des lichens dont la grande résistance à la sécheresse avait permis la survie.

Zolt nota que certains d'entre eux étaient rongés sur les bords. Il prit plusieurs photos pour les montrer aux biologistes. Après tout, si des insectes les mangeaient, les Bians pourraient peut-être en faire leur profit.

En une heure, l'engin arriva à son objectif.

Là, plus question de rester à l'abri : il fallait revêtir les scaphandres et partir à pied. Les deux amis vérifièrent mutuellement l'étanchéité des casques, prirent des armes et s'en allèrent à la découverte.

L'usine, construite à proximité de la route, était l'une des plus modernes dans son genre. Elle occupait jadis une centaine de techniciens malgré l'automatisation poussée de son équipement. Ils étaient affectés aux recherches, car la production était presque entièrement contrôlée par des cerveaux électroniques.

Les bâtiments ultra-modernes s'étendaient sur plus de cent hectares. Tous les ateliers et les salles de fabrication se trouvaient dans de vastes salles couvertes de plastique transparent, que le changement de climat avait transformé en de véritables serres.

Le secteur plus spécialement réservé à la production de produits pharmaceutiques occupait toute l'aile gauche.

Dès leurs premiers pas dans l'enceinte, Zolt et Doorl purent constater que la température avait fortement éprouvé les installations : des cuves contenant des produits volatils avaient explosé déclenchant des débuts d'incendie. Heureusement, le compartimentage et l'isolement des emplacements dangereux par des remparts de terre avaient limité les dégâts. Les halls de stockage demeuraient intacts.

Toutes les portes étaient restées ouvertes, et les deux hommes, laser braqué, purent inspecter l'usine sans difficulté.

— Plus que deux heures avant le jour, soupira Zolt, j'espère que nous aurons fini avant ! Ce doit être un véritable four lorsque les soleils sont levés.

— Oui, et tout ce bazar finira bien par sauter. J'ai l'impression d'explorer un volcan !

— D'après les plans, ils fabriquaient aussi des explosifs dans les blockhaus de droite.

— Espérons que les ingénieurs ont pris les précautions utiles avant de passer l'arme à gauche...

Les torches portatives montraient des cornues tarabiscotées, des colonnes de rectification, d'immenses tuyauteries métalliques apparemment en bon état.

— Ici, on fabriquait des antibiotiques, nota Doorl en consultant son plan, il faut continuer en ligne droite jusqu'à la sortie de ce bâtiment. Les réserves de produits manufacturés sont juste après sur la droite.

— Dis donc, il aurait peut-être fallu signaler notre arrivée par radio ?

— Pas de perte de temps. Après, lorsque tout sera embarqué, nous les appellerons.

— Tiens, regarde, on dirait encore une de ces toiles d'araignée ?

— Mince, tu as raison, et la bestiole est de taille. Vise un peu, elle a fait son nid dans cette espèce d'autoclave. Je la descends ?

— Oui, mais vise juste. Il ne s'agit pas de flanquer le feu à la baraque !

Un long rayon pourpre partit du laser. L'insecte, atteint en plein céphalothorax, fit un bond de six mètres, puis retomba, mort.

— Elle devait bouffer des scarabées, fit Zolt en examinant la toile, et des malabars : les élytres ont bien cinquante centimètres de long...

— Eh bien ! à supposer que ce micmac s'arrête, ce sera un drôle de boulot de revê nir habiter en surface avec ces insectes mutants... J'en arrive à me trouver bien dans notre trou. Au moins nous y sommes à l'abri !

— Voilà le fond de ce bâtiment, les réserves sont dans le hangar au bord du fleuve.

— Tu parles ! Un ravin, et pas une goutte d'eau dans ton fleuve. Tiens, il y a deux bateaux échoués.

— Arrive ! Le temps passe.

Zolt franchit le seuil de la porte entrebâillée et inspecta l'intérieur en utilisant sa torche.

— Bien ! constata-t-il. Intact. Pas de trace d'incendie.

Les médicaments sont dans le sous-sol, classés par ordre alphabétique. Tiens, prends cette liste : tu vas t'occuper des tranquillisants. Moi, je chercherai les trucs pour démolir ces fameux ankylostomes.

— Et comment les transporterons-nous ?

— Ils avaient de petits tracteurs à jet d'air. En voici un près de la rampe de montée.

— Tu vois qu'il marche ?

— Moteurs électriques à photopiles, faudra sans doute recharger les batteries.

— Ouais ! c'était couru. Plus de jus, fit Doorl en s'installant aux commandes.

— Eh bien ! on attendra le jour. Avec cette lumière, les accus seront vite à bloc. En attendant, viens. On va essayer de s'y retrouver.

— Moi, j'ai une sacrée trouille. Quand je pense que je n'ai jamais pu sentir les araignées...

Les recherches dans les dédales de l'usine durèrent une bonne heure. Les deux Bians découvrirent cependant les produits qu'ils recherchaient et les entassèrent près de la rampe.

Il faisait jour maintenant, et Zolt décida de remonter pour essayer de mettre l'un des tracteurs en marche. Doorl, lui, resta près des caisses accumulées.

— Alors, tu t'en sors ? demanda-t-il au bout d'un moment en utilisant son émetteur portatif.

— Ça vient. Les accus sont à moitié chargés. Mais il fait une chaleur à crever là-haut. J'ai eu beau mettre mon système de réfrigération au maximum, je sue tellement que je n'y vois même plus clair !

— Ne traîne pas... Il faut penser au retour.

— Oh ! n'aie crainte. Je ne souhaite qu'une chose : me trouver bien au frais. J'ai une de ces soifs !

Le capitaine, lui, ne souffrait pas trop dans son sous-sol, désœuvré, il marchait de long en large lorsque, soudain, il lui sembla apercevoir des reflets métalliques dans l'un des couloirs. Il braqua sa torche et vit une douzaine de gros vif-argent qui fonçaient vers lui. Ces animaux avaient dû subir une mutation, car ils atteignaient un mètre cinquante de longueur. Courant sur leurs innombrables pattes, ils furent bientôt près de lui, fuyant, semblait-il, un ennemi encore invisible. Inquiet, Doorl saisit son laser et donna toute la puissance à sa torche.

Alors, il comprit l'effroi des paisibles insectes : une créature cauchemaresque se ruait vers lui.

Ses deux yeux luisant comme des cataphotes, elle avançait d'un pas sautillant, le dard acéré gonflé de poison se balançant au-dessus de sa tête.

Horrifié, Doorl l'identifia sans peine : il s'agissait d'un énorme scorpion qui se dirigeait droit sur lui... Et ses deux pinces grandes ouvertes, prêtes à saisir la première proie en passant à sa portée avaient presque la taille de sa cuisse !

Doorl sentit un frisson d'horreur le secouer : il pressa la détente de son arme mais la flamme qui en sortit était ridiculement courte. La température torride qui régnait dès le lever du jour avait certainement endommagé les accus.

Déjà l'horrible animal approchait. Il avait repéré cette nouvelle victuaille. Les pinces claquaient, l'aiguillon mortel se balançait tout près.

Sans demander son reste le capitaine se mit à grimper la piste menant vers l'étage supérieur, tout en hurlant :

— À l'aide, Zolt ! Attention, un scorpion...

Ses grosses bottes glissaient sur la surface lisse et il avait le plus grand mal à gravir la pente à quatre pattes, et, n'osant se retourner sentait déjà le dard s'enfoncer entre ses épaules.

Alors, il vit le tracteur réparé par son ami dévaler à toute allure l'espèce de toboggan sur lequel il se trouvait. Se jetant de côté, il se retourna. L'insecte, lui, n'eut pas le temps de se garer. Le pare-chocs avant le heurta de plein fouet, lui écrasant la tête.

Dans un dernier réflexe, les pinces mordirent le métal et le dard frappa le toit du véhicule, glissant dessus sans l'entamer.

Zolt effectua une rapide marche arrière et, se servant de son engin comme d'un bélier, finit d'écraser la répugnante créature.

Puis il sortit de sa cabine et appela :

— Doorl ? Pas de mal ?

Celui-ci se remettait de ses émotions, il se laissa glisser sur la pente et répondit :

— Non, mais tu es arrivé juste à temps ! Heureusement que tu n'as pas essayé d'utiliser ton laser : la chaleur les a esquinés. Eh bien ! Je te dois une fière chandelle !

— Ma foi, je n'ai même pas eu le temps de réfléchir, comme il se trouvait devant moi, j'ai foncé.

Tous deux inspectèrent le cadavre et, d'un commun accord conclurent :

— Espérons qu'il n'y en a pas d'autres à proximité ! Sans armes, nous serions cuits ! Allez, on charge et. on file dare-dare...

Le transfert des colis s'effectua sans peine grâce au tracteur, et bientôt tous deux se retrouvèrent à l'abri dans le tank. Ils suaient à grosses gouttes et s'empressèrent d'ôter les lourds scaphandres. Le système réfrigérant donnait toute satisfaction, et il faisait presque frais dans la tourelle.

Au-dehors, une lumière éclatante baignait le paysage : il fallait des lunettes spéciales contre les ultraviolets pour soutenir l'éclat de ce

brasier infernal.

Zolt, dès qu'il fut rafraîchi et abreuvé essaya son *canser*. Abrité contre la chaleur, il fonctionnait parfaitement, et les deux hommes poussèrent un soupir de soulagement. La leçon avait porté. Ils savaient maintenant que toute vie n'avait pas disparu de Barnard 4 et que les mutants rescapés du désastre étaient de dangereuses créatures dont il fallait se méfier.

Un message-radio, sans donner de détails, avertit leurs compatriotes du succès de leur entreprise. Puis ils lancèrent le moteur, qui démarra avec son habituel nuage de poussière.

Tout au long du trajet de retour, ils examinèrent soigneusement chaque immeuble, chaque recoin. La seule rencontre notable fut celle d'une féroce tarentule en chasse qui courait à l'ombre d'un immeuble en traînant son sac à œufs. Le *canser* la réduisit en cendres, ainsi que sa répugnante progéniture.

À la tombée de la nuit, l'engin retrouva l'abri où les Bians s'étaient réfugiés. Tadès les attendait avec impatience et l'on procéda immédiatement au déchargement.

Le traitement permit de sauver la moitié des malades atteints par le parasite. Mais il fallut condamner des galeries trop humides qui étaient contaminées.

De sévères mesures d'hygiène arrêterent l'épidémie.

Cette fois encore, les Bians avaient gagné la partie. Cependant Niara songeait avec tristesse que, chaque fois, la victoire n'était obtenue qu'au prix de nombreux morts et elle se demandait quelle serait la prochaine catastrophe. Lasse et découragée, elle se sentait très déprimée, et pour tout compliquer, la jeune femme dut s'avouer qu'elle était tombée amoureuse de Zolt !

De son côté, le commandant ne semblait pas indifférent à ses charmes. Mais comment, dans les conditions terribles où ils se trouvaient envisager un mariage et surtout la possibilité d'avoir des enfants...

La vie valait-elle la peine d'être vécue désormais ? Quel avenir offrir à leurs descendants ? Seraient-ils même normaux ?

Ces pensées passaient et repassaient dans l'esprit de la responsable des rescapés tandis qu'elle discutait avec le séduisant officier tout au long d'interminables soirées...

CHAPITRE VI

La tribu migrante jouissait d'un repos bien gagné. Auprès de l'enfer du désert qu'elle avait traversé, les rives du Grand Lac étaient un véritable Eden.

La brise marine rafraîchissait l'atmosphère rendant la chaleur du jour presque supportable. Et puis les Pagous appréciaient beaucoup les nombreuses grottes du littoral. Les quatre marées quotidiennes amenaient une onde tiède sur les rochers et découvraient à marée basse d'innombrables coquillages dont ils faisaient leurs délices.

Os-berg 8 choyé et respecté faisait figure de prophète et tous le saluaient avec

respect lorsqu'ils le rencontraient. Pourtant, ce dernier était soucieux : son ami Knut restait enfermé des heures dans sa demeure en compagnie de son clan.

Tous cherchaient à deviner le sens des livres qu'ils avaient ramenés du camp Bians pendant l'exode. Et ils commençaient à comprendre le sens des mystérieux petits insectes noirs qui couraient sur le papier.

Les magazines illustrés et les magnétophones les avaient beaucoup aidés, mais ces derniers ne tardèrent pas à tomber en panne, car leurs piles étaient usées.

Ainsi les Knut réalisèrent qu'ils se trouvaient sur un monde très vaste, de forme sphérique. Et, selon toute probabilité, les géants à qui appartenaient ces merveilles devaient vivre quelque part dans le Nord. À moins qu'ils ne soient tous morts comme ceux qu'ils avaient rencontrés. Toutefois cette hypothèse semblait peu plausible, compte tenu de la puissante magie dont disposaient ces sorciers.

Knut-io 5 se passionnait pour un ouvrage assez hermétique intitulé : « Manuel de Chimie élémentaire ». Il essayait de reproduire les expériences décrites et rencontrait d'innombrables difficultés, car le matériel de base faisait défaut. Travaillant d'arrache-pied avec ses frères, il arriva pourtant à produire de l'ammoniac à partir de guano et du chlore par électrolyse de l'eau de mer à l'aide de piles.

Tout cela prenait du temps et Os-berg 8 finissait par être inquiet :

en effet, les Ygons, ces poissons volants à mâchoire de requin recommençaient à se manifester. Et ils étaient d'une taille beaucoup plus grande que ceux du fleuve. À trois reprises, il avait dû se servir des lasers pour en venir à bout. Aussi pressa-t-il Knut de se mettre à construire les navires qui devaient permettre de gagner l'autre rive du lac. À vrai dire, il fut assez mal reçu :

— Pas question de perdre mon temps à confectionner un esquif pour naviguer sur les eaux. J'ai là des grimoires magiques qui m'ont appris quantité de choses. D'abord ce Grand Lac Salé est bien plus vaste que je ne le pensais : les géants l'ont traversé pour venir ici. Mais ils ont utilisé des embarcations de métal dotées de puissants moyens de propulsion. Cela demande une connaissance approfondie de leur magie et, pour l'instant, je n'en suis qu'aux premiers balbutiements. Certes, il paraît possible d'utiliser de vastes toiles pour asservir le souffle des vents, mais je devrais apprendre aux Pagous comment les fabriquer et je n'en ai pas le loisir. Si nous parvenons un jour aux rives habitées par les géants, il faudra opposer magie à magie et je dois apprendre quantité de choses. D'ailleurs, il y a suffisamment de nourriture par ici. Nos frères n'ont qu'à attendre !

« Et puis il faut pouvoir se guider une fois partis. Les géants se servaient de boîtes enchantées contenant une aiguille. Hélas ! elles semblent avoir perdu tout pouvoir. Seules les étoiles qui brillent la nuit dans le ciel nous permettront de conserver le bon cap. Je dois connaître leur configuration sur le bout du doigt.

— Alors laisse-moi en paix ! Lorsque je serai prêt ne t'inquiète pas, tu le sauras. J'ai hâte de découvrir la contrée habitée par ces sorciers, mais il ne faut pas les affronter avant d'être prêts.

— Que vais-je dire à la tribu ? geignit Os-berg. J'ai promis de partir bientôt...

— Raconte-leur une de tes histoires de vision divine ! Tu t'en tires fort bien habituellement !

— Au moins, permets à l'un de tes frères de nous donner des plans, pour pouvoir commencer à fabriquer un de ces fameux bateaux...

— Oui, peut-être, je n'ai pas besoin de les avoir tous près de moi... Entendu, si tu me promets de ne plus venir m'importuner, je te donnerai Knut-io 3.

— Parfait : je n'en demande pas plus...

Os-berg s'en alla l'air quelque peu froissé : il trouvait que son ami en prenait bien à sa guise et manquait de respect à son égard. Un jour où l'autre, cet orgueilleux devrait rabattre son caquet. Pour l'instant, il le tenait : son exceptionnel don de comprendre la magie des géants en faisait un allié précieux. Ce damné Knut n'avait-il pas trouvé une poudre ensorcelée qui faisait sauter les rochers ?

L'intelligent Pagou, lui, se moquait bien des noirs desseins du chef de la tribu. Il avait acheté la paix à bon prix et le reste était sans importance : une soif de savoir le possédait et maintenant qu'il comprenait l'écriture des Bians, il se faisait fort de les battre à leur propre jeu pour peu qu'on lui en laisse le temps. Mais il lui fallait rester à terre pour disposer de matière première et confectionner les instruments décrits dans ses précieux livres. Déjà la grotte qu'il occupait, prenait des allures d'ancre d'alchimiste et ses compatriotes ne passaient jamais près d'elle tant il s'en dégageait des odeurs nauséabondes.

Cependant, Knut-io 3 houspillé par le chef de la tribu commençait la mise en chantier de la flotte des Pagous. N'ayant que du bois mort comme matière première, il avait jugé préférable de construire une dizaine de bateaux de moyen tonnage. Des reproductions trouvées dans les magazines montraient des voiliers naviguant dans la houle. Il suffisait de copier la forme de la coque, pointue à l'avant, avec une cabine au centre et un arrière rond. Les troncs ne manquaient pas, toutefois il fallait les découper en planches. Pour cela des scies étaient nécessaires. Les livres montraient divers outils. Avec le secours du fameux manuel de chimie, l'ingénieur Pagou réalisa des fourneaux rudimentaires. Le minerai de fer venait d'une falaise proche, le charbon de bois abondait. Ainsi une industrie métallurgique primitive naquit.

Les scies eurent la priorité, mais les haches, les couteaux, devinrent très vite indispensables.

Lorsque le stock de planches fut suffisant, les coques furent mises en chantier. Les membrures, au début, furent découpées dans la masse, puis les Pagous apprirent à galber le bois à la chaleur humide.

La résine de certains arbres, une fois fondue servit à calfater les bordés. Les mâts donnèrent plus de difficulté : il fallut lancer des explorateurs assez loin pour trouver des troncs minces et résistants.

Pour fabriquer voiles et cordages, les algues offrirent un textile de choix, de longs rubans fibreux poussant sur les rocs découverts à marée basse.

Les Pagous apprenaient vite et possédaient une grande habileté manuelle ; aussi, en deux mois, les voiliers furent terminés. La petite flotte se balançait dans une crique, bien abritée, et Os-berg ordonna de monter les approvisionnements à bord.

Il fallut alors organiser de grandes battues. Les chasseurs sillonnèrent la contrée sur de grandes distances, tandis que femmes et enfants ramassaient algues et coquillages le long du rivage.

Puis le grand jour arriva. Tout était paré...

Contrairement à ce que craignait Os-berg 2, Knut-io 5 ne fit aucune difficulté pour partir : il avait épuisé la magie de ses livres et son plus grand désir était d'en trouver d'autres, là-bas, dans la lointaine patrie des géants.

Par une soirée splendide, la flotte leva l'ancre. Les étoiles brillaient au firmament et chaque capitaine savait quelle direction prendre : il suffisait de faire voile droit sur une constellation en forme d'hexagone.

D'ailleurs, le navire amiral emportant les notables, et, parmi eux, le clan des Knut, filait en tête. Ouvrant la marche.

Très vite divers problèmes se posèrent : la houle du large donna le mal de mer à une bonne partie des passagers. Puis, lorsque le rivage disparut au loin dans la brume du jour levant, une terreur irraisonnée saisit les Pagous. Seuls au milieu de l'immensité liquide, ils craignaient de ne plus jamais pouvoir rejoindre la terre. Il fallut recourir à quelques pratiques magiques pour leur redonner confiance :

Knut-io 5 bourra une barque de sa poudre ensorcelée et la fit brûler en l'enflammant à distance avec une pile. La vive lueur pourpre redonna confiance aux exilés et le calme revint à bord.

Les voiles latines – trois par embarcation – prenaient bien le vent. Un système de poulies placées en bout de la bôme permettait de prendre des ris lorsque la brise fraîchissait. Dans l'ensemble le petit convoi filait bon train.

Os-berg cependant, n'arrêtait pas de houspiller son ami. Celui-ci, en effet, possédait une carte. Par recoupements, il avait pu avoir une idée de son échelle. La baie d'où ils étaient partis et un cap voisin se trouvaient dessinés dessus. Evidemment, cela donnait à réfléchir, car la zone bleutée figurant l'océan possédait une inquiétante étendue.

Le chef des Pagous, presque toujours malade, désirait savoir combien de temps dureraient ses épreuves. Et Knut déclara qu'il n'en

savait rien. Il avait étalonné ses cordes que l'on laissait filer du bordé et, par comparaison avec la distance séparant la baie du cap, avait pu se faire une grossière idée du chemin parcouru. Mais il ne voulait rien dire : à son avis, la traversée durerait plus d'un mois et cette nouvelle aurait été fort mal accueillie...

Pour passer le temps durant les longues heures chaudes de la journée, il organisa des réunions pendant lesquelles les membres de son clan enseignaient à la tribu le savoir amassé dans les livres des géants. Les élèves donnaient entière satisfaction à leurs maîtres, car une soif de savoir les dévorait. Puis Knut rédigeait le journal du bord ou péchait : la mer était très poissonneuse et fournissait un agréable appoint au menu du bord. Le clan Os-berg 3, lui, demeurait prostré dans l'entrepont.

Tout cela était trop beau pour durer : au matin du sixième jour de navigation, la mer prit un aspect inhabituel. La brise tomba complètement et les soleils disparurent très vite dans une brume épaisse. Les flots fumaient dégageant des nuées de vapeur d'eau qui stagnaient en longues écharpes. Bientôt, il fut impossible de distinguer même la pointe des mats. D'ailleurs les voiles pendaient, flasques et les bateaux restaient immobiles sur les flots. Pas une ride, pas un souffle de vent.

Les Os-berg, ravis de ce calme s'octroyèrent pour la première fois depuis le départ un copieux repas. Puis, pleins d'euphorie ils entonnèrent des chants allègres.

Par contre, Knut-io 5 s'inquiétait. Si cela durait, le voyage durerait des mois, et puis comment savoir si la dérive ne faisait pas perdre le terrain gagné ?

Il ordonna donc de fabriquer des rames semblables à celles de ses livres et les Pagous furent mis à contribution. Ce métier de galérien ne leur plaisait nullement, il va sans dire, aussi ne mettaient-ils pas beaucoup de zèle à manœuvrer les lourds avirons.

Puis, vers midi, une longue houle se leva. Le brouillard devenait si dense qu'il fallut attacher les bateaux les uns aux autres pour éviter qu'ils ne s'égarèrent.

Une sourde angoisse saisissait les navigateurs, une sorte d'oppression donnant la sensation d'un péril imminent. Du coup, Os-berg 2 convoqua son ami :

— Mon cher Knut, déclara-t-il, je n'ai eu qu'à me féliciter de ton

aide jusqu'ici, mais j'aimerais comprendre ce qui se passe. Tu m'as dit que le pays des géants se trouvait loin au Nord. Les images des livres montrent bien les terres qui entourent cet océan, mais si le vent tombe, comment ferons-nous ? Nous ne pouvons envisager de naviguer longtemps à la rame... Les géants ont dû se trouver devant le même problème, tes livres en parlent-ils ?

— Eh bien ! Je serai franc ; ce phénomène m'intrigue et je n'y comprends rien. À mon avis, le vent reviendra tôt ou tard et l'avance reprendra... De toute manière, tu es bien installé, là sous le pont, les vivres ne manquent pas. Alors pourquoi t'inquiéter ?

— Mais les géants, insista Os-berg, par quel moyen faisaient-ils avancer leurs vaisseaux ? Ils devaient bien disposer de quelque magie ?

— Certes. Toutefois je ne puis encore les imiter. Vois-tu, ils disposaient d'embarcations de fer et elles volaient au ras des eaux. Sans doute à l'aide de quelque sorcellerie, cela n'a rien d'étonnant puisqu'ils pouvaient aussi se déplacer dans les airs. J'ai encore beaucoup à apprendre ; pour cela, il me faut d'autres livres et je ne les trouverai qu'au pays des géants...

— Je ne comprends pas pourquoi nous n'en avons pas rencontré, protesta Os-berg.

Même s'ils sont morts, les vaisseaux doivent surnager...

— Sans doute parce qu'ils ne fréquentaient pas ces parages, commença Knut.

Mais, à cet instant, un hurlement profond se fit entendre, et, presque simultanément, la mer sembla prise de folie. D'énormes vagues couronnées d'écume arrivaient droit sur la flottille, balayant tout sur leur passage. Les voiles furent mises en lambeaux, des mâts se brisèrent, et les marins durent chercher refuge à l'intérieur des embarcations.

Os-berg affolé se prosterna à terre en hurlant :

— Seigneur, aie pitié ! Nous sommes perdus !...

Puis une nausée le saisit, il pâlit et resta sur le sol, glissant de côté et d'autre, incapable de se relever, mêlant ses gémissements à celui de son clan.

À bord, l'affolement était à son comble.

Knut essaya de rallier quelques Pagous pour faire arrimer ce qui se trouvait encore sur le pont, mais plusieurs marins furent emportés et il dut, lui aussi, se mettre à l'abri.

La tempête se déchaîna sans arrêt pendant deux jours entiers. Par bonheur, elle poussait la flottille vers le large, si bien qu'elle ne perdait pas trop de terrain.

Prostrés, les exilés marmonnaient des incantations, demandant pardon de leurs fautes, promettant des sacrifices expiatoires, rien n'y faisait...

Puis le vent tomba aussi soudainement qu'il s'était déchaîné et le calme revint. Le bilan était lourd : cinquante disparus. De nombreuses caisses contenant des provisions emportées. Et, chose encore plus grave : lorsque les voiles de rechange furent gréées, il n'en restait plus aucune en réserve.

Dès la première nuit, Knut observa les étoiles et vit que certaines d'entre elles avaient disparu sous l'horizon, d'autres, par contre, étaient apparues, surtout à l'Ouest. Un chemin considérable avait donc été parcouru mais dans quel sens exact ? Il en était réduit aux hypothèses. Le cap fut maintenu au Nord.

Sur ces entrefaites, les Ygons attaquèrent. Cela se passa à l'aube du premier jour qui suivit la tempête. Os-berg récupérait un peu de ses émotions, allongé sur le pont lorsqu'il aperçut plusieurs longs fuseaux d'argent qui trouaient la surface des eaux et s'élevaient dans le ciel.

— Knut ! appela-t-il, viens voir, on dirait des Ygons...

Celui-ci regarda longuement ce spectacle inquiétant. Les étranges créatures semblaient beaucoup plus grosses que celles qu'il avait vues avant le départ, et elles se groupaient. Il alla chercher une paire de jumelles – l'un des instruments magiques qu'il tenait en réserve –, examina la troupe qui planait assez loin sur l'avant, puis s'écria :

— Tout le monde à l'abri ! Les chasseurs à leur poste !

Lui-même descendit à toute vitesse dans sa cabine et revint avec des lasers qu'il distribua aux membres de son clan.

Alors les Ygons piquèrent.

Les monstres atteignaient cinq mètres de long et leur gueule qui s'ouvrait et se fermait en claquant avec un bruit sinistre possédait des dents innombrables de la taille d'un poignard...

— Attendez mes ordres pour tirer, lança-t-il.

Les uns derrière les autres, les Ygons se laissaient tomber sur les vaisseaux...

— Allez-y !

Une nuée de flèches s'envola et les rayons des lasers partirent à la rencontre des assaillants. Les huit premiers, lardés de projectiles, perforés de part en part sous l'effet de l'arme magique des géants, tombèrent à la mer. Les autres approchaient toujours. À peine le temps de recharger les arcs. Trois monstres piquèrent dans les flots. Les lasers en atteignirent encore cinq.

Puis les Ygons passèrent au ras des ponts, emportant dans leur gueule plus de vingt Pagous, et parmi eux, Knut-io 6...

— Tirez, mais tirez donc, s'égosillait le frère de l'infortuné.

Peine perdue. Les Ygons avaient retrouvé l'abri des profondeurs. Dans la même journée, trois autres attaques se produisirent. Chaque fois, plusieurs Pagous furent emportés, hurlant de douleur.

Il fallut interdire l'accès des ponts et construire des abris pour ceux qui devaient y rester pour la manœuvre.

Mourant de peur, assommés par la chaleur, les infortunés navigateurs s'en prirent à Os-berg 2, le sommant de les ramener chez eux. Mais celui-ci était incapable de les entendre. L'air égaré, les cheveux hérissés, il avait décidé de recourir à la liqueur des géants pour oublier son effroi, et il divaguait en chantonnant des mots sans suite.

Alors, tous se tournèrent vers Knut-io 5, qui, pour la première fois depuis le départ, sentit son courage fléchir. Perdu dans l'immensité océane, en proie à l'assaut de monstres effrayants, n'ayant aucune idée des épreuves qu'il allait encore avoir à surmonter, il hésita longtemps, la tête baissée sous les insultes qui pleuvaient de toutes parts.

Fallait-il persister dans cette folle entreprise ? Et si les cartes mentaient, s'il fallait naviguer des années avant d'atteindre le but, cette terre merveilleuse dont parlaient les grimoires des magiciens ? Aucun d'eux ne faisait mention des Ygons ! Ne risquaient-ils pas de rencontrer des hordes de monstres qui les tueraient tous ? Et puis, sans voiles de réserve, la moindre tempête risquait de tourner en catastrophe...

Enfin, il se décida à parler, agitant la main pour réclamer le silence, il déclara :

— Mes frères, mes amis, je comprends fort bien votre angoisse... J'avoue ne pas avoir prévu ces épreuves. Pourtant, la Divinité nous a toujours manifesté sa clémence, attendons jusqu'à demain. Si aucun événement nouveau ne vient démontrer que sa protection s'étend toujours sur nous, alors nous rebrousserons chemin.

— Pourquoi attendre ?

— Et si les Ygons reviennent ?

— Tu nous as trompés, cette eau n'a pas de fin...

— Nous périrons tous !

— Demi-tour avant qu'il ne soit trop tard !

Mais Knut refusa de se laisser fléchir. Il saisit un laser, le braqua sur la foule et dit d'un ton calme :

— Ma décision est irrévocable. Ceux qui tenteront de toucher au pilote seront réduits en cendres. À votre avis, que craignez-vous le plus, » mon arme magique ou les Ygons ?

Les meneurs reculèrent : l'attitude ferme du « sorcier » avait gagné la partie. Ils se dispersèrent en grommelant, et le calme revint.

Heureusement, la nuit tomba peu après et les Ygons n'attaquaient jamais dans les ténèbres.

CHAPITRE VII

Tandis que les Pagous, perdus au milieu de l'océan luttaienent contre les éléments déchaînés et les monstres surgis des flots, les Bians végétaient dans leur refuge insalubre. Niara trouvait quelque réconfort auprès de Zolt qui faisait heureusement preuve d'une grande force de caractère, et s'efforçait de distraire la jeune femme.

— Un nouvel équilibre vital s'établit à la surface, racontait-il au retour de l'une de ses explorations. Les lichens sont en voie de remplacer toutes les plantes disparues. Il en existe d'innombrables variétés et les insectes semblent les apprécier. Du coup, toutes les espèces qui résistent à la chaleur et aux radiations sont en passe de devenir géantes. Probablement sous l'effet de mutations. Cela doit résoudre en partie le problème du ravitaillement : je propose d'équiper de nouveaux véhicules et de former des équipes de chasseurs. Ainsi nos chimistes seront soulagés d'une partie de leur travail...

Mais Niara restait morose, ne semblant pas partager l'optimisme du commandant, celui-ci reprit :

— Allons, je vous apporte pourtant une bonne nouvelle ! Pourquoi cette tristesse ?

— Nous n'en sortirons jamais, Zolt ! affirma-t-elle en se détournant pour masquer les larmes qui gonflaient ses yeux. J'ai beau faire, lutter contre le découragement, je n'en peux plus : tout se ligue contre nous. Les Bians sont condamnés et tout ce que nous tenterons n'y changera rien ! Je regrette de ne pas avoir suivi l'exemple de mon père... À quoi bon s'obstiner à vouloir changer le cours du destin ? Notre race va mourir : c'était écrit...

— Niara, je ne vous comprends pas ! Qu'est-il donc, arrivé pour vous mettre dans cet état ?

— Oh ! rien de très nouveau. Toujours les ennuis habituels. Les larves, par exemple : Tadès a beau faire, elles grouillent partout. Il a essayé de pulvériser les couloirs avec des désinfectants, ou encore les passer aux lance-flammes. Impossible d'en venir à bout. Elles se réfugient dans tous les interstices et reviennent de plus belle... Alors il m'a déclaré qu'il fallait repartir de zéro : creuser un nouvel abri sous

une colline, bétonner les parois en mêlant des produits chimiques au mortier. Beau conseil, en vérité ! Mes infortunés compatriotes sont abrutis par toutes ces drogues, les robots ne sont pas en nombre suffisant, le ciment fait défaut ! Comment réaliser un tel programme dans ces conditions ?

— Eh bien ! Tadès n'a qu'à donner des stimulants aux travailleurs ! Construire des foreuses automatiques. Quant au ciment, ne pourrait-on le remplacer par du plastique ?

Il serait imperméable aux larves.

Niara sécha ses larmes :

— Oui, ce serait peut-être possible... Hélas ! ce n'est pas tout : parmi les insectes dont vous parliez tout à l'heure, certains risquent de produire une catastrophe !

— Ah ? Je ne suis pas au courant : les araignées n'ont pas pénétré dans la cité ?

— Non, il s'agit d'énormes courtilières. Elles fouissent le sol à de grandes profondeurs et perforent nos galeries ! Du coup la chaleur de la surface pénètre et nous devons sans cesse faire face à leurs intrusions !

— Ennuyeux... Bah ! Avec les *cansers* nous en viendrons à bout.

— Peut-être. Seulement lorsque ces monstres font irruption dans un corridor, ils ont le temps d'écraser des dizaines de malheureux dans leurs puissantes pattes avant que l'alerte ne soit donnée. C'est là un autre argument pour Tadès qui prétend que, seule, une cité blindée, une sorte de blockhaus, nous mettra à l'abri des parasites et des insectes.

— Hum ! Il a sans doute raison... Et le magnétisme ? Qu'en disent les physiciens ?

— Toujours nul. Ils n'y comprennent rien, la théorie en faveur actuellement expliquerait ce phénomène par d'intenses mouvements de convection dans le noyau central de Nife. Aucun signe de changement pour l'instant.

— Evidemment, tout cela n'est guère drôle. Pourtant, en dehors des courtilières, il n'y a aucun élément nouveau. Nous possédons un bon stock d'armes et de munitions, je crois pouvoir établir suffisamment de postes de garde pour intervenir à temps. Alors il ne faut pas se

laisser abattre. Nos connaissances scientifiques nous permettraient de sortir vainqueurs de ce mauvais pas.

— J'aimerais tant en être convaincue. Oh ! Tout cela me rendra folle ! Lutter sans cesse, sans avoir un seul instant de bonheur. Quand mènerons-nous une vie normale ?

— Niara, vous me cachez quelque chose. Jamais je ne vous ai vue ainsi.

— Eh bien, oui ! s'écria Niara. Après tout, je suis une femme comme les autres, j'aurais voulu me marier, avoir des enfants. Je vous aime, Zolt !

Cette soudaine déclaration ne sembla pas surprendre outre mesure le commandant qui répliqua calmement :

— Moi, aussi... Et je ne vois pas ce qui nous empêcherait d'être heureux ensemble !

— Hélas ! Je ne le sais que trop : d'abord ces histoires de mutation : nos descendants risqueraient d'être tarés, infirmes, à supposer même que nous puissions en avoir. Et puis, j'ai une trop grande responsabilité vis-à-vis de mes compatriotes, je n'ai pas le droit de penser à moi, pas le temps de me consacrer à une famille !

— Allons donc ! Les femmes qui ont subi une irradiation pendant leur grossesse ont fait des fausses couches, d'accord ; rien ne prouve que maintenant il en soit de même. Nous sommes parfaitement à l'abri dans ces tunnels. Quant à cette histoire de responsabilité, elle ne tient pas debout ! Chaque chef d'une branche scientifique ne demande qu'à vous aider. Et puis je suis aussi capable d'assumer une partie de votre travail.

Niara, les yeux dans le vague réfléchit un moment :

— Oui, ce serait merveilleux. Ainsi je ne serais plus seule... Attendons encore jusqu'à demain pour prendre une décision.

— Entendu, mais je m'en vais de ce pas demander l'avis des membres du comité et je serais fort étonné qu'ils ne soient pas d'accord ! Du nerf, sacrénom. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !

Le bouillant officier s'en alla sur ces mots laissant Niara beaucoup plus optimiste.

Les responsables des diverses sections scientifiques ne firent, bien entendu, aucune objection à ce projet, tout au contraire. Ils voyaient de fort bon œil une union qui servirait d'exemple aux autres Bians, leur montrant que la situation n'était pas désespérée.

Seul, Tadès fit une petite réserve, il prit Zolt à part et lui déclara :

— Je dois vous parler en toute franchise : notre race semble particulièrement sensible aux rayonnements ionisants. Ici, nous sommes à l'abri. Seulement, Niara et vous-même avez encaissé un certain nombre de Rems avant de gagner cet abri. Or notre potentiel génétique est peu stable. De profondes modifications chromosomiques des gonades se sont produites. Impossible *a priori* de savoir quelles seront les modifications de notre phénotype, mais une chose est sûre : vos enfants seront différents du type actuel des Bians. Cela peut être un bien ou un mal. Voyez ce qui s'est produit à la surface, de nombreux insectes sont devenus géants et les lichens ont remplacé les « plantes que nous avons connues. Donc ne désespérez pas si vos enfants sont anormaux. Prévenez Niara pour qu'elle prenne ses responsabilités. De toute façon, il faut que les Bians recommencent à procréer sans quoi ce serait notre fin. Actuellement il y a juste deux femmes enceintes et je suis obligé de les tenir sous tranquillisants, car elles ne sont guère optimistes. Il faudra être plein d'attentions pour votre future épouse...

Zolt s'attendait à cet avertissement, il ne manifesta donc aucune surprise et se borna à remercier le biologiste.

D'un commun accord, les deux jeunes gens décidèrent d'attendre que les travaux de forage d'une nouvelle cité souterraine soient terminés pour se marier. Il fallait, en effet, aller chercher du matériel et de la matière première en surface. Le commandant avait fort à faire. Niara, de son côté, devait superviser l'établissement des plans et les mesures à prendre pour éviter toute contamination des futures installations.

Pour les machines, pas de problème, une fois désinfectées, elles demeuraient sur place dans la zone stérile. Le cas des ouvriers, par contre, était plus délicat à résoudre. Ils devaient être décontaminés chaque fois qu'ils passaient dans le chantier. Pour cela, on leur faisait revêtir des combinaisons étanches en plastique et ils subissaient une douche antiseptique avant de prendre le travail.

Le forage avança relativement vite : les machines utilisant le principe du laser découpaient de vastes cubes de granit qui étaient ensuite empilés à l'extérieur. Les parois vitrifiées par la chaleur se

transformaient en un revêtement imperméable et stérile.

Seul le compartimentage nécessitait du ciment.

Zolt fit établir au sommet de la colline une coupole en verre à base de plomb qui permettait de mieux observer ce qui se passait à la surface. Un puissant phare guidait les équipes chargées de prospecter la cité abandonnée, et des *cansers* lourds assuraient leur protection en réduisant en cendres les insectes qui manifestaient l'intention de s'installer dans les parages.

La chaleur constituait un gros inconvénient pour ceux qui installaient cette coupole mobile, car le système réfrigérant ne fonctionnait pas encore.

Grâce aux médicaments, aux mesures prophylactiques l'épidémie ne progressait plus. Les stocks semblaient suffisants pour assurer la jonction jusqu'au jour du déménagement général, et la salubrité des nouvelles installations permettait d'espérer qu'il ne serait plus utile d'y recourir lorsque le transfert aurait été effectué.

Le problème des courtilières restait pour quelque temps encore sans solution : malgré les postes de guet, ces insectes continuaient à causer de gros ennuis en surgissant à l'improviste dans les couloirs. Et ils paraissaient comprendre la tactique adoptée par les Bians, car ils repartaient presque aussitôt lorsqu'ils avaient réussi à capturer quelques proies. Aussi les renforts arrivaient en général trop tard. Puis, pendant toute une semaine, aucune incursion ne fut signalée. Zolt se réjouissait déjà, car la nouvelle cité d'Und devait être terminée dans une dizaine de jours, lorsque Doorl vint le chercher d'urgence dans le chantier pour lui apprendre une effroyable catastrophe. Essoufflé et suant sous son scaphandre de protection il s'écria :

— Cette fois c'est la fin ! Nous sommes foutus. Arrive vite !

— Que se passe-t-il ?

— Tu n'as pas senti le tremblement de terre ?

— Ma foi, non : ici, avec le boucan des foreuses, on entend rien. À un moment j'ai eu l'impression que tout vibrait, mais je croyais qu'il s'agissait d'un fourneau de mine.

Tout en courant vers le sas qui faisait communiquer la nouvelle cité avec l'ancienne, le capitaine s'expliqua :

— Un secteur entier s'est effondré en une minute, les galeries se

sont écroulées. Impossible d'y voir clair, un nuage de poussière a envahi la zone 4. Les centrales électriques ont cessé de fonctionner. Sans masque, on ne peut même plus respirer.

— La zone 4, dis-tu ! L'endroit où se trouve la salle de réunion du comité ! Sais-tu si Niara s'y trouvait ?

— Je l'ignore, dès que j'ai appris la nouvelle, je suis venu te chercher, il faut des foreuses...

Les deux hommes passèrent la pièce de désinfection sans s'arrêter, puis Zolt entraîna son ami sur la droite.

— Par ici, deux nouvelles machines attendaient d'être nettoyées pour pénétrer dans le chantier.

Les conducteurs s'affairaient autour de leurs engins, les passant consciencieusement sous un jet de détersif antiseptique lorsqu'ils firent irruption hors du couloir.

— Laissez tomber le nettoyage, ordonna le commandant. Mettez les moteurs en marche ! Départ immédiat : il faut aller au secours des emmurés de la zone 4.

— Mince, à l'autre bout de la cité... remarqua un technicien en s'installant sur son siège. C'est drôle, ici nous n'avons pas senti grand-chose, est-ce qu'il y a beaucoup de dégâts ?

— Je l'ignore, répliqua Doorl. Le couloir 546 est bouché par un énorme bloc de granit.

— Ce sont peut-être les courtilières ? suggéra Zolt.

— Peu probable : d'après les géologues, le noyau planétaire est en plein bouleversement. Ce serait lié à la disparition du magnétisme. Celui que j'ai vu pense qu'il s'agit d'une implosion profonde et d'un tassement très localisé.

Les deux engins démarraient dans un grondement assourdissant et Zolt dut élever la voix pour demander :

— Le téléphone est-il coupé ?

— Oui. Il n'y a plus aucune liaison avec le secteur détruit.

— Et les autres couloirs d'accès ?

— Démolis, eux aussi. Impossible de passer sans foreuse.

— Ah sacrénom ! Il ne manquait plus que cela ! Quand je pense que les travaux allaient être terminés sous peu !

— Que veux-tu ? Personne ne pouvait prévoir ce cataclysme...

— Plus vite, sapristi ! hurla Zolt à l'adresse du conducteur. Tant pis si nous accrochons un autre véhicule, ils entendent la sirène !

— Je fais ce que je peux ! grommela l'interpellé. Cet engin n'a rien d'un tank rapide... Prenez les commandes si vous voulez !

Malgré l'impatience du malheureux qui se rongait les poings, il fallut vingt bonnes minutes pour arriver à pied d'œuvre. Et pourtant quatre camions qui ne se garèrent pas assez vite furent quelque peu froissés au passage par l'énorme machine.

Devant les éboulis, un groupe de soldats s'affairait au pic, sans grand résultat. D'autres, avec des appareils-radio, tentaient d'établir une liaison, sans aucun succès car les ondes ne se propageaient pas à travers la masse de pierres.

— Dégagez ! hurla Zolt.

Puis, sans plus attendre, la foreuse se jeta en grondant contre l'obstacle. Cette machine représentait le dernier cri de la technique : des émetteurs ultrasoniques pulvérisaient le roc le plus dur. Les déblais étaient alors évacués par des bennes situées de part et d'autre du châssis. Une vis sans fin conique' attaquait de front dégageant un passage de six mètres de large.

Ce travail dégageait une chaleur terrible et la cabine devait être réfrigérée par une circulation incessante d'eau glacée.

— Nous allons passer sous les anciennes galeries, ordonna le commandant. Dans ce secteur tout doit être effondré. Ensuite, nous procéderons à des sondages verticaux jusqu'à ce que la foreuse rencontre une cavité.

— Les salles avaient été renforcées par des piliers de béton, fit remarquer le conducteur. En principe, elles ont dû résister.

La foreuse avançait sans peine. L'autre engin avait pris une autre direction et le contact avait été perdu. Après avoir parcouru environ cinq cents mètres, Zolt fit changer l'orientation. Trois minutes plus tard, ils atteignirent l'endroit où normalement aurait dû se trouver un couloir de communication.

Mais les sauveteurs ne rencontrèrent que des débris informes : le cerclage d'acier supportant la voûte avait été aplati comme une galette.

Ils procédèrent ainsi à plusieurs remontées. Hélas ! chaque fois ils ne trouvèrent que des installations écrasées sous le poids des rocs, des cadavres méconnaissables et canalisations tordues. Par endroits, l'eau s'infiltrait déjà formant de petites cascades qui se perdaient dans les profondeurs. À ce moment, d'épaisses nuées de vapeur s'élevaient rendant impossible toute observation par les hublots.

Puis l'engin arriva à la hauteur de la grande salle du conseil. Là, les piliers avaient résisté. Quelques gravats étaient tombés du plafond, mais, dans l'ensemble, tout était resté en assez bon état.

— Curieux, remarqua Zolt, il n'y a personne...

— Même pas un seul blessé, confirma Doorl.

— Sortons, il faut continuer à pied pour ne pas risquer de provoquer de nouveaux éboulements. Il y a quand même de sacrées fissures !

Laser au poing, les deux amis quittèrent la cabine. Pendant ce temps, le conducteur essayait de brancher un combiné sur des fils apparemment encore reliés au réseau.

Après avoir parcouru quelques mètres, Zolt s'arrêta et montra du doigt une tache écarlate.

— Les victimes semblent avoir été emportées, nota-t-il.

— Peut-être dans les pièces annexes réservées aux commissions ?

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un ?

Un écho, seul répondit.

— ... Quelqu'un ?

— Etrange ! Viens, ordonna Zolt, et fais attention. J'ai l'impression que les rescapés ont dû s'enfuir précipitamment, mais où ?

Les pièces entourant la grande salle avaient bien résisté, le bar et le réfectoire n'avaient pas souffert non plus, pourtant ils ne trouvèrent pas âme qui vive.

— Reste le local de ventilation, là-bas ils étaient sûrs de trouver des

réserves d'oxygène, suggéra Doorl.

Sur les murs du couloir descendant vers la machinerie, se trouvaient de nombreuses traces sanglantes, comme si des corps déchiquetés avaient été balancés avec violence contre les parois. Puis, ils tombèrent sur des cadavres réduits à l'état de pulpe pourpre, écrasés, méconnaissables. Et ce furent de grands orifices béants qu'ils connaissaient bien :

— Les courtilières !

— Elles ont profité de ce désastre pour attaquer...

— Pas question de les combattre avec nos pistolets ! Viens, il faut revenir avec la foreuse.

— Tu crois que ces monstres les ont tous tués ?

— Ecoute, il peut y avoir des survivants, le local contenant des turbines est fermé par une porte d'acier, et les conduites d'air sont, elles aussi, métalliques. Je ne crois pas qu'elles aient pu forcer le passage.

En attendant, rebroussons chemin, allez, arrive...

Le conducteur les attendait près de son engin, il avait l'air très excité :

— Commandant, s'écria-t-il, j'ai pu contacter des rescapés : une trentaine. Assiégés par les courtilières, ils se sont réfugiés dans la salle de ventilation. Impossible d'en sortir : les damnés insectes font bonne garde et ils ne disposent d'aucune arme.

— Niara est-elle parmi eux ?

— Je n'en sais rien ! Ils demandent des secours d'urgence, car il y a de nombreux blessés parmi eux...

Doorl se retourna vers son ami :

— Est-ce raisonnable d'y aller immédiatement ? Il serait préférable d'avoir quelques *cansers*...

— Pas question : avec les ultrasons, nous nous en sortirons parfaitement, ces bestioles n'ont pas la carapace plus dure que les rochers !

— Je peux toujours appeler l'autre foreuse, suggéra le technicien,

au fur et à mesure de notre avance, nous avons posé un fil relié avec notre point de départ.

— Parfait, pendant que tu y seras, dis leur d'amener des armes lourdes.

De nouveau, la foreuse s'ébranla dans un nuage de poussière. Sans se soucier des dégâts provoqués aux installations encore intactes, les trois Bians lui faisaient donner toute la vitesse dont elle était capable.

Les couloirs menant à la salle de ventilation étaient juste assez larges pour permettre le passage de l'engin. Ecrasant sous sa masse les corps déchiquetés et les gravats, elle parvint devant la porte d'acier fermant l'accès aux machines ; là, trois courtilières, campées sur leurs robustes pattes attendaient.

Les griffes fousseuses avaient laissé de longues rainures sur le métal, mais elles n'étaient pas parvenues à forcer le passage.

— Envoie-leur une giclée d'ultrasons. Mais attention : n'esquinte pas la porte !

— Entendu, patron ! Faites-moi confiance.

Déjà les répugnantes créatures faisaient volte-face avec une rapidité étonnante et se ruaient sur cet intrus menaçant.

— Sacrénom, tire ! Elles vont nous écraser !

Leur compagnon, très calme attendait toujours, il fit reculer la fousseuse de manière que la porte d'acier ne se trouve plus dans l'axe de son émetteur. Alors seulement, il déclencha ses émetteurs ultrasoniques. Le résultat fut spectaculaire : disloqués par les rayons, les insectes éclatèrent littéralement, transformés en l'espace d'une seconde en une pulpe visqueuse où dépassaient quelques débris chitineux.

— Formidable ! exulta Zolt en donnant une tape dans le dos de son compagnon, maintenant, allons-y, défonce le blindage.

Sous la poussée de la lourde machine, les plaques d'acier se déchirèrent laissant apparaître l'intérieur de la salle. Derrière se trouvaient les rescapés, hagards, couverts de poussière et de sang.

Le commandant se précipita aussitôt vers eux et il eut la joie d'apercevoir Niara, quelque peu sale, les vêtements déchirés, mais saine et sauve. Il la serra longuement dans ses bras.

Le retour s'effectua sans difficulté. Les blessés furent remis entre les mains de Tadès, pendant que l'autre foreuse réussissait de son côté à délivrer d'autres emmurés, Zolt et Niara décidaient de se marier sans plus attendre.

La cérémonie très simple se déroula le lendemain et trois autres unions se déroulèrent en même temps. Mais la leçon avait porté, le conseil ordonna le transfert immédiat de toute la population dans Und 3, la cité fortifiée.

CHAPITRE VIII

L'aube se leva dans une symphonie de couleurs pastel. Les deux soleils, l'un après l'autre à dix minutes d'intervalle surgirent de l'horizon. Une légère brise gonflait les voiles des navires dont l'étrave fendait l'onde dans un chuintement joyeux.

Pourtant Knut-io 5 ne se sentait guère en forme : il avait passé la nuit à réfléchir et ses conclusions ne l'incitaient guère à se montrer optimiste. Seul son clan acceptait de lui obéir de manière inconditionnelle. Les autres demandaient des preuves de la protection divine pour continuer vers le continent des géants.

Quelle plaisanterie ! Knut avait son idée là-dessus : les géants en parlaient dans leurs livres ; pour eux, l'univers né dans une gigantesque explosion subissait un rajeunissement continu par la création d'atomes dans l'espace. Nul besoin de mythologie pour expliquer la naissance des races peuplant Barnard 4. Les savants avaient pu, en laboratoire faire naître des animalcules primitifs.

Bien sûr, l'immensité de l'univers tel qu'ils le dépeignaient faisait peur et lui, Knut, aurait bien aimé être sûr qu'un Dieu veillât sur sa race dans son exode.

Hélas ! Tout cela le dépassait et il craignait fort de ne pas être une personnalité suffisante pour que l'Etre suprême daigne faire un miracle pour persuader les Pagous de poursuivre cette traversée...

Evidemment, il était possible de recourir à quelque tour de passe-passe, mais, cette fois, Knut ne voulait pas piper les dés. Un signe divin devait décider de l'avenir des Pagous, et, dans son esprit encore superstitieux, il attendait une quelconque manifestation qui lui redonnerait courage.

Au fond de lui-même, il formulait une timide prière, sans trop savoir à qui l'adresser... Puis une rage soudaine le saisit : ce damné Os-berg cuvait toujours ses liqueurs fortes en compagnie de son clan !

Eh bien ! Il allait le secouer un peu.

Descendant la cursive quatre à quatre, il fit irruption dans la cabine du chef de la tribu en criant :

— Alors, espèce d’incapable, tu vas te décider à te lever ? Tout le monde t’attend pour que nous puissions enfin recevoir ce fameux signe du Ciel qui doit décider cette bande d’idiots à continuer vers le Nord !

Tout en parlant, il tirait son ami par le bras essayant de le mettre debout.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? Ah, c’est toi, Knut ! Voyons laisse-moi dormir...

— Debout, triple buse ! Viens sur le pont : tout le monde attend que tu nous honores de ta présence. Les soleils sont levés. C’est le moment décisif. Ou nous continuons, ou nous retournons crever dans le désert...

— Ah ! C’est vrai... Tu as préparé quelque tour de sorcellerie ?

— Non, animal ! J’en ai assez de jouer les prophètes. Je veux savoir si, oui ou non, notre exode a été inspiré par la Providence. Allez, monte...

— Tu as tort de parler ainsi. Comment expliquer autrement votre soudaine métamorphose et le changement brutal du monde où vivaient nos ancêtres ? protesta Os-berg en montant les degrés de l’échelle menant sur le pont. La science des géants te perdra, tu périras d’orgueil et de suffisance...

— En attendant, tu es content de m’avoir quand il s’agit de te tirer d’affaire., grommela Knut. Mais, cette fois, ne compte pas sur moi !

Tous les Pagous massés sur les ponts attendaient leur chef. Celui-ci, drapé dans son manteau écarlate, gagna péniblement la dunette. Puis il se dressa de toute sa taille et contempla longuement l’océan. La houle faisait à peine rouler un peu les embarcations et la vue portait très loin. Les Ygons, par chance, ne semblaient pas affamés. Levant ses deux bras, il déclara d’un ton théâtral :

— O puissante divinité qui as guidé mon peuple hors de la contrée aride où la mort nous guettait, daigne par un Signe manifester Ta Volonté à ton serviteur.

Sa bouche pâteuse ne lui permettait pas de plus long discours, estimant en avoir assez dit, il laissa retomber ses bras et fixa son regard sur le ciel.

Une minute passa, puis deux, trois... Rien de notable ne se

produisait. L'eau continuait à chanter contre les coques, et la brise sifflait doucement dans la nature.

Des murmures s'élevèrent :

— Il nous a abandonnés...

— Revenons pendant qu'il est temps encore !

— Seigneur, qu'allons-nous devenir ?

Alors, la voix claire d'un jeune enfant perché sur le gréement s'éleva :

— Regardez, là-bas, un bateau !

Tous les regards convergèrent sur le minuscule point que désignait un doigt pointé vers le levant.

— Le Signe !

— C'est Lui, il vient nous guider !

— Loué soit le Tout-Puissant ! s'écria Os-berg 8 en tombant à genoux, Il a daigné écouter ma prière ! Pagous, nous sommes sauvés.

Knut, de son côté, semblait fort étonné. La main placée en visière sur les yeux, il essayait de se faire une idée de l'origine du bâtiment. Mais, parmi les éclaboussures de lumière réfléchies par le clapotis il était très difficile de distinguer la forme de l'objet ballotté sur les flots. Il alla donc chercher ses jumelles et grimpa – le long du mât.

De là-haut, la vue s'étendait fort loin et, cette fois, il put observer nettement le navire :

— Pareil à ceux des livres, murmura-t-il. Ce sont les géants !

Sans plus attendre, il dégringola sur la dunette :

— Cap à l'Ouest ! ordonna-t-il, tous aux postes de combat !

Surpris, les Pagous eurent un temps d'hésitation, mais ils avaient appris à faire confiance à Knut et tous obéirent. Petit à petit, la coque prit forme, puis les superstructures. Deux larges balanciers à l'avant – il s'agissait d'un glisseur – un roof entouré de glaces qui brillaient aux soleils, une étrave coupante comme un couteau, deux grands mâts reliés par une antenne, garnis de diverses plaques de métal. Pas la moindre trace de voile... Oui, décidément, c'était bien là un des

vaisseaux magiques qui volaient sur les eaux dans un sillage d'écume. Pourtant, il demeurait là, tanguant sur la houle, sans aucune trace de vie à bord.

Lorsque la flottille fut à quelques encablures, les Pagous purent se rendre compte de sa taille énorme. Sa masse les écrasait, et un respect superstitieux les saisit.

— Seigneur, qu'il est grand ! s'écria Os-berg empli d'admiration. Demeurons à distance, s'il nous heurtait nous serions coupés en deux...

Knut-io 5 haussa les épaules.

— Pas étonnant, coupa-t-il, puisque ce sont les géants qui l'ont construit !

— Tu crois ? Et s'ils nous attaquaient ? Partons, ne prenons pas de risques.

— Allons donc, selon toute probabilité son équipage est mort. D'ailleurs, je vais aller à bord pour m'en assurer. Et aussi pour contempler les merveilles qu'il doit contenir, peut-être même trouverai-je d'autres livres ?

— Knut, tu es fou ! S'il s'agissait d'un piège ?

— Bah ! Mon clan m'accompagnera avec les lasers, nous verrons bien !

— Je t'interdis de courir un pareil risque !

— Ah ! toi, fiche-moi la paix ! Tu voulais un Signe, tu l'as eu. Maintenant à moi de jouer, je ne laisserai pas passer une telle occasion.

— C'est bon ! Fais-en à ta guise, mais je te préviens : s'il arrive quoi que ce soit, ne compte pas sur mon aide.

— Oh ! pour cela, je suis tranquille, fit Knut en ricanant. Tiens, moi, je ne suis pas rancunier, si je trouve quelques flacons de ta liqueur favorite, je t'en rapporterai, tes stocks ont dû sérieusement baisser !

Sur ces mots, le Pagou rassembla ses frères, les fit armer de pied en cap, et tous s'embarquèrent dans un canot faisant force de rames, car une attaque des Ygons les aurait trouvés en fort mauvaise posture

dans ce frêle esquif.

Le premier problème fut de monter à bord. La coque lisse n'offrait aucune aspérité. Ils en firent le tour et décidèrent d'essayer de prendre pied sur les balanciers latéraux.

— Couvrez-moi, ordonna Knut-io 5, toi, un, viens avec moi.

À partir des flotteurs en forme de poignard, ils rampèrent sur les étais fixés au bastingage et parvinrent sans trop de mal sur le pont.

La première chose qu'ils virent fut un squelette aux os polis comme de l'ivoire, portant encore quelques lambeaux de vêtements.

Il se trouvait à proximité d'un tube allongé fixé sur un solide bâti que Knut-io 5 identifia vite comme une arme semblable à celle qu'il avait trouvée dans le désert mais de plus gros calibre.

Dans la cabine de pilotage, il y avait encore quatre autres géants, morts eux aussi.

— Décidément, soupira Knut, je comprends de moins en moins. Pourquoi leur magie ne les a-t-elle pas protégés ?

— Assurément, ce ne sont pas les Ygons qui les ont tués, constata un ; ils emportent toujours leurs victimes.

— Appelle nos frères, il faut passer ce vaisseau au crible. L'explication se trouve peut-être quelque part à bord ?

Tous furetèrent dans les moindres recoins. Et ils découvrirent d'innombrables merveilles : des livres en quantité sur les sujets les plus divers, des magnétophones, tout un équipement de chimie et de biologie dans un laboratoire parfaitement outillé. Des armes, des munitions, un émetteur-radio, un radar, qui plongèrent Knut dans un abîme de perplexité. Des canots à moteur, des provisions et parmi elles plusieurs caisses de la liqueur tant prisée par Os-berg 8. Et surtout un énorme propulseur à turbine qui fournissait le jet d'air lancé à l'arrière du bâtiment et le faisant planer sur les flots comme le montraient les images des livres.

Dans la cabine du mécanicien, des ouvrages techniques expliquaient son fonctionnement, et le curieux Pagou décida de s'y consacrer avant toute chose, car s'il réussissait à comprendre comment il marchait, toute la flottille pourrait être remorquée ce qui écourterait énormément la traversée. La seule difficulté majeure était la taille des instruments : souvent les Pagous devaient se mettre à plusieurs pour

manier un volant.

Puis il se plongeait avec délices dans les livres, dormant à peine, rabrouant tous ceux qui venaient le déranger. Les autres membres du clan effectuèrent plusieurs tirs fort réussis avec le *canaser*. Et la première attaque des Ygons qui croyaient trouver une proie facile dans ces esquifs immobiles, se heurta au puissant rayon de l'arme des géants. Cette fois, aucun Pagou ne fut capturé par les monstres. Ceux-ci durent s'enfuir à tire-d'aile, laissant de nombreuses victimes sur les flots. Des barques allèrent repêcher les cadavres et leur chair fut trouvée délectable par la tribu qui fit bombance.

Le navire découvert était celui qui avait amené l'expédition dont les membres avaient été trouvés morts dans le désert. Il possédait des réserves de carburant lui donnant une autonomie suffisante pour regagner le port proche de la cité d'Und. Son équipage frappé par la brutale élévation de chaleur et l'augmentation du rayonnement ionisant n'avait survécu que quelques jours, et, depuis, le bateau dérivait au gré des courants.

Knut-io 5 grâce aux documents de toutes sortes qu'il avait dénichés dans l'épave trouva assez vite le moyen de mettre les propulseurs en marche. Son frère 4 s'était consacré au poste-radio, chaque jour il le faisait fonctionner mais ne put arriver à contacter aucune station émettrice. Il en conclut que les géants devaient être tous morts. Cela remplit le clan de joie, car s'ils parvenaient jusqu'à leur cité, ils disposeraient de richesses inappréciables...

Restait à faire le point pour savoir combien de chemin les séparait encore de la cité promise. Les Knut 1 et 2 y travaillèrent. D'autres boîtes magiques où une sphère était enfermée dans un liquide furent découvertes. Les documents déclaraient qu'elles se dirigeaient toujours vers le même point. Hélas ! Comme les précédentes boussoles, elles avaient perdu tout pouvoir. Aussi furent-ils obligés de s'initier à la cosmographie. Les cartes du ciel nocturne apprenaient à mesurer la position d'un point quelconque situé sur le globe planétaire. Des appareils mesurant la position des soleils à midi donnaient un autre moyen de repérage. Bientôt ils furent capables de noter sur la grande carte sphérique du poste le point correspondant à l'emplacement de la flottille sur l'océan.

Restait à mesurer le déplacement journalier et à la reporter sur la sphère pour se faire une idée du temps nécessaire pour atteindre le pays des Géants.

Tous les esquifs des Pagous furent reliés au glisseur par de solides

câbles et le signal du départ fut donné. Bien sûr, il était hors de question d'utiliser toute la puissance du propulseur : les embarcations rudimentaires n'auraient pas mis longtemps à couler. Cependant, même dans ces conditions, ils allaient beaucoup plus vite qu'auparavant. Et puis ils n'étaient plus tributaires du vent, de sa force ou de sa direction.

Knut-io 1 apprit très vite à rectifier son cap d'après la route marquée. Dorénavant au lieu de faire de multiples zigzags, l'expédition avança presque en ligne droite vers sa destination : le port marqué en rouge sur la carte.

Pendant que son clan se familiarisait ainsi avec sa prise, Knut-io 5 travaillait dans le laboratoire. Cette fois, il disposait de tout l'équipement rêvé et réalisa d'innombrables expériences de chimie. Seul le matériel de physique demeurerait rudimentaire, mais les ouvrages étaient clairs et il acquit des connaissances assez poussées qu'il s'empressa d'enregistrer sur magnétophone. Les bandes étaient ensuite diffusées à bord de chaque vaisseau permettant d'avancer l'éducation de la tribu.

Os-berg 2, lui-même finit par prendre goût à la science et, en particulier, à la biologie. Il faisait un usage modéré des liqueurs fortes, car il était plein d'optimisme et n'éprouvait plus le besoin de noyer ses soucis.

En une semaine, la flottille effectua le double du trajet déjà parcouru depuis son départ. Tous se réjouissaient, car, selon Knut-io 1, il suffirait de quinze jours à cette allure pour parvenir à bon port.

Pourtant les épreuves des Pagous n'étaient pas terminées, loin de là. Sans le savoir, ils étaient entrés dans un vaste courant froid qui descendait du pôle Nord. La première conséquence fut la réapparition de brumes épaisses. Plus moyen d'estimer la position. Les câbles de remorque furent doublés et la vitesse réduite par mesure de prudence.

Le second fait notable concerna le changement de la faune. Les Ygons devinrent plus rares, par contre d'autres créatures inquiétantes se manifestèrent.

Cette nuit-là, Knut-io 5 dormait à poings fermés, épuisé par une longue journée de travail, lorsque son frère 2 vint le chercher :

— Désolé mon pauvre vieux ! Il faut que tu montes sur le pont : il y a d'étranges lueurs dans la nuit, droit sur l'avant.

— Oh, tu m'embêtes ! Ce sont les étoiles qui apparaissent dans une éclaircie.

— Non, insista 2, elles sont à la surface de l'océan, pas dans le ciel.

— Bon, allons-y ! Pas de chance, pour une fois que je n'avais pas d'expérience en train, je pouvais me lever tard et maintenant pas question de me rendormir ! J'espère que tu ne m'as pas dérangé pour rien...

Tous deux gravirent à quatre pattes l'échelle de coupée dont les marches étaient bien trop hautes pour eux et parvinrent sur le pont. La brume masquait même les feux de position récemment mis en service, grâce à la centrale électrogène qui fournissait le courant à bord.

Pourtant une pâle clarté perçait les ténèbres.

— Tu as mis les gens de quart en alerte ?

— Oui, le *canser* est armé, et des gardes sont postés derrière les bastingages.

— Bon, attendons ! Rien d'autre à faire.

— C'est peut-être un autre navire ? Cette lumière magique porte très loin surtout lorsqu'on utilise le gros projecteur situé sur la cabine.

— Non, je ne le pense pas : malgré tous les merveilleux appareils découverts à bord, l'équipage de ce vaisseau est mort. Il en a certainement été de même pour les autres.

— Alors, c'est sans doute le jour qui se lève plus tôt...

— Allons donc ! Tu as déjà oublié mes leçons ? Cette planète, une grosse boule, tourne autour de deux astres qui lancent des flammes dans l'espace. Elle possède toujours la même vitesse de rotation sur son axe. Par conséquent, la durée -des jours et des nuits est identique à peu de chose près. Or, d'après les contretemps, Knut consulta avec fierté une montre-bracelet qu'il portait autour de la cuisse, les soleils ne se lèveront que dans six heures...

— Et si une étoile était tombée du ciel ?

— Tu as fini de dire des bêtises ? Les étoiles se trouvent à d'incommensurables distances de nous, et elles sont si grosses qu'elles réduiraient notre planète en cendres bien avant de la toucher ! Pourtant, termina-t-il en se grattant le menton, les livres parlent

d'explosions ; pour certaines d'entre elles, dans ce cas, elles apparaissent comme de véritables phares dans le firmament, mais ce n'est pas non plus possible : nous verrions son reflet dans le ciel et non au ras des eaux...

— Tu avais aussi parlé de pierres venues de l'espace qui s'enflamment en touchant l'atmosphère ?

— Dans ce cas, il y aurait eu un flash éblouissant, mais de courte durée. Non, je penserais plutôt à une éruption de laves venue du centre de notre globe. Cela arrive parfois, paraît-il. Ainsi naissent des îles nouvelles.

— Cette fois, c'est moi qui ne suis pas d'accord : le fond de l'océan est bien trop éloigné de l'endroit où nous sommes. Plus de deux mille mètres d'après les cartes.

— Bah ! De toute façon, nous n'allons pas tarder à être fixés... Tu as prévenu Os-berg et les autres bateaux ?

— Oui, tous sont parés, ils se sont approchés pour faire bloc en cas d'attaque.

— Bien, patientons.

À l'aide de ses jumelles, Knut-io 5 essayait de percer les ténèbres. Bientôt, il commença à distinguer quelque chose : comme de grandes voiles phosphorescentes glissant sur les flots. Puis leur contour se précisa.

— Des monstres de flamme ! s'écria 2.

— Ne tirez pas sans ordre !

En fait, il s'agissait d'énormes méduses dont les tentacules dressés formaient voile les faisant glisser à la surface de la mer. Leur corps à demi immergé ressemblait à une demi-sphère flamboyante.

Au début, elles n'étaient que quelques-unes, séparées par de larges espaces. Puis leurs rangs devinrent plus serrés et le bateau eut le plus grand mal à les éviter. Elles ne paraissaient pas vouloir attaquer la flottille, mais Knut-io 5 craignant pour les bateaux remorqués dut se résoudre à utiliser le *canser* pour déblayer la route.

La longue flamme de l'engin balaya les flots, opérant des ravages : à son contact, les tentacules se recroquevillaient et les méduses fuyaient en plongeant.

Alors elles semblèrent prendre conscience du danger que représentait ce rayon brûlant et toutes se rassemblèrent en cercle autour des navires immobiles, se tenant à une distance respectueuse.

Elles demeurèrent un moment ainsi, pendant que les Pagous effrayés contemplaient ce rideau flamboyant qui se resserrait peu à peu.

— Seigneur ! gémit Os-berg 2 que tout ce vacarme avait enfin tiré du lit, que va-t-il encore nous arriver ? Nous allons être brûlés vifs quand elles se précipiteront sur les bateaux !

— Sois tranquille, mon vieux ! s'exclama Knut, pas de danger de ce côté : lorsqu'elles plongent le feu ne s'éteint pas, je ne crois donc pas qu'elles soient capables d'enflammer quoi que ce soit. Tout au contraire, je vais leur jouer un tour à ma façon, en les combattant avec de véritables flammes.

Il lança aussitôt des ordres à l'équipage. Celui-ci brancha les tuyauteries servant à emplir les réservoirs de carburant, et plaça quelques barils dans une barque. Puis divers récipients furent amenés sur le pont avec des morceaux d'étoffe.

— Ceux qui n'ont pas de lasers vont entortiller du tissu à l'extrémité de leurs flèches et les tremper dans le liquide des moteurs, vous les allumerez avant de tirer.

À peine ces préparatifs étaient-ils terminés que les méduses s'élançaient. Cette fois, elles projetaient des nuées de poignards venimeux qui s'abattaient sur le pont comme une pluie de grêlons.

Les armures des Pagous assuraient une protection convenable, pourtant un certain nombre d'entre eux furent touchés et l'action du venin était si foudroyante qu'ils tombèrent sans même pousser un cri.

— Feu à volonté ! hurla Knut.

Le *canser* fit de nouveau une trouée dans la masse de chairs gélatineuses. Les débris de tentacules se tordaient comme des serpents, flottant sur les vagues qui prenaient une teinte émeraude.

Les flèches enflammées se piquaient dans les globes qui grésillaient à leur contact répandant une atroce odeur de corne roussie.

Malgré tout, plusieurs monstres arrivèrent auprès des navires, enlaçant les mâts, cherchant à les faire chavirer. Alors Knut dirigea le rayon du *canser* sur la barque emplie de carburant. Une marée de feu

s'élança sur les méduses. Le liquide brûlait en dégageant une épaisse fumée qui masquait quelque peu le spectacle dantesque des immondes créatures se tordant au sein des volutes brasillantes.

Puis l'incendie s'éteignit, quelques flammèches se tordirent encore et, après un ultime rougeoiement, l'obscurité revint : maintenant une grande trouée noire existait dans les rangs des assaillants.

— En avant toute ! Cap sur la brèche.

Les câbles tendus à se rompre entraînaient les esquifs dans le sillage du grand vaisseau planant dans un sillage d'écume. Quelques méduses encore accrochées au gréement suivirent le mouvement, mais les lasers les forcèrent vite à lâcher prise.

Bientôt la flottille se trouva loin des monstres dont la lueur verdâtre s'estompait à l'horizon. Une fois de plus, l'esprit de décision de Knut-io 5 avait sauvé la tribu. Les cadavres furent immergés sans plus de cérémonie, les ponts lavés, débarrassés des lambeaux de chair et des projectiles venimeux. Puis la navigation se poursuivit à une allure plus raisonnable.

Le vaillant Pagou inspecta une dernière fois les parages à l'aide de ses jumelles, puis, rassuré, il bâilla et descendit reprendre un somme si brutalement interrompu. Son ami Os-berg, comme à l'accoutumée, préféra fêter la victoire en compagnie de son clan en vidant quelques bouteilles de liqueur...

CHAPITRE IX

Und 3, cité ultra-moderne répondait pleinement aux besoins des Bians. Etanche et stérile, dotée d'un système de climatisation à toute épreuve prévu avec une grande marge de sécurité, elle assurait aux rescapés un séjour plaisant et confortable.

L'état sanitaire redevenait très vite normal. L'épidémie, cette fois, était complètement jugulée. D'autre part, l'emploi systématique de miroirs, de fresques et de dioramas aux brillantes couleurs fit cesser la claustrophobie des réfugiés.

Les survivants venaient périodiquement passer quelques heures dans la coupole d'où ils pouvaient voir un paysage assez étendu, et se familiariser avec le nouvel aspect de la végétation : de grands lichens au thalle finement découpé dont l'allure générale et la tonalité gris-vert rappelaient assez les anciens arbres.

Des films pris par les commandos chargés de récupérer les divers produits encore stockés dans Und 1 étaient régulièrement projetés. Ils montraient la nouvelle faune d'insectes mutants et apprenaient les précautions nécessaires pour circuler à la surface dans les véhicules de reconnaissance protégés contre les radiations. Par roulement, tous étaient appelés à participer à ces expéditions : de cette manière ils n'avaient plus l'impression d'être cloîtrés à jamais sous terre.

Les courtilières elles-mêmes ne venaient plus troubler le repos des citadins par leurs incursions : les parois renforcées restaient impénétrables.

Si bien que les Bians reprenaient goût à la vie et au travail.

Deux mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Zolt et Niara, et bientôt celle-ci annonça qu'elle était enceinte. D'ailleurs, plusieurs autres femmes attendaient aussi un heureux événement. Tadès les soumettait à une surveillance attentive, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour les placer dans les conditions les plus favorables à leur état.

Et une étrange nouvelle vint redonner un peu plus d'espoir aux rescapés. Un matin, le commandant hors d'haleine vint l'annoncer à son épouse :

— Enfin du nouveau, ma chérie ! Les opérateurs-radio viennent de capter une émission !

— Quoi ? Il y aurait d'autres survivants ?

— C'est probable : je ne vois pas d'autre explication. Ils utilisent une fréquence maritime.

— Et qu'ont-ils dit ?

— Hélas ! Impossible de comprendre leur message. Réception trop faible et brouillée par les parasites. Mais il n'y a aucun doute : il s'agit bien de l'un de nos émetteurs.

— A-t-on pu situer son origine ?

— Pour l'instant, nous en sommes réduits aux hypothèses : il faudrait une seconde antenne pour effectuer une mesure goniométrique. J'ai donné ordre de relier par câble l'ancien poste-radio de la surface au nôtre. Avec une centrale automatique cela devrait marcher. En tout cas, cela pourrait bien être un navire qui a mis le cap sur notre continent.

— Curieux : en principe, une coque mince ne suffit pas à protéger contre les radiations...

— Non, je m'explique mal ce phénomène. Bah ! dès qu'ils seront plus près nous les interrogerons. Certains produits chimiques peuvent préserver l'organisme. Les travaux effectués ici n'ont pas donné de résultats merveilleux, mais cela ne prouve rien.

— Dès que tu sauras autre chose, viens me le dire : ce serait la première bonne information depuis longtemps !

— Oh, n'exagérons pas ! Tu as pu te rendre compte que les nouvelles installations résistent parfaitement aux tremblements de terre.

— C'est vrai : ce matin, j'ai senti une secousse juste après ton départ.

— Eh bien ! Aucun dégât n'a été observé. Et, grâce au système d'alerte, les mineurs qui se trouvaient à ce moment dans les galeries d'Und 2 ont pu se réfugier à temps dans les foreuses.

— Parfait ! Décidément le sort paraît nous redevenir favorable. Je vais finir par croire que nous nous en sortirons...

— Et ce n'est pas tout : j'ai encore une autre information à te communiquer. Moins sensationnelle, mais qui aura peut-être de grosses conséquences pour notre avenir.

Niara vint se blottir sur les genoux de son mari et s'écria en riant :

— Parles, tu me fais languir !

— D'accord, mais embrasse-moi !

Elle s'exécuta de bonne grâce puis déclara d'un ton mutin :

— Quel vilain chantage !... Alors, je t'écoute.

— Voilà. Tu sais que les travaux ont repris dans les laboratoires de recherche. Dans la section de physique en particulier, un important appareillage a pu être ramené de la surface si bien que les savants ont recommencé des expériences interrompues par la catastrophe. Et ils auraient mis au point un dispositif anti-G !

— Extraordinaire : on va pouvoir placer des blindages sur les aérojets et recommencer à voler !

— C'est l'une des possibilités de cette découverte. Seulement il faudra encore un certain temps avant de miniaturiser ce dispositif et l'utiliser de cette manière. Mais cela nous donnera le moyen de quitter cette planète et d'en rechercher une autre où les conditions de vie soient plus favorables ! Tu te rends compte...

— Je dois avouer que je n'y avais pas songé ! Encore faut-il trouver un astre qui ne soit pas trop éloigné.

— Justement, les astronomes m'ont demandé d'installer sous la coupole un grand télescope et de monter une antenne de radioastronomie qui se trouve actuellement près de la mer.

— Et tu veux faire partie de cette expédition, fit Niara boudeuse. Décidément tu t'ennuies avec moi !

— Allons donc ! C'est faux, tu le sais bien. Mais il faudra de gros moyens, car nous ne sommes jamais autant éloignés d'Und. Je dois donc y aller : j'en profiterai pour voir si on ne peut pas équiper un navire de blindages.

— Pour quoi faire ?

— Réfléchis un peu, Niara ! Les gens qui ont lancé ce message-radio ont peut-être besoin d'aide. Or les aérojets ne peuvent pas être utilisés

actuellement : ils ne pourraient voler avec des écrans de plomb. Par contre, sur un bateau, ce sera réalisable...

— Tu as raison, chéri ! Hélas ! Je vais me faire tant de soucis pendant ton absence !

— Je te promets de te donner des nouvelles deux fois par jour !

— Doorl viendra-t-il avec toi ?

— Evidemment.

— Alors, jure-moi de lui laisser faire les travaux dangereux : il n'est pas marié, n'a pas les mêmes responsabilités.

— Entendu ! acquiesça Zolt ravi de s'en tirer à si bon compte. Moi aussi, je m'ennuierai loin de toi. Pourtant il s'agit là d'une affaire capitale pour notre avenir : je ne pouvais m'en décharger sur un autre.

— Je l'ai bien compris. Et puis, ajouta-t-elle avec un soupir, cela doit être si formidable de voyager ainsi à la surface ! Depuis que j'attends un bébé, Tadès ne veut plus me laisser sortir. J'aimerais tant t'accompagner !

— Plus tard, après la naissance. Prends patience : qui sait ? L'équipage de ce navire a peut-être trouvé un moyen pour vivre là-haut malgré les radiations !

Après un dernier baiser, Zolt s'en alla : il avait hâte de tout préparer pour cette expédition, la plus passionnante depuis la construction d'Und 3.

Cinq jours plus tard, un convoi de dix camions protégés par autant de véhicules blindés équipés de *cansers* s'ébranla, tous phares allumés.

Les relèvements goniométriques avaient démontré que l'émission-radio provenait d'un point situé au voisinage de l'équateur, cependant il était toujours impossible d'y comprendre quoi que ce fût. Un fait pourtant semblait établi : il s'agissait de phonie, et les quelques phrases entendues, ou plutôt devinées parmi les parasites ne correspondaient à aucun dialecte connu...

Cette nouvelle faisait, bien entendu, l'objet d'une discussion animée entre Zolt et son ami Doorl tandis que leur panzermob fonçait dans la nuit.

— Finalement, soupirait le premier, je me demande si cette histoire

ne va pas nous attirer de nouveaux ennuis, car je trouve étrange que ces messages soient en un charabia incompréhensible !

— Je partage ton avis : c'est pour le moins troublant. À moins qu'il ne s'agisse de malades qui essaient de demander du secours ?

— Et ils auraient oublié le langage de notre race ? Allons donc ! Pourquoi un amnésique se souviendrait-il du mode d'emploi d'un émetteur alors qu'il serait incapable de parler ?

— Cela arrive parfois dans certains cas d'aphasie...

— D'accord, mais les sons enregistrés paraissent constituer un dialecte différent du nôtre : voilà l'ennui ! Les linguistes sont affirmatifs !

— Tu ne voudrais tout de même pas prétendre que des visiteurs extraplanétaires ont débarqué ?

— Non, je pense seulement aux multiples mutations qui se sont produites. Des êtres intelligents se sont sans doute emparés d'un de nos navires.

— Des insectes intelligents ? Tu y vas un peu fort : leurs centres nerveux sont bien trop rudimentaires pour permettre une pensée rationnelle. Un instinct social comme les fourmis et les abeilles, possible, mais pas des facultés mentales comparables aux nôtres.

— Qu'en sais-tu ? Des changements radicaux ont marqué la faune et la flore. Regarde ces rues ; le commandant désignait les avenues des faubourgs illuminées par les phares du convoi. Au début, toute plante avait disparu, maintenant, les lichens se sont installés partout. Ils recouvrent les toits, insèrent des rhizoïdes dans le moindre interstice. Dans un an d'ici, cette cité sera méconnaissable. La végétation l'aura envahie, les murs se lézarderont. Tiens, exactement comme cet immeuble. Ses croisées ont déjà éclaté sous la pression des lames de pulmonaire.

— Oh ! c'est certain tout change et avec une sacrée vitesse : les araignées elles-mêmes pullulent maintenant. Elles chassent les scarabées qui mangent les lichens. Il n'y aura bientôt plus moyen de se déplacer sans utiliser un panzermob...

— Je t'ai parlé de tout cela dans un motif précis. Cette récupération de télescope est un alibi. Certes, les astronomes en auront besoin lorsqu'ils auront mis au point des astronefs, cependant cela ne pressait pas. En réalité, je veux essayer de remettre en état un navire et de

partir à la rencontre de ce mystérieux émetteur. Ainsi j'en aurai le cœur net. Pendant que les équipes spécialisées démonteront les instruments de l'observatoire, je filerai faire un petit tour au large.

— Niara est-elle au courant ?

— Je lui ai laissé entendre qu'il serait possible de placer des écrans sur un bateau.

— Ma foi, tu as raison. Seulement il faudra emporter des armes.

— Moi, j'avais pensé à un sous-marin. De toute façon, je ne peux pas être difficile : la flotte doit être réduite à l'état de ferraille et je devrai me contenter de l'embarcation la moins endommagée...

La conversation s'arrêta là : les deux amis avaient un lourd travail en perspective. Ils s'allongèrent sur des couchettes pour essayer de récupérer un peu.

Après deux jours de voyage sur des routes qui devenaient de plus en plus impraticables, car les lichens poussaient partout, le convoi arriva en vue d'Och, le port le plus proche de l'ancienne capitale.

Là, il se scinda en deux. Doorl prit la direction des collines où se trouvait l'observatoire, pendant que Zolt filait vers les quais.

Les installations portuaires se trouvaient dans un état lamentable. Par endroits, on devinait encore des traces de combat, surtout dans le secteur des docks qui avaient été mis à sac par les derniers survivants de la catastrophe désirant profiter au mieux de leurs derniers jours de sursis.

Par contre, aucun cadavre : de gros bousiers qui arpentaient les quais en compagnie d'autres nécrophages en avaient fait leurs délices. Presque toutes les grues disparaissaient sous les lichens arborescents, auxquels elles avaient servi de tuteurs, si bien que le port prenait une curieuse allure de forêt.

Le panzermob s'arrêta près des navires rangés le long des quais. Il faisait nuit et les projecteurs éclairaient un spectacle pitoyable. Tous les câbles de nature végétale avaient cédé, et d'innombrables épaves dérivait çà et là. Seules les chaînes continuaient à tenir.

Hélas ! Les inévitables végétaux recouvraient les ponts de plaques ocre. La chaleur et l'humidité avaient rongé et gondolé les tôles. Les fiers croiseurs, les torpilleurs, les sous-marins demandaient de telles réparations que Zolt comprit vite qu'il perdait son temps.

Par acquit de conscience, il inspecta un submersible. La coque épaisse demeurait intacte, mais ballasts et hélice étaient envahis d'algues. Les axes des propulseurs grippés étaient à remplacer.

Le commandant hocha la tête avec tristesse, et gagna le port des yachts. La plupart étaient en aussi mauvais état. Puis, paradoxalement, il découvrit dans un coin une petite goélette à peu près intacte. Le bois de sa coque, imprégné de produits chimiques pour résister aux vers, n'avait pas souffert de la chaleur et les lichens eux-mêmes n'avaient pas trouvé là un terrain favorable pour pousser. Le gréement seul était inutilisable, par contre le moteur auxiliaire soigneusement graissé paraissait capable de fonctionner. Comme le voilier était en radoub sur cale sèche, l'hélice n'avait pas souffert.

Suivi de son équipe, Zolt décida de procéder aux essais sans plus tarder, ensuite, il placerait sur le pont les plaques de blindage anti-radiation apportées d'Und 3.

Le panzermob servit de tracteur et bientôt le gracieux voilier retrouva son élément. Après une révision rapide, remplacement des batteries, graissage, alimentation en carburant, le moteur fut lancé, et, après quelques ratés, il démarra dans un nuage d'huile !

Aussitôt, Zolt effectua quelques manœuvres : la barre répondait, aucune voie d'eau ne se manifesta. Plein d'optimisme,

il revint à quai. Là ses compagnons embarquèrent des provisions, des pièces de rechange, installèrent les plaques de protection, montèrent un *canser*. Pendant ce temps, le commandant contacta Doorl par radio :

— Ça marche, mon vieux ?

— Pas mal. Les coupoles de l'observatoire étaient étanches, alors il n'y a pas de lichens à l'intérieur. Les installations sont pratiquement intactes, le démontage vient de commencer. Cela prendra bien trois jours : il s'agit d'un travail de précision.

— Tu as contacté la base ?

— Oui, nous sommes branchés sur l'antenne de l'observatoire pour accroître la portée de nos récepteurs. Rien de neuf, les émissions continuent d'une manière irrégulière. Comme si quelqu'un s'amusait avec le poste !

— Bon : de mon côté, j'ai un bateau. Oh ! Un simple yacht ; les autres demandaient trop de réparations. Je vais faire un tour au large

pour essayer de tirer cette affaire au clair.

— D'accord ! Je reste à l'écoute, tu me tiendras au courant. Ne fais pas d'imprudence.

— Sois tranquille : je serai de retour dans deux jours au plus tard.

Dès la fin de la communication, Zolt donna l'ordre d'appareillage. Tout son équipage possédait un scaphandre en plastique au plomb et la cabine offrait une protection suffisante. Un système réfrigérant climatisait la salle où tous se tiendraient pendant la traversée.

Le petit navire fila directement vers le large : des lunettes de verre fumé permettaient d'observer la mer sans être trop ébloui par la réflexion des soleils sur les vagues. La surface des flots présentait un aspect normal, de courtes vagues crénelées d'écume faisaient tanguer la goélette, mais elles ne gênaient pas sa marche. La navigation se poursuivit toute la journée sans incident notable.

Le soir venu, Zolt mit en marche son poste-radio : c'était l'heure la plus favorable pour l'écoute. Pendant une heure, il n'entendit que les grésillements des parasites, puis soudain, une voix grêle s'éleva. Le commandant mit aussitôt en marche un magnétophone.

La voix mystérieuse parlait d'un ton aigu, de temps à autre un rire pointu s'élevait, comme si le mystérieux correspondant discutait avec une autre personne. La réception était claire, toutefois le Bian ne comprenait pas un mot du dialecte employé.

Une chose était sûre : il ne s'agissait pas d'un malade appelant à l'aide. Cette créature semblait fort gaie et nullement essoufflée. Après une dizaine de minutes d'émission, le silence se fit soudain.

Zolt s'empara d'une puissante paire de jumelles et effectua un soigneux tour d'horizon. En vain, aucune lueur ne trouait les ténèbres. Il redescendit dans la cabine et appela son ami Doorl.

— Tu as entendu ?

— Oui, communique-moi ton relèvement, avec nos antennes orientables nous allons pouvoir situer l'emplacement de ce curieux fantaisiste...

Dix minutes après, le capitaine annonça :

— Il se trouve à une centaine de kilomètres de toi. Au Sud. Est-ce que tu continues ?

— Je vais essayer de le trouver. Ce sera difficile : je n'ai pas de radar à bord et rien ne prouve qu'il suive un cap constant. Je te rappelle demain matin...

La goélette poursuivit sa route toute la nuit sans rencontrer le moindre esquif. Seules, quelques ombres menaçantes – des Ygons – planèrent un moment au-dessus du petit bâtiment.

Hélas ! À l'aube du dixième jour de navigation, une brume épaisse rendit toute observation impossible. La rage au cœur, Zolt dut donner ordre de rebrousser chemin. Et il se sentait quelque peu inquiet dans cette ouate impénétrable, sans boussole, avec pour seule indication celle d'un photomètre qui donnait la direction des soleils. Vers midi, le brouillard se leva. De toute façon, il était trop tard pour repartir vers le large et la goélette continua à piquer vers la terre.

C'est alors que les Bians firent connaissance avec les Ygons : Zolt était à l'écoute de la radio, lorsque le veilleur annonça :

— Grands oiseaux sur tribord !

Intrigués, tous les membres de l'équipage

regardèrent dans la direction indiquée.

— Sapristi, murmura leur chef, je croyais pourtant que tous les volatiles étaient morts ! Nous allons essayer d'en abattre quelques-uns : sur le pont ! aux postes de tir !

C'était là une grosse erreur...

De leur côté, les Ygons avaient vu le navire et ils arrivaient à tire-d'aile pour l'attaquer. Planant, puis retombant en se laissant ricocher sur les flots, ils constituaient une cible difficile. Le *canser* ouvrit le feu à la limite de portée et réussit à en abattre cinq, puis les autres se rapprochèrent devenant parfaitement visibles.

— Des requins volants ! s'écria Zolt. Eh bien ! Nous allons avoir quelques ennuis...

Une dizaine de monstres attaquèrent quelques minutes plus tard. Leur gueule grande ouverte avait de quoi faire frémir le plus brave, pourtant tous les Bians demeurèrent à leur poste, tirant sans discontinuer avec les lasers.

Faisant face au danger avec un courage exemplaire, ils parvinrent à repousser les effroyables créatures. Hélas ! Lorsque Zolt procéda à

l'appel il constata que le bilan était lourd : deux Bians avaient été entraînés dans les flots où l'eau rouge de sang montrait assez quel avait été leur sort. Six autres avaient de graves morsures faites par les dents coupantes comme des rasoirs, et plusieurs avaient eu le bras complètement arraché...

La goélette parvint à rentrer au port. La leçon était dure. Doorl averti par radio attendait sur le quai et les blessés furent immédiatement transférés dans une ambulance. Deux d'entre eux moururent en route.

Pendant le retour avec le convoi chargé des instruments démontés à l'observatoire, Zolt fit le bilan de l'opération :

— Désormais la surface de cette planète nous est interdite, constata-t-il amèrement, impossible de se déplacer sans la protection d'engins fortement armés. Terre et mer sont envahis d'êtres apocalyptiques qui s'acharnent sur toute créature sans défense. Si j'avais eu un croiseur ou un sous-marin, j'aurais pu parvenir jusqu'à ce navire mystérieux, et me rendre compte de la nature des mutants qui se trouvent à son bord. S'ils sont aussi dangereux que ces requins volants, nous aurons du mal à en venir à bout !

— Ouais ! approuva Doorl. Décidément je commence à avoir un peu la frousse. J'espère que les physiciens vont découvrir une planète plus calme et qu'ils ne seront pas trop longs à fabriquer leur astronef...

— En tout cas, je vais mettre tous les spécialistes sur l'enregistrement de ces voix mystérieuses dès notre arrivée. Et puis il va falloir sérieusement fortifier notre colline. Tu vas encore avoir de quoi t'occuper : je veux que tout le matériel de guerre disponible soit transporté dans les anciennes mines. Je vais aussi faire établir un poste de guet sur la côte pour être immédiatement prévenu si des navires approchent de la côte.

— Ma foi cela me semble sage. Ah ! mon pauvre vieux ! Je ne sais pas si nous nous en sortirons... Dès que nous sommes un peu tranquilles un nouvel embêtement nous tombe dessus !

CHAPITRE X

Le courant froid rencontré par la flottille des Pagous ne tarda pas à être laissé loin en arrière. Son influence cessa et le climat redevint torride. Du coup, les méduses disparurent et les Ygons recommencèrent à se manifester. Mais les mutants ne commettaient pas l'erreur de Zolt : chaque fois qu'un monstre était signalé, ils se mettaient soigneusement à couvert, laissant le *canser* placé sous une tourelle déblayer le secteur.

Knut-io 5 et son clan poursuivaient leurs expériences et devenaient de véritables prodiges tant leurs connaissances s'étaient accrues. Grâce à leurs extraordinaires facultés d'assimilation, ils auraient maintenant fait bonne figure dans n'importe quel laboratoire Bian.

Ils avaient installé l'appareil-radio trouvé en pièces détachées dans la cale sur un des esquifs remorqués et s'amusaient à converser à distance. C'étaient ces émissions que Zolt avait enregistrées.

D'après les calculs du pilote, la terre ne devait plus être très éloignée et des veilleurs placés dans la mâture observaient l'horizon pour découvrir la Terre des géants promise par Knut. Certains signes donnaient à penser que la navigation ne serait plus très longue : épaves dérivant, débris de plantes, et même quelques gros scarabées au vol lourd que le vent avait entraînés au large.

Malheureusement le temps se gâtait de nouveau. Une grosse houle faisait rouler et tanguer les navires, et, dans le ciel, des nuages noirs s'accumulaient filant à toute vitesse sous l'effet du vent soufflant en tempête.

Le clan des Os-berg recommença ses gémissements. D'ailleurs, ils n'étaient pas les seuls à souffrir du mal de mer. Presque la moitié de la tribu, surtout ceux qui se trouvaient sur les petits bateaux de bois, passaient leur temps à se tordre sous l'effet de nausées atroces.

Au début, Knut-io 5 n'y prêta pas trop attention, mais la situation empira très vite. Un matin, l'un de ses frères vint le chercher :

— Il faut faire quelque chose : impossible de continuer ainsi : le vent nous pousse vers l'ouest et les vagues balaient les ponts. Nous devrions modifier le cap.

— Et alors ? Le continent se trouve dans cette direction, la tempête nous fait gagner du terrain, je ne vais tout de même pas rebrousser chemin sous prétexte que certains n'ont pas le pied marin !

— Tu devrais quand même venir jeter un coup d'œil là-haut, assura Knut-io 3. Je crains qu'il n'arrive un malheur aux embarcations remorquées.

— Bon, allons-y...

Engoncés dans des suroîts bien trop vastes qui avaient été retaillés tant bien que mal, tous deux montèrent sur la dunette.

Le spectacle était grandiose, et assez inquiétant : la pluie et les embruns cinglaient les vitres de protection, les essuie-glaces avaient le plus grand mal à les balayer.

De la crête des vagues partaient des écharpes d'écume blanche et les creux atteignaient près de deux mètres. Le navire Bian ne se comportait pas trop mal, il culait lorsque la houle atteignait son arrière, puis plongeait du nez et remontait, semblant s'ébrouer pour chasser l'eau accumulée sur son pont.

Pour les remorques, par contre, la situation était grave. Lorsqu'une vague déferlait, elles étaient poussées en avant, puis retombaient lourdement dans les creux. Alors, les câbles se tendaient à se rompre, risquant à chaque instant d'arracher les chaumards. Il n'y avait pas âme qui vive sur le pont sans cesse recouvert par les embruns.

— Oui, tu as raison, approuva Knut-io 5, si cela continue les amarres vont se rompre et elles partiront à la dérive...

— Il faudrait manœuvrer sans cesse le moteur et ralentir au moment où la traction devient plus forte.

— C'est une bonne idée.

Cette mesure soulagea considérablement les câbles, mais l'homme de barre soumis à une attention incessante dut être relevé à plusieurs reprises au cours des heures qui suivirent. Ainsi, une catastrophe fut évitée.

Le vent soufflait toujours aussi fort. Pourtant les nuages s'effiloçaient et, par moments, un timide rayon de soleil faisait son apparition. À la faveur de l'une de ces éclaircies, un cri de la vigie fit lever toutes les têtes :

— La Terre ! Droit devant !

Cette nouvelle qui, en temps normal, aurait déchaîné l'enthousiasme des Pagous, passa presque inaperçue, tant ils étaient prostrés.

Pour Knut-io 5, par contre, c'était le couronnement de tous ses efforts : la preuve que cette planète était bien ronde et que les cartes ne représentaient qu'une projection fictive. Son visage s'éclaira et il donna une bourrade dans le dos de son frère en s'exclamant :

— Enfin ! Eh bien ! ce n'est pas trop tôt : je commençais à douter de moi...

Mais les éléments déchaînés ne lui laissèrent pas le temps de savourer son triomphe. Les vagues qui déferlaient à l'arrière s'engouffraient dans la tuyère de la turbine propulsive menaçant de la noyer. Déjà elle crachotait, toussait, s'arrêtant puis repartant.

— Cette fois il faut changer de cap et suivre le rivage à distance.

La manœuvre soulagea quelque peu le compartiment moteur. Les bateaux suivaient une route parallèle à la houle, grimpant puis descendant au plus profond des creux.

— Impossible d'aborder par ici, constata Knut-io 5 ; c'est plein de récifs. Je me demande en quel point exact du continent des géants nous sommes arrivés ? Pour bien faire, il faudrait trouver le port marqué sur la carte...

— Prête-moi les jumelles, je meurs d'envie de voir à quoi ressemble ce pays !

Knut-io 3 inspecta longuement la ligne grise qui apparaissait par moments quand le navire chevauchait une lame, puis déclara, un peu déçu :

— Ma foi, on n'y voit pas grand-chose. J'ai pourtant l'impression qu'il y a des arbres là-bas.

— Ah sapristi ! Si seulement cette tempête pouvait s'arrêter ! Si cela se trouve, nous allons passer devant le port sans même le voir !

Cette fois, le Pagou avait tort de se plaindre. En effet, à cet instant précis, le convoi défilait devant le poste de surveillance côtière établi par Zolt et seuls les éléments déchaînés lui permettaient de passer inaperçu. Toujours est-il qu'après une demi-heure, le vent tomba et les

soleils réapparurent, éclairant en plein les jetées et le phare d'Och.

— Nom de nom ! Nous y sommes ! Tout le monde aux postes de combat ! Des veilleurs à l'avant, pour signaler les épaves...

Du coup, tous les membres de la tribu retrouvèrent des forces comme par enchantement. D'ailleurs la mer devenait moins forte, d'instant en instant. Le convoi fit une entrée sans histoire et se rangea en bon ordre le long des quais. Une page venait de tourner dans l'histoire des singes mutants : désormais les richesses abandonnées par les Bians s'offraient à eux sans personne pour les défendre...

Knut-io 5 admira un moment les immenses grues, les vastes docks déserts envahis par les lichens, un peu écrasé par la taille de ces installations qui démontraient la puissance des géants disparus. Puis il se ressaisit : une tâche énorme restait encore à accomplir. Il fallait au plus vite utiliser ce qui restait encore intact parmi les monceaux de machines, d'armes, de véhicules immobiles. Sans plus tarder, il réunit un conseil de guerre.

— Mes amis, déclara-t-il, j'ai tenu mes promesses : devant vous s'étend une contrée merveilleuse habitée jadis par les géants. Ils ont réalisé une œuvre grandiose grâce aux pratiques magiques dont nous avons pu avoir connaissance par leurs livres. Jusqu'ici, nous n'avons trouvé aucun survivant de cette race, mais nous devons être prudents. Si quelques-uns d'entre eux ont échappé au coup fatal qui les a frappés, comment nous accueilleront-ils ? Nous devons donc être extrêmement discrets. Nos navires vont se dissimuler sous des plaques de lichens et seront ancrés au milieu du bassin. Le *canser* devra être armé en permanence. Pour le moment, personne ne débarquera en dehors des équipes chargées de prospecter cette cité. Avant tout, il faut de nouvelles armes, puis de la nourriture. Ensuite lorsqu'un local convenable et sûr aura été trouvé, la tribu s'y installera. Plus tard et seulement lorsque tous auront un équipement suffisant, nous partirons à la découverte. D'après mes cartes les villes ne manquent pas et la plus importante d'entre elles n'est pas très éloignée.

Os-berg n'appréciait nullement la manière cavalière dont son ami le traitait. Normalement, pensait-il, c'est lui qui aurait dû donner ce programme d'action à la tribu et non ce damné Knut, aussi s'empressa-t-il de soulever des objections :

— Allons, Knut, tu exagères ! Tu veux nous confiner dans ces bateaux où nous sommes à l'étroit alors qu'il y a tant de place disponible. Et puis tu rêves : les géants sont tous morts depuis belle lurette, le quai est parsemé de leurs os blanchis par les soleils. Nous

disposons d'armes en quantité suffisante pour fortifier l'une de ces grandes cases.

— Moi, mon cher, je m'en moque complètement. J'ai donné mon avis, maintenant tu fais ce que tu veux ! Souviens-toi cependant que le moindre géant écraserait aisément trois Pagous. Leur force musculaire était considérable. La meilleure preuve, c'est que nous avons un mal fou à manipuler leurs instruments ! Et puis tu oublies aussi les animaux. En mer, les Ygons et les méduses nous ont causé quelques ennuis. Ici la faune est certainement différente de celle de notre pays et, sans doute, assez dangereuse, surtout si sa taille correspond à celle des géants...

— Tu vois toujours les choses en noir ! Regarde plutôt : les rues sont désertes à perte de vue. Il n'y a rien à craindre, d'ailleurs nous ne nous éloignerons pas ! Et puis en voilà assez, c'est moi qui commande : prenez vos dispositions pour débarquer !

Cet ordre fut accueilli avec des cris de joie.

Les Pagous en avaient assez de l'élément liquide et ils étaient ravis de trouver de nouveau un sol solide sous leurs pieds. D'autant plus qu'ils adoraient fureter et que les docks emplis de caisses de toutes sortes excitaient leur curiosité.

La seule concession d'Os-berg à Knut fut de camoufler les bateaux et de laisser un poste de veille au *canser*. Ce dernier, sans s'occuper du remue-ménage qui régnait à bord réunit son clan, lui fit prendre des provisions et des armes, puis, se plaçant à sa tête, s'en alla à la découverte.

Les frères de Knut-io 5 semblaient un peu soucieux d'abandonner le reste de la tribu, mais il leur déclara en riant :

— Allons, ne faites donc pas cette tête ! Notre grand chef ne va pas tarder à faire une bêtise et il sera trop heureux de nous rappeler avec des excuses. Et puis moi, cela m'arrange, car je ne veux pas avoir tout le monde sur le dos. J'ai mes petites idées. Il faut nous procurer un de ces véhicules qui se déplacent sur un souffle de vent : les livres les appellent des aérojets. Ainsi, nous pourrions nous déplacer dans les airs sans avoir rien à craindre des fauves ou des géants.

— Bonne idée, approuva son frère 2, mais où penses-tu en trouver ?

— En principe, près d'un vaste terrain plat situé dans les faubourgs de cette ville.

— Et tu penses qu'ils seront en état de marche ?

— Non. Toutefois j'espère qu'il y aura suffisamment de pièces détachées dans les ateliers pour arriver à en réparer un.

— Et qu'en ferons-nous ? Tu veux aller explorer l'autre ville ?

— Plus tard. Pour le moment, je me contenterai de parcourir les environs de celle-ci. Vois-tu, nous ne sommes qu'une poignée, à la merci de n'importe quelle attaque. Je veux donc trouver un dépôt d'armes afin que notre tribu puisse se défendre en cas d'attaque.

— Cette cité paraît abandonnée depuis un bon bout de temps, remarqua Knut-io 4. Regardez : les maisons sont envahies par des plantes. Les toitures disjointes doivent fuir comme des passoires. S'il existe encore des géants en vie, ils n'habitent sûrement pas ici, sans quoi ils n'auraient pas laissé toutes ces belles choses pourrir sous les intempéries !

— Probable... N'empêche, je ne veux rien laisser au hasard. Il nous reste encore beaucoup de choses à apprendre. Peut-être trouverons-nous plus tard une explication de cet étrange génocide. Pour le moment, il faut avant tout songer à notre peau...

La colonne marcha ainsi pendant une demi-heure. Tout intriguait les Knut, mais leur frère 5 demeurerait intraitable : tant qu'ils n'auraient pas un aérojet, interdiction formelle de fouiller les bâtiments abandonnés.

À plusieurs reprises, ils aperçurent des toiles barrant les rues et effectuèrent de prudents détours pour ne pas risquer de rencontrer l'un des monstres qui les avaient tissées. Pourtant, malgré leur prudence, ils eurent bientôt la mauvaise surprise de se trouver nez à nez avec une mygale en chasse.

Ceci se passa alors qu'ils venaient de tourner le coin d'un boulevard. Knut 1 marchait en tête lorsqu'il poussa un cri strident :

— Attention ! Une araignée géante...

Sans attendre leur reste, tous se précipitèrent à l'abri, qui dans une encoignure de porte, qui derrière un lichen. Knut 5, pour sa part se rua dans un véhicule abandonné qui avait heurté une façade.

La mygale ne s'attendait certes pas à rencontrer tant de proies, et c'est ce qui sauva le clan : elle hésita, se balançant de côté et d'autre, comme si elle se demandait qui choisir parmi ces petits êtres dodus.

Si bien que, lorsqu'elle se décida, tous les Knut se trouvaient hors de portée. Et, ceux-ci sans plus tergiverser, tirèrent avec les lasers. Ces armes, des revolvers munis de crosses, car les autres auraient été trop lourdes pour eux, possédaient cependant une puissance notable et, sous l'effet des rayons conjugués, la mygale perforée de part en part mourut dans des spasmes affreux alors qu'elle bondissait vers le refuge de Knut-io 5.

— Eh bien ! constatèrent en cœur les frères en contemplant le cadavre avec respect, à défaut de géants, il faudra compter avec ces fauves ! Pas question de se promener seul la nuit...

Ils reprirent leur avance en redoublant de prudence. Aucune autre mygale ne se manifesta. Par contre, ils rencontrèrent plusieurs gros scarabées dont les mandibules les emplirent de respect, et surtout deux mantes religieuses à l'affût dans un ancien jardin public. Leur immobilité totale les intrigua, mais ils se gardèrent d'aller les inspecter de trop près.

Vers le milieu de la journée, le clan arriva près de l'aéroport. Le plan détaillé trouvé dans l'épave avait rendu grand service, permettant d'éviter toute perte de temps.

Plusieurs aérojets de grande taille se trouvaient sur le terrain. Leur état avancé de délabrement ne permettait pas d'espérer les remettre en état et les Knut, après un rapide examen les laissèrent de côté pour aller fouiner dans les hangars.

Les installations de stockage et les ateliers de réparation étaient souterrains. Seuls les énormes bâtiments de l'aérogare se trouvaient en surface. La toiture en plastique transparent avait résisté aux intempéries et les différentes salles ornées de bas-reliefs arrachèrent des cris d'admiration aux Pagous.

Tout cela ne suffisait pas à faire perdre de vue son objectif à Knut-io 5 qui entraîna ses frères au sous-sol. Là, ils eurent quelques difficultés à entrer, car les employés consciencieux avaient fermé les grandes portes d'acier des ateliers. Ils découvrirent cependant un passage, et lorsqu'ils furent à pied d'œuvre le spectacle découvert à la lueur des torches les emplit d'enthousiasme, d'innombrables appareils volants, fruits de la technologie des géants, se trouvaient assemblés là et paraissaient en fort bon état...

Le clan commença par installer un système d'éclairage avec des dynamos de secours, puis se mit au travail. La nourriture ne manquait pas, car les entrepôts contenaient encore suffisamment de denrées

comestibles.

Pendant deux jours entiers, travaillant même une partie de la nuit, ils révisèrent un petit modèle six places : plus de dix pour les Pagous. Et, un beau matin, Knut-io 5 avec quatre de ses frères s'installa aux commandes modifiées à sa taille pour effectuer le premier vol. Les autres restèrent sur place pour réparer un autre aérojet.

Par crainte des Ygons et des insectes, des lasers avaient été montés à bâbord et il emportait quelques bombes de petit calibre. Le maniement de cet appareil était fort simple puisqu'une manette commandait la direction et une autre la vitesse. Quatre tuyères orientables permettaient un déplacement horizontal ou vertical.

Le décollage s'effectua fort bien et les Pagous ravis purent contempler, pour la première fois de leur vie, un panorama aérien de la planète.

Knut-io 5 resta prudemment à faible altitude et il commença aussitôt la recherche des entrepôts d'armes qui ne figuraient pas sur sa carte. Vue d'en haut, la cité paraissait presque intacte. Ses larges avenues, ses parcs donnaient une impression harmonieuse prouvant les qualités artistiques des géants disparus.

Au passage, les Pagous notèrent l'emplacement d'un building dont la visite serait fort prometteuse : l'institut de Sémantique auquel était adjoint une vaste bibliothèque. Mais le chef du clan s'en tenait à son plan : la recherche d'armes primait tout.

Ils rencontrèrent à plusieurs reprises de gros insectes au vol lourd qui ne firent pas mine d'attaquer l'engin, aussi les laissèrent-ils passer.

Puis Knut 4 découvrit la caserne des gardes. Son attention avait été attirée par les antennes surmontant un vaste bâtiment, et, en descendant au ras des toits, ils aperçurent plusieurs véhicules blindés abandonnés dans la cour. Sa position fut notée avec soin sur la carte.

— Parfait ! s'écria Knut 5. Maintenant nous allons retourner voir ce cher ami Os-berg et essayer de le convaincre d'armer la tribu...

À vol d'oiseau, le port n'était pas très éloigné. En cinq minutes, l'aérojet amena ses passagers à destination. Là, une surprise les attendait : on ne voyait plus âme qui vive sur le quai ni à bord des bâtiments toujours ancrés dans le bassin. Les cinq frères s'interrogèrent :

— Curieux, qu'ont-ils pu fabriquer pendant notre absence ?

— Je ne vois pas d'araignées dans le coin...

— Est-ce prudent d'atterrir dans ces conditions ?

— Pourvu que cet idiot d'Os-berg ne les ait pas entraînés loin d'ici pour piller la cité !

— Bon, conclut Knut-io 5, vous allez me déposer sur le pont du navire des géants, puis repartir. Je vous ferai signe ensuite selon ce que je découvrirai.

La manœuvre fut effectuée à la perfection. L'habileté des Pagous à apprendre le maniement de n'importe quel engin mécanique était véritablement stupéfiante.

Une fois à pied d'œuvre, le chef du clan Knut ne tarda pas à découvrir le motif du calme qui régnait alentour : les Pagous en pillant les entrepôts avaient mis la main sur des centaines de ces flacons de liqueur tant prisés par Os-berg et, depuis le départ des Knut, ils ronflaient à poings fermés, ne sortant de leur sommeil agité que pour avaler une nouvelle dose de ce liquide qui procurait des songes si agréables.

Knut-io 5 était furieux : une telle incurie le dépassait. Il remonta sur le pont quatre à quatre et fit signe à ses frères de venir lui donner un coup de main. En un quart d'heure, toutes les bouteilles furent balancées par-dessus bord, puis, empoignant des seaux, ils se mirent à asperger consciencieusement les dormeurs, à commencer par les Os-berg.

Le résultat fut miraculeux : bientôt tous furent debout et, la bouche un peu pâteuse durent écouter les injures dont Knut-io 5 les abreuva pour les remettre en train.

— Vous n'avez pas honte, bande d'idiots ! Il suffit que je disparaisse quelques jours pour vous retrouver en train de cuver quelque saleté ! Ah vraiment ! je me demande pourquoi je me crève à essayer d'améliorer votre sort ? Ignorez-vous que d'innombrables monstres tapis dans ces ruines ne demandent qu'à vous dévorer ? Je vais repartir avec l'un de mes frères pour chercher les autres Knut, quand je reviendrai, que tout soit en ordre : des gardes postés sur les quais, et tous les gens valides en colonne, prêts à me suivre. J'ai découvert un dépôt d'armes : nous irons chercher de quoi nous défendre efficacement contre les araignées géantes.

Os-berg, très penaud, hocha la tête, il avait honte de son laisser-

aller et aussi beaucoup de jalousie à l'égard de Knut qui avait su se procurer une aussi remarquable machine volante ; d'un ton plein d'humilité, il demanda :

— Knut, je sais que tu ne dois pas être bien disposé à mon égard, mais j'aimerais tant partir dans les airs avec ce merveilleux engin...

Bon prince, l'interpellé acquiesça :

— Allons, heureusement il n'y a pas eu de catastrophe, va avec Knut-io 2 si cela te fait tant plaisir. Moi, je vais remettre de l'ordre dans cette pagaille.

Les deux Pagous décollèrent sous les yeux émerveillés de la tribu, ils suivaient la côte tout en admirant le paysage lorsque, soudain, des phrases prononcées dans un langage bien connu sortirent du microphone :

— Ordre à l'aérojet de donner immédiatement son identité et d'atterrir sur la zone balisée par les fusées rouges, sans quoi nous ouvrons le feu !

— ... Mais c'est le dialecte des géants ! souffla Os-berg.

— On jurerait entendre un magnétophone !

— Alors, ils ne sont pas tous morts...

— Sapristi, c'est incroyable ! Que faisons-nous ?

— Voilà les fusées, à gauche.

— Il y a un véhicule blindé à côté, son *canser* est braqué sur nous !

— Pas question de se rendre : demi-tour, vite !

— ... Ils vont nous tirer dessus !

— Faisons comme si nous allions obéir et, en passant, nous leur lâcherons une bombe...

— Mais alors ce sera la guerre !

— Obéis, imbécile, et presse-toi !

— D'accord, tu es le chef, mais tu en porteras la responsabilité...

CHAPITRE XI

À ce moment précis, une ampoule rouge se mit à clignoter dans le bureau de Zolt, tandis que la sonnerie du téléphone réservée aux appels urgents carillonnait sur un rythme pressant.

Le mari de Niara décrocha avec un soupir, se demandant quel nouvel ennui allait lui tomber.

— Commandant, hurla une voix, ici le central-radio, je reçois à l'instant un message de la station de surveillance d'Och. Ils ont repéré un aérojet, et l'ont sommé d'atterrir. Depuis, j'essaie en vain de les joindre, plus rien sur les ondes !

— Quoi ? Vous êtes sûr de ce que vous racontez ?

— Certain : j'ai même enregistré la communication !

— Bon ! Continuez à les appeler. Si vous avez une réponse, signalez-le aussitôt.

Zolt raccrocha, et resta un instant, songeur. Aucun aérojet n'avait pris l'air depuis la catastrophe. Les Bians ne pouvaient s'en servir puisqu'ils ne pouvaient porter de blindages contre les radiations. Par conséquent, il n'y avait qu'une seule possibilité : les auteurs des émissions-radio sur fréquence maritime avaient pu aborder sans être vus. Et ils avaient remis en état de vol un appareil. Sans doute, pris sur le terrain d'Och. La station avait certainement été détruite...

Décidément la situation devenait sérieuse, sans plus tarder, il convoqua Doorl chez Niara et s'y rendit lui-même.

« C'était à n'y rien comprendre ! Qui pouvait avoir utilisé cet aérojet ? Ces idiots d'Och auraient dû le descendre sans sommations au lieu de perdre leur temps à des parloles... Du coup, ils y avaient laissé leur peau ! » pensait-il tout en marchant.

Lorsqu'il arriva chez sa femme, le capitaine l'attendait, tous deux semblaient anxieux d'apprendre la raison de cette réunion. Le commandant ne les fit pas languir.

— Cette fois, sans aucun doute, annonça-t-il, une race d'êtres

intelligents vient d'arriver à Och. Probablement sous le couvert de la dernière tempête. Les veilleurs n'ont pas vu les navires qui les ont amenés jusqu'ici. Par contre, un aérojet a été repéré. Ils l'ont sommé d'atterrir pour identification, et se sont très probablement fait bombarder, car, depuis, nous n'avons pas pu les joindre.

— Fichtre ! s'écria Doorl. S'ils utilisent des aérojets c'est qu'ils peuvent vivre sans blindages. Ce sont donc des mutants. On n'a aucune idée de leur origine ?

— Hélas, non ! au lieu de tirer, les soldats d'Och ont procédé aux sommations régulières... Si bien qu'ils ont été liquidés sans pouvoir réagir.

— C'est tout à leur honneur, remarqua Niara. Mais, peut-être, n'ont-ils pas tous été tués ?

— Impossible à savoir pour le moment. Cependant ce serait une catastrophe pour nous, car ces créatures essaieront probablement de tirer d'eux tous les renseignements en leur possession !

— Aïe ! Tu as raison, fit son ami en faisant la grimace. Ils sont capables de rappliquer ici dare-dare...

— Je ne comprends pas votre attitude, objecta Niara. Après tout, il y a peut-être eu un malentendu. Ces inconnus ne sont pas forcément animés de mauvaises intentions à notre égard ! Il faut tout faire pour essayer de prendre contact avec eux de manière pacifique. Pourquoi pensez-vous toujours à des tueries ?

— Ma chérie, je ne fais que des suppositions, mais tu avoueras que s'ils ont démoli le poste d'Och sans provocation, c'est qu'ils sont d'une nature belliqueuse. Il faut donc prendre un minimum de précautions.

— Là, je suis d'accord, que proposes-tu ?

— Voilà : d'abord de fortifier le secteur entourant la coupole qui est le point vulnérable de nos installations. Il faudra installer des *cansers* en tourelles sur les collines avoisinantes, ainsi que des projecteurs pour surveiller les parages de nuit.

— Entendu, c'est une sage mesure.

— Pendant ce temps, je vais envoyer des panzermobs à Och. Oh ! pas pour engager le combat ! Ils devront s'arrêter dans les faubourgs, se dissimuler avec soin et tenter de parvenir au port en suivant les anciens égouts. Une fois qu'ils auront découvert ces intrus, ils

enverront un message-radio pour les décrire et prendront des photos si possible. Puis ils se replieront. Selon les renseignements recueillis, nous verrons s'il est possible d'entamer des pourparlers avec eux.

— Cette fois encore, je ne vois rien à redire. Toutefois il faudra donner des instructions formelles pour éviter toute nouvelle effusion de sang en cas de rencontre.

— Le dernier point concerne l'astronef qui doit utiliser les appareils anti-G récemment découverts. Il faut hâter sa construction. Mettre tous les techniciens disponibles à travailler dessus. Car, si cette affaire tourne mal, je crains que les Bians n'aient pas le moyen de se défendre efficacement, je pense, en particulier, à une attaque aérienne.

— Tout cela me semble dicté par le plus sain bon sens, approuva Niara. Fasse le Ciel que cette affaire se solde par une prise de contact pacifique entre nos deux races. Qui va commander les panzermobs ?

— J'avais songé y aller moi-même, déclara Zolt avec un sourire en coin, mais je sais que tu n'aimes pas me voir partir loin de toi. Et puis j'aurai suffisamment de travail à m'occuper des travaux de fortification et de la mise en chantier de l'astronef. Il faut désigner quelqu'un en qui nous avons toute confiance : Doorl me semble tout désigné...

— L'intéressé eut une moue et répondit en fronçant les sourcils :

— Drôle de corvée ! Et s'ils nous tirent dessus ?

— Si vous pouvez effectuer un repli sans trop de danger faites-le sans ouvrir le feu. C'est beaucoup demander, je le sais, mais je désire tant éviter une guerre... répliqua Niara. Notre avenir n'est pas tellement brillant, s'il faut combattre des créatures intelligentes, les Bians ne réussiront jamais à en sortir vainqueurs. Nous sommes condamnés à rester cloîtrés sous terre. Eux peuvent se déplacer librement à la surface du sol et dans les airs. Jamais nous ne remonterons un pareil handicap !

— Oui, s'ils nous bombardent, nous sommes fichus. Et c'est pourquoi j'accepte, déclara Doorl. Comptez sur moi ! Je ferai mon possible pour éviter tout incident, même si je dois y laisser ma peau.

Niara saisit la main du capitaine et la serra avec effusion :

— Revenez-nous vite, Doorl, et vivant. Nous avons tant besoin de gens comme vous !

Le soldat eut un sourire un peu triste, il haussa les épaules, salua et se dirigea vers la porte.

— Surtout, reste en contact permanent avec moi, ordonna Zolt.

— Cela va de soi ! À bientôt, j'espère...

Resté seul avec sa femme, le commandant la prit par les épaules et l'embrassa longuement, puis ils restèrent un long moment sans parler, enfin Niara poussa un long soupir et déclara :

— Mon pauvre chéri, notre enfant n'a pas un avenir bien brillant devant lui. Avant même qu'il ne soit né, il faut craindre pour sa vie...

— Allons, ne sois tout de même pas trop pessimiste ! Cela peut encore s'arranger. Après tout, nous ne leur avons fait aucun mal et j'ai pleine confiance en Doorl.

Nous réussirons probablement à nous entendre avec ces mutants. Un partage équitable peut intervenir : ils ne doivent pas être très nombreux.

— Tu essaies de me redonner courage, mais tu ne penses pas un mot de ce que tu dis ! Pourtant ne crains rien : je saurai me montrer à la hauteur. Quoi qu'il arrive, je ne te décevrai pas. Maintenant va. Tu as énormément de travail en perspective. Tiens-moi au courant s'il y a du nouveau.

— C'est promis...

Zolt se mit aussitôt à l'ouvrage. Il fit percer des tunnels pour relier les postes défensifs entourant la cité à la coupole. De puissants projecteurs et des *cansers* y furent installés : ainsi personne ne pourrait attaquer par surprise.

De leur côté, les techniciens et les astronomes mettaient les bouchées doubles : une étoile possédant neuf planètes avait été repérée, elle se trouvait à 1,83 parsec de Barnard 4, et, selon toute probabilité, l'un au moins de ses satellites offrirait un asile convenable pour les Bians qui prendraient place dans l'astronef. Les passagers seraient hibernés, car il était impossible pour une aussi longue traversée de laisser les couples choisis respirer et consommer de l'énergie. L'accélération obtenue en utilisant le champ gravifique local permettrait de projeter l'astronef hors du système de Barnard. Ensuite, il irait sur sa lancée, des systèmes de correction automatique fonctionnant par rapport au champ galactique le maintiendraient sur son cap jusqu'à sa destination. Alors, il décélérerait et ses passagers

reprendraient conscience pour procéder aux manœuvres d'atterrissage.

Des plaques de titane et des machines récupérées dans une usine fabriquant jadis des aérojets furent récupérées. Elles permirent de confectionner assez rapidement une coque et les diverses installations internes pour lesquelles les plans avaient été étudiés dès la découverte de l'appareil contrôlant la gravitation.

Tadès, lui, possédait un dispositif d'hibernation parfaitement au point qui fut monté dans l'astronef.

Mais revenons à Doorl qui avait atteint sans encombre les faubourgs d'Och. Voyageant de nuit, il n'avait rencontré personne. Les envahisseurs inconnus n'avaient probablement pas encore quitté le littoral.

Ses panzermobs furent parqués dans un bosquet de lichens et soigneusement dissimulés.

Ceci fait, le capitaine à la tête d'une dizaine de Bians pénétra dans les égouts. Utilisant une fréquence spéciale pour ne pas risquer d'être entendu, il resta en liaison constante avec Zolt grâce aux relais de ses panzermobs. Dès le début, il rencontra quelques difficultés :

— Mon vieux, annonça-t-il, cela se présente mal : c'est un véritable cloaque. Les canalisations sont à demi obstruées par des détritits de toutes sortes et, sans les scaphandres, nous serions déjà asphyxiés ! Il faut s'enfoncer à mi-corps pour avancer. Heureusement les repères sont au plafond : avec la carte détaillée des égouts que j'ai emportée je peux me repérer. Actuellement je me dirige vers la branche principale qui traverse la cité pour se jeter ensuite en mer, au large de la côte. Nous avons effectué plusieurs reconnaissances par des bouches situées dans la périphérie d'Och. En dehors des araignées, je n'ai encore rien vu d'intéressant. À mon avis, ils doivent camper près du port. Je te rappelle dès que j'aurai atteint le tronc central.

Deux heures passèrent, puis Doorl fit de nouveau son rapport :

— Ouf ! Nous y sommes, cela n'a pas été sans peine. Toujours rien à signaler côté-surface. Par contre, nous avons rencontré plusieurs énormes cloportes, surtout à proximité des bouches d'égout. Nous en avons liquidé cinq au laser. De véritables monstres. Ici, le tunnel s'élargit et les levées latérales surplombent l'amas de détritits. En principe, nous devrions avancer plus vite maintenant. À bientôt, veinard ! Je parie que tu es confortablement installé près du poste-radio pendant que je trime dans ce tas d'ordures.

La communication fut interrompue.

Cette fois, Zolt ne se morfondit pas très longtemps : au bout de trois quarts d'heure, la voix de son ami se fit de nouveau entendre et il paraissait très excité.

— Cette fois, ça y est ! Je les ai repérés. Comme je le supposais, ils sont installés près des quais. Ce sont de petits bonshommes glabres, nous sommes au moins deux fois plus grands qu'eux. J'ai l'impression d'en avoir déjà vu quelque part, ils ressemblent à des singes, peau orangée, très agiles, des yeux perçants sous d'épais sourcils noirs. Tous sont armés. J'ai même aperçu plusieurs panzermobs. Ils paraissent disciplinés et fort intelligents. Tout le matériel dont ils disposent a été récupéré à Och et adapté à leur taille.

— As-tu des photos ?

— Oui, j'ai même pris un film. Je crois que les zoologistes n'auront aucun mal à les identifier. Faut-il essayer d'entrer en pourparlers avec eux ?

— Ont-ils l'air pacifique ?

— Ah ça non ! Je te l'ai dit, ils sont tous armés jusqu'aux dents qu'ils ont d'ailleurs fort sales. J'ai l'impression que si l'un de nous montre le bout de son nez, ils vont lui tirer dessus.

— Bon : nous allons attendre que les linguistes aient réussi à traduire leur langage. Maintenant ils utilisent fréquemment la radio, en particulier les talkies walkies. J'ai dit aux gars qui t'attendent de faire des enregistrements. Quand nous y comprendrons quelque chose, nous les contacterons par les ondes.

— Alors je fiche le camp ?

— Oui, regagne tes blindés et reviens avec tes documents.

— Dommage ! En plaçant quelques explosifs dans cet égout on pourrait en liquider une bonne quantité.

— Non. Jusqu'à nouvel ordre, il faut éviter toute nouvelle effusion de sang.

— Bien, j'arrive. Tu me feras préparer un bain... Malgré mon scaphandre j'ai l'impression de puer comme un rat d'égout !

Zolt attendit avec impatience l'arrivée de son ami : celui-ci, malgré

la canicule n'avait pas hésité à voyager de jour et bientôt un nuage de poussière annonça le retour du commando de reconnaissance. Le commandant quitta aussitôt la coupole pour aller accueillir Doorl à sa sortie du sas.

Celui-ci dut subir l'habituelle douche désinfectante et arriva enfin dans la salle avec un coffret sous le bras.

— Alors, ces photos ?

— Parfaites : tiens, regarde.

Zolt s'empara des documents, ces épreuves prises avec une pellicule à développement instantané étaient en couleur. On voyait nettement des Pagous portant des ceinturons d'où pendaient des lasers, ils étaient rassemblés autour de panzermobs. Prêts au départ, semblait-il.

— Oui, tu as raison, on dirait des singes... Les zoologistes n'auront aucun mal à les identifier. Tout de même, s'ils viennent des tropiques, ils ont fait une sacrée traversée pour arriver jusqu'ici.

— Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'ils paraissent avoir parfaitement assimilé notre technologie : tu as remarqué que tout ce matériel récupéré à Och a été adapté à leur taille.

— Viens, nous allons examiner tes films.

Ceux-ci avaient été pris sur des bandes fournissant immédiatement un positif. Plusieurs savants étaient assemblés dans la salle de projection.

Leurs conclusions furent rapides : il s'agissait bien d'une race décrite par les expéditions qui avaient exploré les forêts tropicales juste avant la catastrophe, et nommés Pagous glabres. À aucun moment, on ne voyait de scaphandres, cela impliquait que la mutation avait eu deux effets : le développement de leur intelligence, et une capacité extraordinaire de résistance aux rayonnements ionisants et à la chaleur.

Désormais cette race possédait tous les atouts nécessaires pour réoccuper la place laissée libre par les Bians.

— Pour peu qu'ils soient arrivistes, fit remarquer Doorl, ils n'auront aucun mal à dominer cette planète : nous leur avons laissé suffisamment de documents et de matériel pour progresser très rapidement !

— À mon avis, il y a autre chose, déclara Tadès. Leur intelligence doit se doubler d'une étonnante faculté d'assimilation pour qu'ils soient arrivés si vite à comprendre notre technologie en partant de zéro...

— De toute façon, le problème n'est pas là, affirma Zolt. Il s'agit avant tout de les contacter pour éviter une guerre entre nos deux races. Leur dialecte a-t-il été traduit ?

— Pas encore, répondit un linguiste, les éléments de base de leur langage diffèrent trop profondément du nôtre...

— Alors tant pis, impossible d'attendre plus longtemps : cette tribu semble être organisée pour une expédition militaire : les documents ramenés par Doorl ne laissent aucun doute là-dessus. J'aurais aimé engager des pourparlers par radio, mais, puisque c'est irréalisable, il va falloir envoyer une délégation.

— Jamais je n'accepterai d'envoyer ainsi des malheureux se faire massacrer ! intervint Niara en se tordant les mains. Ces êtres sont cruels et sans scrupules : ils n'ont pas hésité à bombarder les nôtres alors qu'ils ne leur avaient fait aucun mal...

— Voyons, ma chérie, comprends-moi ! C'est, au contraire, notre seule chance de préserver la paix. Si nous restons là, terrés sans rien faire, ils vont arriver à Und 1 et, lorsqu'ils auront repéré nos installations, ils les bombarderont !

— Tu as peut-être raison... Mais je ne veux désigner personne. Tous les membres de notre délégation devront être volontaires.

— Eh bien ! cela va de soi ! fit Doorl en riant. J'en ai vu d'autres, comptez sur moi.

— Bon ! Voilà une affaire réglée. Tu partiras quand tu voudras, mon vieux. Prends des panzermobs et, ma foi, s'ils te tirent dessus, eh bien, riposte !

— Entendu. J'essaierai tout de même de ne pas en arriver là.

Le capitaine prit alors congé pour aller préparer sa nouvelle mission. Pendant ce temps, le conseil examinait une autre question tout aussi importante : celle de l'astronef.

— La construction avance très vite, annonça Tadès. Tout fonctionne à merveille, seulement il y a un petit ennui !

— Le contraire m'aurait étonné, souligna Niara, jamais nous n'avons pu entreprendre quoi que ce soit sans avoir quelque anicroche !

— Dans le cas présent, cela n'a pas une très grande importance : un seul couple pourra embarquer.

— Et pourquoi ?

— Question : énergie. Nous utilisons des piles à hydrogène et l'appareil destiné à maintenir les passagers en hibernation consomme pas mal de courant surtout lorsqu'il s'agit de traverser près de deux parsecs...

— Cette étoile est-elle véritablement propice à une colonisation ?

— La zone favorable à la vie est beaucoup plus large qu'ici. Elle possède neuf planètes ; sur le tas, il y en aura au moins une de convenable !

— Et comment désignerons-nous le couple élu ? s'enquit Niara.

— Le conseil des Sciences a déjà procédé à sa sélection d'après les fiches génétiques et médicales de tous les Bians. Leur nom sera communiqué au dernier moment si la situation devient désespérée. Pas avant, déclara Tadès d'un ton ferme.

— Parfait, je ne mets pas en doute la compétence du Conseil, et il me paraît sage de garder ses décisions secrètes. La séance est levée. Notre dernier espoir repose sur notre brave Doorl...

Celui-ci avait déjà pris la route d'Och lorsque Zolt arriva au poste de radio, n'emmenant avec lui que deux panzermobs pour ne pas intimider les Pagous.

Il avait déjà effectué la moitié du chemin lorsqu'il appela son ami :

— J'aperçois un nuage de poussière à l'horizon : ce doit être une colonne qui vient explorer le secteur. Je vais arrêter mes véhicules et les faire garer sous des lichens. Ensuite, j'irai au-devant d'eux à pied, et sans armes.

— Garde un pistolet dans une poche de ton scaphandre : on ne sait jamais...

— D'accord.

— Bonne chance, mon vieux !

— Ça, tu peux le dire, je vais en avoir besoin.

Le conducteur du panzermob prit alors le relais :

— Le capitaine est parti. On aperçoit maintenant les camions de la colonne : il y en a une vingtaine, chargés de soldats. En tête, quatre blindés. Ah ! je distingue aussi des aérojets dans le ciel, ils patrouillent tout autour de la route. L'un d'eux pique sur le capitaine. Ils l'ont sûrement repéré. Les camions se sont arrêtés, deux panzermobs filent en avant... Les voilà près de Doorl. Il reste immobile ; une dizaine de Pagous sautent sur la route et foncent sur lui. Ils l'entourent, et le font monter dans le premier panzermob, qui démarre aussitôt, repartant vers Och. Les autres reprennent leur avance, ils passent à côté de nous, mais ne nous ont pas aperçus. Ah ! le capitaine a branché son talkie-walkie ! Je vous passe la communication...

La voix calme de Doorl annonça alors :

— Tout va bien, je suis prisonnier. Ils n'ont pas trouvé mon arme : le scaphandre les intrigue. Apparemment, nous allons à leur base, car il n'y a pas d'interprète avec eux. Je reste branché : vous pourrez entendre mon interrogatoire. Ne crains rien, Zolt : jamais je ne leur divulguerais l'emplacement d'Und 3, s'ils veulent me désarmer, je me tuerais avant de parler... Bon ! je me tais, car ils n'ont pas l'air contents de m'entendre soliloquer...

CHAPITRE XII

Le groupe pagou rencontré par Doorl était sous le commandement direct d'Os-berg 2. En effet, après l'incident du littoral, il avait compris l'urgence de mettre la tribu sur pied de guerre.

Il avait donc ramené le reste du clan Knut sur les quais et pris la tête des Pagous valides pour aller piller le dépôt d'armes signalé par Knut-io 5. Pendant ce temps, d'autres Pagous sous les ordres d'Os-berg 8 et 3 retournaient à l'aéroport pour remettre en état de vol d'autres aérojets.

Knut-io 5 n'avait pas encore eu vent de l'incident. En effet, dès qu'un semblant d'ordre avait été rétabli, il était parti à l'institut de Sémantique et de Technologie. Et ce qu'il y avait découvert l'avait complètement subjugué : des monceaux de livres sur les sujets les plus divers, des bandes magnétiques, des films, de quoi le tenir en haleine pendant des mois. Oubliant tout le reste, il s'était senti pris d'une fringale de savoir. La science des géants l'emplissait d'étonnement et d'admiration. Pour rien au monde, il n'aurait voulu entrer en conflit avec eux : pour lui, il était évident qu'une coexistence entre les deux races serait bénéfique pour toutes deux. Hélas ! Os-berg 2 ne partageait nullement ce point de vue. Et pendant que Knut dévorait tous les ouvrages qui lui tombaient sous la main, des événements catastrophiques se déroulaient, car le chef des Pagous ne pardonnait pas aux Bians la frayeur qu'il avait eue et était décidé à s'en débarrasser, coûte que coûte...

Doorl fut amené à une seconde colonne, plus importante qui suivait les éléments de reconnaissance. Aussitôt mis sur la sellette par Os-berg 2, la conversation relayée fut entendue jusqu'à Und 3 où Zolt restait en permanence à l'écoute.

Utilisant le langage des Bians, le chef des Pagous s'enquit d'un ton hargneux :

— Tu fais bien partie de la race qui a construit ces cités et les véhicules que nous utilisons ?

— Oui.

— Es-tu l'un de leurs chefs ?

— Non, je commande un détachement de soldats.

— Ah ! Alors tu vas pouvoir me dire pourquoi vous avez attaqué l'un de nos appareils volants !

— Nous n'avons jamais commis d'agression contre les Pagous. Tout au contraire : c'est vous qui avez bombardé mes troupes sans motif.

— Tu ne manques pas de toupet ! J'étais à bord de l'aérojet. Nous nous sommes défendus, voilà tout : un panzermob menaçait de nous abattre !

— Simple malentendu... D'ailleurs, je suis ici pour vous assurer que nos intentions sont pacifiques.

— Tiens, quelle chose curieuse ! Tu t'imagines que je vais te croire ? réponds d'abord à mes questions, nous verrons ensuite ce que tu as à dire. Pourquoi avez-vous abandonné vos cités, toutes vos richesses ?

— Comme vous avez dû le constater, les conditions climatiques ont brusquement changé à la surface de cette planète. Il nous est maintenant impossible de vivre à l'air libre.

— C'est pourquoi tu portes ce curieux vêtement ?

— Exact. D'ailleurs, je dois signaler que je respire l'air filtré par des cartouches spéciales et que je n'en ai pas de rechange. Elles ne durent que dix heures. D'ici là, je devrai être libéré sous peine de troubles graves pour mon organisme.

— Tu t'imagines donc que nous allons te relâcher ?

— Je l'espère, lorsque vous aurez compris que nous ne voulons aucun mal aux Pagous. Mes compatriotes, les Bians, sont disposés à collaborer avec vous, en particulier sur le plan scientifique.

— Nous n'avons nul besoin de leçons, fit Os-berg 2 d'un air dédaigneux. Mais, puisque tu parles de tes frères, dis-moi donc où ils se cachent.

— Pas question ! Je suis envoyé pour discuter d'une prise de contact pacifique. Faites-moi des propositions, je les transmettrai à mes chefs.

— Allons donc ! Tu me prends pour un idiot ? Comment ! je réussis à mettre la main sur l'un de ces géants fantomatiques et je le laisserais

aller ! J'exige que tu me dises immédiatement où se trouve votre refuge.

— J'ai déjà dit que je refusais.

— Prends garde ! Je saurai te faire parler de gré ou de force, ne t'imaginer pas que tu me fais peur parce que tu es beaucoup plus grand que nous. Mes gardes te tiennent en joue. Pour la dernière fois, je te demande où sont les autres géants ?

— Je ne donnerai aucun renseignement à ce sujet. Dis-moi plutôt si tu acceptes d'envoyer une délégation ou transmets-moi tes propositions.

— C'est bon ! Tu l'auras cherché...

Os-berg 2 fit un signe. Aussitôt, les gardes firent tournoyer des lassos et les lancèrent sur le captif. Celui-ci se méfiait, mais il ne put les éviter tous. Plusieurs cordes s'enroulèrent autour de lui. Il réussit à en briser quelques-unes. D'autres s'abattirent en le cinglant. Sa main glissa dans sa poche.

— Adieu, Zolt ! murmura-t-il, j'ai fait ce que j'ai pu !

Les gardes, surpris, n'eurent pas le temps de réagir : le rayon perfora de part en part la tête du Bians qui s'effondra aux pieds d'Os-berg...

Ce dernier, furieux de voir son prisonnier mort, ce qui lui ôtait tout espoir d'attaquer par surprise le repaire des géants, s'emporta après ses séides :

— Incapables, bornés que vous êtes ! Nous avons enfin mis la main sur l'un de ces insaisissables géants et voilà que vous le tuez. Ceux qui espionnaient sur la côte avaient été pulvérisés par nos bombes, celui-là aurait parlé, malgré sa dédaigneuse suffisance ! Ils se terrent certainement près de l'autre cité, mais nous aurons un mal fou à les dénicher...

— Maître, intervint l'un des Pagous, tout n'est peut-être pas perdu. Nos frères qui planent dans les airs viennent d'envoyer un message grâce aux boîtes magiques. Ils ont aperçu les véhicules qui ont amené ici ce géant, et demandent s'il faut lui lancer des bombes.

— Surtout pas ! Qu'ils maintiennent le contact. Ceux-là doivent regagner leur base. Ils vont nous y mener directement. Donnez ordre aux colonnes de reprendre l'avance.

Le Pagou s'inclina et partit exécuter les ordres d'Os-berg 2. Les panzermobs reprirent la progression vers les ruines d'Und. Là-bas, dans la cité souterraine, régnait une fiévreuse activité.

Les Bians avertis de la menace qui pesait sur eux se préparaient à y faire face. Et, pour la première fois, ils devaient faire front à des adversaires dont ils connaissaient bien les possibilités puisque, sans le vouloir, ils leur avaient fourni l'armement dont ils étaient équipés. Loin de les désespérer, la perspective du combat les avait galvanisés. Les tourelles et les projecteurs étaient installés. Les soldats à leur poste, prêts à repousser l'assaut.

De son côté Os-berg 2, heureux d'avoir les coudées franches puisque Knut était toujours plongé dans ses livres, avait bien organisé sa tribu. Plusieurs aérojets n'attendaient qu'un ordre pour aller bombarder l'objectif désigné et les cent panzermobs récupérés formaient un corps cuirassé respectable.

Dès que l'aérojet de reconnaissance eut signalé remplacement d'Und 3 dont la coupole était visible d'assez loin, le chef des Pagous déclencha l'offensive aérienne tandis que les blindés encerclaient le secteur.

Le système de repérage des Bians localisa très vite les appareils ennemis. S'ils avaient disposé de chasseurs, leur affaire aurait été vite réglée. Hélas ! ils ne pouvaient utiliser que les *cansers* de portée assez limitée.

Les vingt aérojets attaquèrent en formation dispersée. Aussitôt les *cansers* de la défense dardèrent leurs mortels rayons sur eux. Os-berg avait prévu cette éventualité : ses panzermobs ouvrirent aussitôt le feu sur les pièces ainsi démasquées, les forçant à disperser leur tir.

Zolt, pour dégager sa D.C.A., fit sortir un escadron blindé qui s'élança vers les collines pour engager les panzermobs adverses, mais les aérojets avaient profité de ce répit pour foncer.

Cinq d'entre eux perforés de part en part tombèrent en flammes, les autres arrivèrent au-dessus de la coupole et lâchèrent leurs bombes. Les Pagous ne possédaient pas une grande habileté dans ce genre de sport, et la majorité des engins destructeurs tombèrent à côté de l'objectif. Pourtant, par un malencontreux hasard, deux projectiles s'écrasèrent sur l'objectif.

La première fendit l'épaisse couche de cristal et la seconde explosa à l'intérieur même des installations, provoquant des ravages. Le plus

grave fut la brusque arrivée d'air extérieur dans la cité.

Heureusement, des portes étanches avaient été prévues et la situation redevint normale. Pourtant plus de trente Bians avaient trouvé la mort dans ce premier assaut.

De leur côté, les panzermobs de Zolt, mieux entraînés surclassèrent leurs adversaires et restèrent maîtres du terrain. Hélas ! ils ne pouvaient demeurer longtemps à l'extérieur, et, lorsque la nuit tomba, ils abandonnèrent le terrain conquis.

Tous les espoirs de Niara s'effondraient, la brutalité de l'attaque n'avait laissé aucune possibilité de pourparlers : les deux races se trouvaient engagées dans un mortel conflit.

Les jours qui suivirent furent relativement calmes : les Pagous s'installèrent, organisant un pillage systématique de la cité abandonnée. Ils purent ainsi mettre la main sur d'innombrables appareils, et l'un d'eux devait être utilisé par Os-berg dans l'offensive qu'il préparait.

Chez les Bians, Zolt ne cessait de houspiller les techniciens travaillant à l'astronef. Par bonheur, celui-ci avait été mis en chantier dans une vaste carrière souterraine et n'avait rien à craindre des bombardements. Le moment venu, si la situation devenait catastrophique, il suffirait de mettre les foreuses en action pour pratiquer une ouverture dans la voûte.

Les panzermobs continuaient à effectuer des raids, surtout la nuit pour désorganiser les assaillants et, en particulier, pour détruire les convois amenant du ravitaillement.

Chaque jour, des aérojets venaient bombarder Und 3. La ville enterrée se trouvait bien protégée par la couche de rocs sous laquelle elle avait été construite.

Pourtant, à la longue, quelques fissures se produisirent, elles n'avaient heureusement aucun caractère inquiétant.

Os-berg 2 prenait énormément de plaisir à ses nouvelles fonctions de général en chef, et priaït le ciel pour que Knut-io 5 ne vienne pas se mêler de ses affaires. Celui-ci avait tout de même fini par rassasier sa fringale de savoir et, un beau jour, il arriva au camp pagou sans se faire annoncer.

L'entrevue des deux chefs fut quelque peu orageuse.

— Malheureux ! s'écria Knut en faisant irruption dans la somptueuse remorque servant de logis à Os-berg, es-tu devenu complètement fou ? Pourquoi combattre ces géants ? Ils auraient pu nous communiquer d'incalculables connaissances et tu en as fait d'irréductibles ennemis ! Maintenant qu'ils vivent sous terre, il y avait largement de la place pour nos deux peuples sur cette planète...

Os-berg quelque peu surpris de cette intrusion resta un instant muet. Mais il avait goûté au plaisir de commander sans rendre compte à personne de ses actions et la colère l'envahit :

— Ah oui ! Tu peux parler, toi, qui, au moment du danger, vas te cacher dans une retraite bien abritée ! Pourquoi irai-je parlementer avec ces incapables qui ont fui en abandonnant des richesses qu'ils ne peuvent défendre ? Je n'ai nul besoin d'eux ! Notre race saura bien apprendre, seule, le maniement de toutes les merveilles délaissées. Le châtiment divin s'est abattu sur eux, désignant notre race élue pour les remplacer !

— Ah ! tu ne vas pas remettre ça avec ta mission divine ! Garde tes histoires pour les autres. Je sais maintenant pourquoi ils ont dû fuir la surface et Dieu n'a rien à faire là-dedans. Je commence à en avoir assez : chaque fois que je te laisse prendre une initiative, cela tourne en catastrophe. Je vais donner mon point de vue à notre tribu, nous verrons bien si tu restes encore longtemps à sa tête !

Knut s'en alla sur ces mots laissant Os-berg 2 rempli de rage. Son frère 3, le sorcier s'approcha alors de lui.

— Cet imbécile commence à devenir gênant..., commença-t-il avec un sourire fielleux.

— Tu peux le dire : cette fois, il dépasse les bornes, et je t'assure qu'il le regrettera !

— C'est exactement ce que je me disais : un accident est si vite arrivé...

Le clan Os-berg élabora rapidement un plan destiné à se débarrasser de ce gêneur : celui-ci avait réuni la tribu et entamé une longue palabre avec les représentants des différents clans. Il désirait démontrer la vanité d'une guerre contre des géants qui, après tout, ne demandaient peut-être pas mieux que de s'entendre et d'aider les nouveaux venus à s'établir sur la surface inoccupée de Barnard 4.

Déjà plusieurs Pagous hochaient la tête en manifestant leur accord.

C'est alors qu'un garde placé près de l'orateur laissa tomber son arme si malencontreusement que le coup partit et Knut-io 5 s'effondra, le torse perforé, mort sur le coup.

Aussitôt, Os-berg 3 se précipita :

— Malheureux ! s'écria-t-il, qu'as-tu fait ? Le plus brillant de notre race a été tué par ta maladresse ! Tu ne survivras pas un instant à ton infortunée victime !

— Mais vous m'aviez..., bafouilla le malheureux.

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, le sorcier avait déjà déchargé son laser sur lui. L'assassin tomba aux pieds de sa victime.

— Ainsi périssent les félons ! proféra Os-berg 3 d'un air solennel, alors que l'assistance, dépassée par la rapidité des événements le considérait d'un air ahuri.

Les obsèques de Knut-io 5 se déroulèrent avec tout le faste requis pour un notable aussi éminent de la communauté. Os-berg 2 y manifesta un chagrin extrême, pleurant à chaudes larmes la fin déplorable de son « meilleur ami ». Le clan des Knut se doutait bien de quelque trahison. Comment en faire la preuve maintenant que l'assassin était mort ?

Dès lors, Os-berg devint le chef incontesté des Pagous et il eut les coudées franches pour mener à bien son objectif : la destruction des Bians.

Ceux-ci, malgré les bombardements continuaient à tenir dans leur forteresse souterraine. Certes, les lézardes devenaient chaque jour plus nombreuses, mais, grâce à un labeur acharné, ils les colmataient tant bien que mal. Dans son abri, l'astronef situé à l'écart de la cité demeurait heureusement intact, et maintenant il ne restait plus que des installations mineures à terminer.

Les combats entre panzermobs ne pouvaient, eux non plus amener une décision, et Os-berg 2 en arrivait à se demander s'il viendrait un jour à bout de ses opiniâtres adversaires, terrés dans leur abri.

Or, un jour, le quarantième après le début du siège, le chef des Pagous aperçut un étonnant spectacle. Knut-io 2 qui depuis la mort de son frère, restait à l'écart travaillant sans cesse dans un laboratoire d'Und, se livrait à une expérience spectaculaire.

Assis sur un panzermob, il manipulait une petite boîte noirâtre d'où

sortaient plusieurs antennes, et, à une cinquantaine de mètres de là, un gros scarabée allait et venait, avançant, s'arrêtant, reculant, puis tournant sur lui-même comme pris de folie.

— Ma parole, s'exclama Os-berg 2, tu as l'air de diriger cet insecte à ta fantaisie !

Knut-io 2 se tourna vers son interlocuteur. Il ne l'aimait guère, surtout depuis la fin suspecte de son frère 5, mais, malgré tout, il ne possédait aucune preuve et ne pouvait se permettre d'ignorer celui qui était devenu un dictateur tyrannique.

— Oui, déclara-t-il sans enthousiasme. Nous avons utilisé des émetteurs pris aux géants. En les modifiant quelque peu, nous pouvons commander aux centres nerveux de ces animaux. Cela n'a pas grand intérêt pour l'instant ! Peut-être sera-t-il possible un jour d'utiliser des insectes comme bêtes de somme...

— Mais c'est formidable ! s'écria Os-berg 2 soudain saisi d'une illumination – mise plus tard sur le compte de la Divinité.

— Tu viens de me donner le moyen d'en finir avec ces inexpugnables géants !

Knut, malgré sa réticence dut se résoudre à suivre les instructions de son chef. Il reconnut même que celui-ci faisait de nets progrès dans le domaine de la guerre. Os-berg, en effet, avait observé que les courtilières creusaient dans le sol de profondes galeries. En les contrôlant avec l'appareil découvert par l'un de ces damnés Knut, il devait être facile de faire exploser en dessous du refuge des Bians les bombes qui, en surface ne causaient que peu de dégâts.

Harcelé par le despote, Knut-io 2 transforma son ingénieux engin sans grande difficulté. Tout un corral de courtilières fut organisé à proximité d'Und 3. La méthode utilisée était fort simple : les Pagous partaient en chasse et, dès qu'ils apercevaient un trou dans la campagne, mettaient l'émetteur en marche. Il ne restait plus qu'à guider l'insecte vers la réserve où un dispositif plus puissant les mettait en léthargie.

Les Bians ne se doutaient de rien : les bombardements continuaient et les panzer-mobs des deux camps poursuivaient des combats sans grands résultats, de part et d'autre.

Lorsque cinquante courtilières eurent été capturées, Os-berg 2 décida de lancer la grande offensive. Chaque insecte reçut une bombe

de gros calibre que l'on fixa solidement sous son abdomen. Des détonateurs télécommandés devaient les faire exploser le moment venu.

Le jour choisi, par une splendide matinée, ces machines infernales d'un nouveau genre commencèrent à fouir le sol, partant d'un point dissimulé aux observateurs Bians par une chaîne de collines.

Dans Und 3, la vie continuait. L'astronef était maintenant terminé, mais l'identité du couple choisi demeurerait secrète.

Contrairement à ce qu'espérait Os-berg 2, l'alerte fut donnée presque aussitôt après le départ des courtilières, un savant repéra une émission d'ondes d'une fréquence inconnue et en avertit Zolt :

Celui-ci réunit alors le Conseil de défense :

— Mes amis, déclara-t-il, nos ingénieux adversaires sont demeurés longtemps sur l'expectative. Malgré tout, nous nourrissons l'espoir de négocier. Hélas ! ils sont toujours demeurés sourds à nos appels. Devant l'inefficacité toute relative des bombardements, ils ont certainement utilisé ce répit pour perfectionner leur armement. De notre côté, nous ne sommes pas restés inactifs, puisque l'astronef *Barnard* est maintenant paré à prendre l'espace. Ainsi nous possédons l'assurance que, quoi qu'il arrive, notre race ne disparaîtra pas. Nous venons de détecter des émissions hertziennes qui ne correspondent à aucune fréquence connue. Il s'agit donc d'une découverte due au génie propre de nos adversaires, et je crains bien que ce facteur nouveau ne rompe l'équilibre actuel. À mon avis, il faut dès maintenant embarquer le couple choisi à bord de l'engin spatial qui l'emmènera en sécurité dans l'espace.

Les Bians ne semblaient pas convaincus et le vote donna une égalité de voix, pour et contre, la proposition de Zolt. Mais un message urgent vint tout modifier : selon les détecteurs de vibrations, des appareils inconnus approchaient d'Und 3 en creusant des galeries à une grande profondeur. Dès lors, aucun doute n'était possible : la grande offensive des Pagous était déclenchée.

Tadès fut donc prié de dévoiler l'identité des passagers du *Barnard*.

— Je crois que personne ne contestera le choix qui a désigné Zolt et Niara pour cette grande aventure, déclara-t-il simplement. Chacun de nous connaît leurs qualités morales et, d'un point de vue strictement biologique, je puis vous assurer qu'ils possèdent toutes les qualifications requises...

Les deux élus n'eurent même pas le temps de réaliser ce qui leur arrivait : transportés aussitôt à bord de l'astronef et placés dans l'appareil à hibernation, ils échangèrent un dernier sourire, firent un signe amical à Tadès qui, les larmes aux yeux, ferma lui-même le container, et ils perdirent conscience.

Les appareils enregistreurs placés à bord du *Barnard* leur apprirent, beaucoup plus tard, la fin d'Und 3 et des Bians : des bombes explosant simultanément avaient parachevé l'œuvre destructrice des aérojets. La cité s'était effondrée d'un seul coup, écrasant sous des monceaux de rocs tous ceux qui s'y étaient réfugiés.

Les Pagous ne profitèrent pas longtemps de leur victoire : les profondes modifications du noyau planétaire déjà ressenties par les Bians eurent d'autres répercussions sur le plateau où se trouvaient Och et Und. Le lendemain même de la destruction d'Und 3, des volcans sous-marins se déchaînèrent près de la côte, et un gigantesque raz de marée balaya les restes des citées maudites. Pas un seul Pagou n'y échappa.

Quant à l'astronef qui emportait Zolt et Niara, il acheva sans dommage son long périple vers notre planète, la preuve en est donnée par ces versets de la Bible : *Or, il y avait des Géants sur Terre en ce temps-là. Car, depuis que les enfants de Dieu eurent épousé les filles des hommes, il en sortit des enfants qui furent des hommes puissants et fameux dans le siècle.*

FIN

4^{ème} de couverture :

Que deviendrait une planète sans le bouclier magnétique qui l'entoure et la protège contre les tornades d'électrons solaires ? La Terre a déjà connu pareille mésaventure au cours de sa longue histoire : c'est la raison pour laquelle les Sauriens géants ont disparu pour faire place à des races bénéficiant des mutations provoquées par les rayonnements ionisants. Les Gians, habitant une des planètes de Barnard, se voient ainsi menacés d'extinction.

La relève est déjà préparée : les minuscules Pagous s'éveillent soudain à l'intelligence et leur incroyable fécondité leur permettrait de repeupler rapidement cet astre. Mais les Gians ne se résignent pas à mourir. Leur science réussira-t-elle à les sauver ?

Pierre BARBET